

LOUO KOUAN TCHONG



LES TROIS  
ROYAUMES

LIVRE II

Flammarion



LOUO KOUAN TCHONG

# LES TROIS ROYAUMES

L I V R E I I

**C**hine, III<sup>e</sup> siècle. La dynastie Han touche à sa fin. Les Trois Royaumes Wei, Chou et Wou peinent à s'entendre et les rivalités sont vives. Tout commence quand Ts'ao Ts'ao, grand seigneur de la guerre, envahit le royaume de Wou avec ses millions de soldats. Souen K'iuân et Lieou Pei, ennemis de toujours, s'allient alors pour l'affronter, sur terre et sur mer.

Véritable Iliade chinoise, cette extraordinaire saga retrace les destins de héros mythiques tels Lieou Pei, modèle de vertu et de loyauté, Ts'ao Ts'ao, cruel et calculateur, Tchou-Ko Leang le sage ou encore Kouan Yu le guerrier. Roman-fleuve rythmé par les batailles et les ballades poétiques où s'entremêlent mythe et histoire, *Les Trois Royaumes* est un classique de la littérature asiatique, transmis de génération en génération, et aujourd'hui un chef-d'œuvre incontesté de la littérature mondiale.

Ses personnages sont aussi familiers aux Chinois que nos trois mousquetaires, et l'inquiétante figure de Ts'ao Ts'ao a troublé les rêves de maints petits Chinois de treize ans, comme le cardinal de Richelieu est venu effrayer notre enfance.

*Louo Kouan-Tchong est un écrivain chinois qui a vécu sous la dynastie Ming au XIV<sup>e</sup> siècle. On sait peu de choses sur lui ; il aurait participé à la rédaction, avec Shi Nai'an, d'un autre illustre roman épique chinois, Au bord de l'eau. Le premier volet des Trois Royaumes, adapté au cinéma par John Woo, est à ce jour le film chinois le plus vu de tous les temps.*

Traduit par Nghiem Toan, Louis Ricaud,  
Jean et Angélique Lévi

Flammarion

# LES TROIS ROYAUMES

DU MÊME AUTEUR

*Les Trois Royaumes (Livre I)*, Flammarion, 1987, 2009

Louo Kouan-tchong

# LES TROIS ROYAUMES

Livre II

Traduction originale, notes et commentaires  
de Nghiêm Toan, Louis Ricaud, Jean et Angélique Lévi

Flammarion

Ouvrage publié sous la direction  
d'Alfred Eibel

© Flammarion 1988, et 2009 pour la présente édition.  
ISBN : 978-2-0815-2158-2

## CHAPITRE XXXI

*À Ts'ang-ting, Ts'ao Ts'ao consomme  
la ruine effective de (Yuan) Pen-tch'ou.  
À King-tcheou, Hsiuan-tö vient demander asile  
à Lieou Piao.*

Ainsi donc, revenons à Ts'ao Ts'ao, que nous avons laissé, à la suite de la grande défaite de Yuan Chao, en train de reformer hâtivement son infanterie et sa cavalerie pour les lancer dans une poursuite à outrance de son adversaire, et tenter de le prendre encore au dépourvu. À telle enseigne, avons-nous dit, que Yuan Chao, à peine vêtu d'une simple robe et d'un turban enroulé autour de sa tête, avait dû s'enfuir, escorté d'un groupe réduit à environ huit cents cavaliers, jusqu'au nord de Li-yang, en suivant la rive du fleuve. Là, pourtant, le Grand Général Ts'iang Yi-k'iu était sorti de son cantonnement pour aller l'accueillir, et Chao lui narra de bout en bout toute l'histoire que nous avons précédemment racontée. Yi-k'iu lança un appel et tenta de regrouper au maximum la multitude des fuyards et des soldats débandés qui sillonnaient le pays. Du reste, toute cette foule, en apprenant que Chao était encore vivant, ne tarda pas à venir le rejoindre, ainsi qu'un grouillement de fourmilière bouleversée qui cherche à se réorganiser, et Chao, peu à peu, se retrouva à la tête d'une force armée remise en ordre tant bien que mal.

Pourtant, après avoir tenu Conseil, il jugea préférable de retourner au Ki-tcheou. Or, cette armée, s'étant remise en route, eut une fois l'occasion de camper pour la nuit parmi les collines. Là, Chao, retiré sous sa tente, perçut à quelque distance un grand brouhaha fait de gémissements, semblait-il surtout, et de lamentations. Intrigué, il ressortit de sa tente et s'approcha incognito pour écouter ce qui se disait sans attirer l'attention des soldats. C'étaient tous les hommes appartenant à ses divisions vaincues qui s'étaient réunis pour pleurer, qui le deuil d'un frère aîné, qui la perte d'un cadet, qui encore le sacrifice d'un compagnon particulièrement cher tombé dans le combat, ou bien

les souffrances d'un parent proche. Et chacun se frappait la poitrine, se répandait incessamment en nouveaux cris de douleur, et tous de se dire les uns aux autres :

— Ah ! si notre maître avait su écouter les avis de T'ien Fong ! En suivant ses conseils, il nous aurait épargné tant de calamités !

Sur le moment, ces lamentations commencèrent d'abord par inspirer à Chao de graves remords :

— Il est vrai, se disait-il, cela n'est que la stricte vérité en effet ! Je n'ai pas voulu écouter les avis de T'ien Fong, et maintenant, voilà mes soldats vaincus et combien de mes officiers tués ! À présent que nous rentrons au pays, de quel front vais-je pouvoir soutenir son regard !

Or, le lendemain, tandis qu'il chevauchait au cours d'une étape, il rencontra Fong Ki, lequel arrivait au-devant de son maître escorté de toute une troupe. Chao, s'adressant à Ki, lui tint ce langage :

— Pour n'avoir pas voulu suivre les conseils de T'ien Fong, dit-il, voilà maintenant qu'il en est résulté cette défaite. Lorsque je serai de retour, comment vais-je m'y prendre pour regarder cet homme en face ?

Mais en entendant ces mots, Fong Ki, jaloux, essaya de calomnier T'ien Fong pour le perdre dans l'esprit de son maître :

— Bah ! dit-il, ne savez-vous pas que, quand Fong, dans sa prison, a ouï annoncer la défaite des armées de notre maître, il ne s'est pas gêné pour applaudir des deux mains, éclatant de rire bruyamment et s'écriant : « Ne l'avais-je pas effectivement prévu ? »

Ces propos insidieux mirent immédiatement Chao en fureur :

— L'impertinent lettré ! s'exclama-t-il. Comment cet impudent a-t-il osé rire de mon infortune ! Sûr et certain, cette fois, je le tuerai !

Tout de suite, il envoya un messenger prendre les devants pour apporter à la prison de Ki-tcheou son propre sabre orné de pierres précieuses, ce qui signifiait pour T'ien Fong l'ordre de mourir.

Transportons-nous donc à présent dans la prison auprès de T'ien Fong. Un jour, son geôlier s'en vint le voir et lui dit :

— Je vous apporte toutes mes félicitations, Monsieur le Conseiller Privé.

— De quelles félicitations, dit T'ien Fong, voulez-vous parler, et à propos de quoi ?

— Mais, rétorqua le geôlier, de ce qu'effectivement, ainsi que vous l'aviez prédit, le général Yuan vient de subir une grande défaite et se trouve maintenant sur le chemin du retour. À n'en pas douter vous allez être l'objet d'un redoublement de considération.

Mais Fong ne fit qu'en rire et répliqua avec amertume :

— Vous voulez dire que, désormais, je suis un homme mort.

— Allons donc ! Messire, protesta le geôlier, alors que tout le monde est prêt à vous adresser des félicitations, pourquoi parlez-vous de mourir ?

— C'est que notre Maître, le général Yuan, poursuit Fong, sous les dehors d'un esprit libéral, possède en réalité un fond de grande mesquinerie ; jaloux des vertus d'autrui, il est bien incapable de se ressouvenir de la loyauté et de l'honnêteté de ceux qui le servent. Ah ! s'il avait été vainqueur, et qu'il fût revenu triomphant et satisfait, dans ce cas, il est possible qu'il m'eût fait grâce. Mais, maintenant qu'après avoir combattu malgré mes avis sa défaite l'a couvert de honte, je ne puis plus espérer vivre, vous verrez !

Depuis lors, le geôlier demeurait incrédule lorsque, tout à coup, l'arrivée du messenger porteur du précieux sabre et des ordres de son maître lui confirma qu'en effet il devait s'emparer de la tête de T'ien Fong. À ce moment, le geôlier se sentit terrifié, mais Fong lui dit :

— Je le savais. Ma condamnation à mort était désormais inévitable. Tous les gardiens assemblés laissaient couler leurs larmes. Avant de se tuer, T'ien Fong leur fit encore cette suprême déclaration :

— Tout homme de valeur, né entre le Ciel et la Terre, et qui commet l'erreur de n'avoir pas su choisir le maître qu'il doit servir, n'est en définitive qu'un ignorant et un sot. Si, aujourd'hui, je dois subir la peine capitale, en quoi mérité-je un seul regret ?

Sur ces mots, il trancha lui-même le fil de ses jours, à l'intérieur de sa cellule. La Postérité a consacré l'événement par le poème suivant :

L'autre matin, déjà, Tsiu Cheou périt au milieu même de l'armée.

Aujourd'hui voici T'ien Fong qui meurt au fond de sa prison.

Une à une, les autres maîtresses de la charpente du Ho-peï sont sapées et s'effondrent.

Comment Pen-tch'ou ne courrait-il pas désormais à la ruine de sa maison et de son patrimoine ?

L'annonce de la mort de T'ien Fong, en se répandant de tous côtés, n'entraîna que regrets et témoignages de compassion. Pourtant, depuis lors, Yuan Chao était revenu à Ki-tcheou, le corps malade et l'esprit dérangé, bien incapable de s'occuper efficacement lui-même des affaires de gouvernement. Alors sa femme, la dame Lieou, commença de le presser, à toute occasion, de songer à désigner son successeur. Chao, en effet, avait engendré trois fils, l'aîné, Yuan T'an, avait pour *tseu* Hsien-tchong ; son père l'avait préposé, ainsi que nous l'avons vu, à la garde du département de Ts'ing-tcheou. Son second fils Yuan Hsi, dont le *tseu* était Hsien-yi, avait été commis au soin de défendre le Yeou-tcheou. Le troisième fils était Yuan Chang de son *tseu* Hsien-fou, et lui seul était l'enfant de la seconde épouse de Chao, la dame Lieou. C'était certes un garçon bien doué, d'un maintien fort élégant et d'une

magnifique prestance. Chao l'aimait beaucoup, comme l'on sait, et, pour cette raison, avait toujours tenu à le conserver auprès de lui.

Or, depuis que l'armée avait subi cette grande défaite à Kouan-tou, la dame Lieou ne cessait d'exhorter son mari à désigner son fils Chang comme son futur successeur. Encore indécis, Chao se résolut à réunir en Conseil Chen P'ei, Fong Ki, Hsin P'ing et Kouo Tou pour régler une bonne fois cette question. Mais comme, au départ, Chen et Fong, de leur côté, en tenaient pour Yuan Chang, tandis que Hsin et Kouo, eux, s'étaient faits les supporters de l'aîné Yuan T'an, chacun des quatre hommes ne fit que se déclarer en faveur de son candidat personnel, ce qui n'avancait en rien le problème.

Alors Yuan Chao déclara à ses quatre conseillers :

— Puisque, pour l'instant, les calamités qui nous pressent de l'extérieur ne sont pas encore dissipées, il n'est pas possible que nous ne prenions pas au plus vite une décision pour régler les affaires intérieures. C'est pourquoi je suis résolu à me désigner un successeur. Or, mon fils aîné, T'an, est un homme d'un caractère dur et impitoyable, et qui, de plus, aime à tuer. Hsi, mon second fils, est au contraire un être efféminé et faible, on ne peut guère compter sur lui pour surmonter les difficultés de l'heure présente. Il ne reste donc que mon troisième fils, Chang, qui, lui, a bien l'étoffe d'un héros. Il traite les gens sages avec une grande déférence, et marque du respect aux hommes éminents. C'est lui, en conséquence, que je désire établir à la tête de ma succession. Je vous prie, Messieurs, de me donner votre opinion à ce sujet.

— De vos trois fils, dit Kouo Tou, c'est T'an qui possède le droit d'aînesse. D'ailleurs, il réside en ce moment à l'extérieur. Aussi, Monseigneur, si vous prétendez destituer l'aîné pour établir à sa place le plus jeune, ce sera la meilleure façon de semer le désordre. Pourtant, ne venez-vous pas de voir le prestige de votre armée ruiné sous vos propres yeux, ignorez-vous qu'actuellement les troupes ennemis enserrent vos frontières ? Comment pourriez-vous, de plus, faire en sorte que le père et les fils, que l'aîné et le cadet des frères se déchirent entre eux et accroissent l'anarchie ? Réfléchissez, Monseigneur, je vous en conjure ; ce qui importe par-dessus tout à l'heure présente serait de bâtir un plan pour repousser vos adversaires. Quant à l'affaire de la désignation de votre successeur, croyez-moi, ne vaudrait-il pas mieux la laisser se régler d'elle-même par la suite ?

Bref, Yuan Chao, fortement ébranlé par ce discours, n'osa plus prendre aucune décision immédiate. Peu après, Yuan Hsi fut annoncé, arrivant de son Yeou-tcheou avec une armée forte d'environ soixante mille hommes. Presque en même temps, Yuan T'an fit savoir qu'il approchait avec cinquante mille soldats, amenés du Ts'ing-tcheou.

Puis le neveu, Kao Kan, fut également là, conduisant lui aussi cinquante mille hommes mobilisés au P'ing-tcheou ; tous les trois accouraient à Ki-tcheou afin de prêter aide et assistance à Chao pour combattre.

Ces nouvelles ranimèrent l'esprit de ce dernier et le remplirent de satisfaction ; avec ces renforts, il allait pouvoir réorganiser son infanterie et sa cavalerie trop éprouvées et reprendre la lutte contre Ts'ao Ts'ao.

Au même moment, Ts'ao menait son armée victorieuse prendre position le long du Fleuve Jaune. Quelques indigènes de ce territoire s'en vinrent lui souhaiter la bienvenue et lui présentèrent l'offre symbolique d'un modeste plat de nourriture et d'unealebasse remplie de sauce et de condiments. Ts'ao vit que la délégation était composée de vénérables patriarches à la barbe et aux cheveux entièrement blanchis, et il ordonna de les faire entrer sous sa tente et de les faire asseoir, car il avait l'intention de leur poser quelques questions.

— Quel est votre âge, respectables vieillards ? leur demanda-t-il tout d'abord.

— Nous n'avons pas loin de cent ans, répondit l'un d'eux.

— Je suis extrêmement fâché que mes soldats aient causé à votre village quelque inquiétude, ajouta Ts'ao.

À ce moment, l'un des vieillards prit la parole et dit :

— Au temps de l'Empereur Houan, une fois, une certaine étoile jaune fut aperçue juste sur la limite entre les territoires de Tch'ou et de Song<sup>1</sup>. Alors un homme, du nom de Yin K'ouei, qui était originaire du Leao-tong, et possédait une grande habileté à interpréter le Livre du Ciel, vint à passer la nuit en ce lieu même où nous sommes, et là, s'adressant à nous, Anciens du pays, il nous déclara que la présence de cette étoile jaune, au milieu de l'aspect général du Ciel, cette nuit-là, telle qu'elle brillait juste en ce point, signifiait que, dans cinquante années, un homme vraiment marqué par le Ciel se lèverait alors d'entre les pays de Leang et de P'ei et apparaîtrait pour sauver le pays. Or, ajouta le vieillard, si l'on fait le calcul des années, on s'aperçoit que les cinquante ans de la prédiction viennent juste d'achever de s'écouler depuis lors. Yuan Pen-tch'ou a lourdement taxé la population de ce territoire, et tout le monde ici le hait sans restriction. Tandis que Son Excellence le Premier Ministre apparaît au contraire comme l'homme qui a mobilisé l'armée de la justice et du droit, on n'ignore pas qu'il a compassion du peuple et sait châtier à bon escient les criminels. Une seule bataille lui a suffi pour détruire les hordes, pourtant nombreuses et fortes d'un million d'hommes, de Yuan Chao. Il répond donc très précisément à la prédiction faite jadis par ce Yin K'ouei, et chacun espère que, grâce à son intervention, la masse du

peuple va enfin pouvoir retrouver l'espoir de la *t'ai-p'ing* (la Grande Paix).

Ts'ao, flatté, se mit à rire et dit :

— Oh ! en quoi, moi, puis-je oser prétendre répondre à vos paroles, Vénéralble Ancien ?

Cependant, il leur fit distribuer à tous du vin, de la nourriture et des rouleaux de soie, et renvoya la délégation des patriarches villageois, les bras chargés de cadeaux. Ensuite, il adressa un ordre du jour sévère aux trois divisions de l'armée, les avertissant que, quiconque aurait l'audace, dans n'importe lequel de ces villages, de tuer même une poule ou un chien appartenant à ces braves gens serait châtié aussi impitoyablement que s'il commettait un homicide.

On pense si, dans la population tout entière, aussi bien que parmi les soldats, ce fut un ralliement général de tous les esprits, et de cela Ts'ao en conçut également au fond du cœur une intime satisfaction.

Par ailleurs, néanmoins, des gens lui rapportèrent que Yuan Chao était en train de rassembler une nouvelle armée, avec des éléments provenant de ses quatre préfectures, qu'il avait ainsi obtenu encore deux ou trois cent mille hommes au moins, et qu'avec ces forces toutes fraîches, il venait d'établir un nouveau camp à Ts'ang-ting. Ts'ao remit donc son armée en marche, et alla lui-même s'installer en face du camp de l'adversaire. Dès le lendemain de son arrivée, les deux armées s'affrontèrent, chacune disposée en ligne de bataille selon un ordre parfait.

Lorsque Ts'ao, conduisant ses officiers, se plaça en avant, Chao, de son côté, s'avança hors de son front de combat, entouré de ses trois fils et de son neveu ainsi que d'une escorte de Mandarins civils et d'officiers militaires. En présence de tous, Ts'ao prit la parole :

— Pen-tch'ou, dit-il, vous rendez-vous compte que vos forces sont à toute extrémité, que votre stratégie désespérée est à bout d'expédients ? Pourquoi refusez-vous de songer à vous soumettre ? Voulez-vous vraiment attendre que le sabre du bourreau soit posé sur votre nuque ? Il sera peut-être trop tard alors pour vous repentir.

Cette insolence mit Chao encore une fois dans la plus violente colère. Se retournant vers le groupe de ses officiers :

— Qui va avoir l'audace de sortir à cheval ? s'écria-t-il.

Or Yuan Chang, son jeune fils, voulant parader devant son père et montrer orgueilleusement aux yeux de tous ce dont il était capable, bondit en faisant danser au bout de ses deux bras une paire de yatagans, il fouetta son cheval et le fit aller et venir au grand galop entre les deux fronts.

Ts'ao le montra du doigt et interrogea son groupe d'officiers :

— Quel est cet homme ? demanda-t-il.

Quelqu'un qui le connaissait répondit immédiatement :

— C'est Yuan Chang, le plus jeune des trois fils de Yuan Chao.

Or l'homme n'avait pas achevé ces mots qu'on vit un officier abaisser sa lance et sortir des rangs. Ts'ao l'examina d'un coup d'œil et reconnut tout de suite un certain Che Houan, un lieutenant de Siu Houang. Les deux cavaliers se croisèrent et les passes d'armes commencèrent. Mais trois joutes à peine avaient eu lieu que Chang, d'un écart de son cheval, prenait en biais à travers le terrain libre et s'enfuyait à fond de train, poursuivi aussitôt par Che Houan. Seulement, le jeune Yuan Chang, saisissant entre ses doigts l'arc qu'il avait à l'épaule, encocha sur la corde une flèche, se retourna sur sa selle et tira à la volée sur son poursuivant qu'il atteignit en plein œil gauche. Che Houan tomba de cheval et mourut sur le coup. Yuan Chao, profitant de la victoire que venait de s'attribuer son fils, donna le signal d'un grand geste de son fouet et toute sa grande armée, infanterie et cavalerie, se rua en foule contre les rangs adverses, déclenchant ainsi une mêlée confuse ; les deux armées se massacrèrent féroce­ment sans vouloir lâcher pied.

Finalement, chacun des camps fit retentir ses gongs de métal, afin de rassembler les siens et les ramener dans leurs cantonnements respectifs.

Ts'ao réunit en Conseil tous ses officiers, afin d'adopter une ligne de conduite, car il était résolu à venir à bout de Chao une bonne fois. Ce fut Tch'eng Yu qui offrit d'utiliser le plan, dit des Dix Embuscades. Il conseilla à Ts'ao de retirer progressivement ses troupes jusqu'à la rive du fleuve, non sans avoir à mesure embusqué successivement l'un après l'autre dix contingents choisis, puis d'envoyer un corps provoquer l'armée de Chao et l'attirer dans une poursuite qui les mènerait l'un et l'autre jusqu'au rivage. Une fois là, ajouta-t-il, nos propres troupes voyant leur retraite coupée seront contraintes de se retourner furieusement et de se battre en désespérés, et Chao, reculant à son tour, il serait ainsi possible (grâce à la succession des pièges tendus) de venir à bout de lui.

Ts'ao approuva l'audace de ce calcul et décida de répartir, à droite et à gauche du trajet prévu, cinq détachements de chaque côté, alternativement échelonnés. Ainsi, du côté gauche, un premier détachement fut confié à Hsia-heou Touen, un second à Tchang Leao, à Li T'ien un troisième, un quatrième fut placé sous les ordres de Yo Tsin, et un cinquième sous ceux de Hsia-heou Yuan. Sur la droite, Ts'ao Hong fut désigné comme chef du premier détachement, Tchang Ho, du second, Siu Houang, du troisième, puis venait Yu Kin en quatrième position et, en cinquième, Kao Lan. Quant à l'armée du centre (celle qui devait feindre la retraite), c'est à Hsiu Tch'ou que revint l'honneur d'en mener l'avant-garde d'assaut.

Le lendemain, donc, les dix contingents se mirent en route et allèrent se poster en embuscade aux points stratégiques fixés par avance pour les coups de surprise à droite et à gauche du trajet préparé. Quand arriva minuit, Ts'ao envoya Hsiu Tch'ou mener ses hommes de l'avant, pour simuler l'attaque surprise en force sur le camp ennemi. Naturellement, comme prévu, les cinq cantonnements adverses de Yuan Chao, qui s'épaulaient, se précipitèrent d'un seul mouvement, infanterie et cavalerie ensemble, pour les repousser.

Sans insister, Hsiu Tch'ou retourna aussitôt ses propres troupes pour battre en retraite, attirant ainsi Yuan Chao à la tête de toute son armée, dont les vociférations retentissaient à l'infini. Quand enfin l'aube commença de pointer, tout le monde était arrivé sur la berge du fleuve, et les troupes de Ts'ao n'avaient plus devant elles aucun chemin de fuite. Ts'ao, alors, poussant de grands cris, stimula personnellement la résolution de ses hommes :

— Il ne reste aucune issue par-devant nous pour continuer de fuir, hurlait-il, comment désormais ne combattions-nous pas tous jusqu'à la mort ?

Et, galvanisant ses hommes, il en retourna la masse d'un seul bloc, chacun déployant son énergie pour repartir en avant dans la nouvelle direction. Hsiu Tch'ou, en particulier, volant à cheval au grand galop, vint se placer à la pointe du combat, faisant merveille, tranchant et sabrant en quelques instants plusieurs dizaines d'officiers qui appartenaient aux forces de l'adversaire.

Devant cet exemple contagieux, l'élan fut tel que les troupes de Chao, à leur tour, commencèrent de refluer dans le plus grand désordre. Yuan Chao lui-même, affolé, stimulait en hâte le repli, alors que Ts'ao, derrière leur dos, arrivait et les serrait de fort près. Or, juste comme ils marchaient ainsi, tout à coup retentit un roulement de tambours et, sur leur gauche, parut Hsia-heou Yuan, tandis que sur la droite se dressait Kao Lan. Les deux bandes nouvelles firent irruption parmi les rangs des fuyards, contribuant à les affoler davantage. Yuan Chao réunit auprès de lui ses trois fils et son neveu, et, en luttant à mort, ils parvinrent à se frayer un chemin sanglant pour s'échapper.

Las ! ils n'avaient peut-être pas parcouru dix *li* que, sur leur gauche, apparaissaient Yo Tsin et, sur leur droite, Yu Kin, tous deux venant avec leurs troupes fraîches offrir un nouveau combat. Ils massacrèrent si bien les hommes de Yuan, complètement débandés à présent que, de toutes parts, leurs cadavres jonchaient l'étendue de la plaine inculte, où coulaient des ruisseaux rouges de sang. Ainsi marchèrent-ils à peine quelques *li* encore qu'à gauche, cette fois, se dressait Li Tien, à leur droite Siu Houang, dont les deux contingents barraient aux fuyards survivants le chemin de la retraite, et les massacraient de nouveau à l'envi. Le cœur de tous les Yuan, depuis Chao le père, jusqu'aux fils,

était alors si totalement découragé qu'à bout de panique et de frayeur ils allèrent se jeter, haletants, dans l'un de leurs anciens camps, pour s'y retrancher à l'abri des palissades. Là, Chao enjoignit aux débris de l'armée qu'il put encore rallier de préparer un repas pour se reconforter. Mais ils n'eurent pas le temps de le manger. Sur leur gauche surgissaient déjà Tchang Leao et sur leur droite Tchang Ho, qui se ruèrent à l'assaut du retranchement par les deux côtés à la fois.

Chao, abandonnant les marmites, s'empressa de remonter à cheval et s'enfuit vers Ts'ang-ting. Hommes et chevaux, tous épuisés par la fatigue d'une aussi longue traite parcourue dans les deux sens, n'aspiraient plus qu'à trouver à tout prix du repos. Au lieu de cela, la Grande Armée de Ts'ao Ts'ao s'annonçait, grossie des contingents ralliés de la poursuite, et contraignit Yuan Chao et les siens à fuir encore pour leur vie. Or à peine étaient-ils en route qu'à gauche Ts'ao Hong et à droite Hsia-heou Touen leur barraient la dernière issue, prêts à donner le coup de grâce.

Chao, de désespoir, poussa un rugissement :

— Si nous ne nous décidons pas à nous battre tous à mort, dit-il, cette fois, nous sommes foutus !

Dans un sursaut de rage puisant un renouveau d'énergie, il se lança de toutes ses forces au cœur de la mêlée. Par cette ruée désespérée, il parvint à rompre un encerclement qui le mettait au plus extrême péril, ainsi que son fils Yuan Hsi et son neveu Kao Kan, mais ceux-ci furent tous deux blessés par des flèches. Le nombre de fantassins et de cavaliers qui périrent durant cette journée ne saurait être calculé.

Chao serra dans ses bras ses trois fils et, pleurant amèrement, s'effondra sous le poids de sa douleur. Malgré lui, bientôt, il s'évanouit et tomba à la renverse. Chacun eut beau se hâter de le secourir, un flot de sang frais et brillant s'écoulait de sa bouche sans arrêt.

Finalement, il reprit ses sens ; l'hémorragie s'étant calmée, il dit en soupirant :

— J'ai pourtant l'expérience des combats. Durant ma vie, j'y ai pris part plusieurs dizaines de fois. Jamais je n'aurais pensé tomber aujourd'hui dans une infortune aussi cruelle. Il faut que le Ciel lui-même ait prémédité ma fin. Vous autres, que chacun d'entre vous s'en retourne dans son propre district, et fasse le serment de décider une bonne fois qui, d'avec ce rebelle de Ts'ao, sera le coq et qui sera la poule.

Ensuite, il enjoignit à Hsin P'ing et à Kouo Tou de suivre « avec la rapidité du feu » la marche de Yuan T'an jusqu'à Ts'ing-tcheou, et d'y faire tous les préparatifs nécessaires pour parer à une attaque de Ts'ao Ts'ao sur leur frontière. À Yuan Hsi, il ordonna de rentrer à Yeou-tcheou, à Kao Kan, à P'ing-tcheou, et que chacun s'occupe d'y mobiliser en hâte de nouvelles forces en hommes et en chevaux, afin d'être en

mesure de répondre au premier appel. Quant à Yuan Chao lui-même, emmenant Yuan Chang et consorts, il rentra à Ki-tcheou soigner sa maladie. Momentanément, il confia à son fils Chang, assisté de Chen P'ei et de Fong Ki, le soin des affaires militaires.

Nous devons maintenant parler de la conduite de Ts'ao Ts'ao depuis cette dernière grande victoire de Ts'ang-ting. Tout d'abord, il commença par récompenser généreusement les trois corps de son armée. Ensuite, il envoya des hommes pour espionner, et venir lui rendre un compte exact de la situation au Ki-tcheou.

Après quelque temps, les espions revinrent, et lui rapportèrent que Chao était alité et fort malade, et que son fils Yuan Chang, ainsi que Chen P'ei, avaient reçu la charge de mettre solidement en état de défense les remparts et les fossés de leur capitale. Quant à Yuan T'an et Yuan Hsi, les deux autres frères, ainsi que le neveu Kao Kan, tous étaient retournés dans leurs préfectures respectives.

Les officiers, réunis autour de Ts'ao, l'exhortèrent à presser l'attaque pour en finir avec ces divers adversaires, au point où l'on en était, mais Ts'ao déclara :

— Le Ki-tcheou est un territoire très vaste, il est largement approvisionné en vivres et en ressources de toute espèce. En outre, ne vous y trompez pas, Chen P'ei est un stratège habile qui a plus d'un tour dans son sac, il n'est donc pas possible de se risquer comme cela trop hâtivement. En ce moment-ci, les moissons sont encore sur pied dans les champs, et je craindrais de ruiner les grands travaux agricoles de la population en la troublant par une campagne militaire. Il n'y a qu'à attendre l'automne, que tout cela soit achevé, et, à ce moment, il ne sera pas encore trop tard pour les prendre.

Or, juste au milieu de ce Conseil, on vint annoncer l'arrivée d'une lettre de Hsiun Yu, informant que Lieou Pei, au Jou-nan, avait réussi à obtenir de Lieou P'i et de Kong Tou l'assistance de leur armée, composée de quelques dizaines de milliers d'hommes ; Lieou Pei, ayant appris que le Premier Ministre avait emmené ses troupes en expédition contre le Ho-peï, s'était résolu à tenter sa chance et, profitant de ce que la capitale était désertée, il conduisait personnellement cette petite armée à l'attaque de Hsiu-tch'ang, cependant que la garde de Jou-nan se trouvait confiée à Lieou P'i. Hsiun Yu, en conséquence, pria instamment le Premier Ministre de ramener en hâte ses forces pour assurer la défense de la capitale menacée.

Ts'ao parut grandement effrayé de ces nouvelles. Il laissa simplement Ts'ao Hong derrière lui avec mission de disposer un rideau de troupes de protection le long du Fleuve, pour donner l'illusion d'une défense forte, et créer le plus possible de rumeurs dans ce sens, tandis que

lui-même ramenait sa Grande Armée à marches forcées vers Jou-nan, afin de provoquer une rencontre avec Lieou Pei.

Aussi nous faut-il à présent revenir à Hsiuan-tö, conduisant, en compagnie de ses deux frères Kouan et Tchang ainsi que de Tchao Yun, etc., sa petite armée tenter une attaque-surprise contre Hsiu-tou. Au cours de cette marche, alors qu'il approchait du territoire des monts Jang, brusquement il se heurta aux premières troupes de Ts'ao revenues en hâte pour le combattre. Hsiuan-tö avait installé son camp juste au pied du mont Jang, non sans répartir ses forces en trois groupes : Yun-tch'ang, d'un côté, garantissait l'angle sud-est, Tchang Fei, de l'autre, l'angle sud-ouest. Quant à Hsiuan-tö, avec Tchao Yun, il était établi plein sud. Lorsque survint l'armée de Ts'ao Ts'ao, Hsiuan-tö fit battre ses tambours, et, parmi un tumultueux concert de vociférations, sortit affronter l'adversaire.

Ts'ao, lui, avait rangé ses forces selon un ordre de bataille parfait, et il manda Hsiuan-tö pour palabrer dans l'espace libre entre les deux armées. De fait, quand Hsiuan-tö parut à cheval et se fut avancé hors du portique de ses étendards, Ts'ao le désigna du bout de son fouet et commença de lui tenir d'injurieux propos :

— Moi, lui cria-t-il, ne vous avais-je pas bien traité, n'étiez-vous pas même considéré chez moi tout à fait comme un hôte de qualité ? Dès lors, pourquoi avez-vous tourné le dos à la droiture et vous êtes-vous montré aussi ingrat et oublieux de mes bienfaits ?

— C'est en vain que vous vous targuez de la qualité de Ministre des Han, lui rétorqua Hsiuan-tö, vous n'êtes qu'un simple rebelle envers l'État. Or, j'appartiens à la souche dynastique des Han, à titre de parent direct, et j'ai reçu du Fils du Ciel un Édít secret, par lequel il me charge de vous châtier en tant que rebelle.

À la suite de ces paroles, Hsiuan-tö, campé sur le dos de son cheval, se mit incontinent à lire à très haute et intelligible voix devant les deux armées le texte intégral de l'Édit de la Ceinture d'Habit. Naturellement, une telle audace fit bouillir Ts'ao de fureur, et il envoya Hsiu Tch'ou le combattre. Mais alors, de derrière le dos de Hsiuan-tö, parut immédiatement Tchao Yun, à cheval, la lance pointée en avant.

Les deux officiers se croisèrent, et plus de trente passes d'armes impeccables furent échangées à l'admiration générale, sans qu'on pût pencher en faveur d'un vainqueur ou d'un vaincu. Tout à coup, un nouveau concert de vociférations roula comme un tonnerre. C'était Yun-tch'ang et sa division d'aile qui, surgissant à l'improviste, s'en venait prendre part au combat. Presque au même instant, de l'angle sud-ouest, surgissait Tchang Fei, menant à son tour ses troupes à l'attaque, si bien que les trois divisions, d'un même élan, vinrent s'abattre sur leurs adversaires.

Or l'armée de Ts'ao arrivait de loin, et ses hommes, épuisés par une série de longues marches, n'en pouvaient plus guère de fatigue. Ils furent bien incapables d'opposer une ferme résistance à l'assaut impétueux des troupes fraîches de l'ennemi, et subirent une large défaite. Ils durent s'enfuir, laissant la victoire de ce premier jour à Hsiuan-tö, qui rentra ainsi, triomphalement, dans son camp.

Cependant, lorsque, le lendemain, il prétendit encore envoyer Tchao Yun lancer un second défi, Ts'ao interdit à son armée de le relever, et, durant une décade entière, celle-ci demeura obstinément à l'abri derrière ses palissades. Hsiuan-tö eut beau relayer Tchao Yun par Tchang Fei, l'armée de Ts'ao continua de refuser tout engagement, et Hsiuan-tö se sentait de plus en plus inquiet.

Soudain, il apprit que Kong Tou, qui lui amenait un convoi de vivres, venait de se faire encercler par des détachements de troupes de Ts'ao. En hâte, il donna ordre à Tchang Fei d'aller porter secours au convoi.

Mais ce n'était pas tout. À peine celui-ci parti, arrivait un autre messager qui lui fit connaître que Hsia-heou Touen avait emmené avec lui un corps d'armée, et s'était glissé par-derrière leur dos pour aller attaquer Jou-nan. À ce nouveau coup, Hsiuan-tö laissa paraître une grande frayeur et dit :

— S'il en est ainsi, nous voilà exposés au risque d'une double attaque, à la fois par-devant et dans notre dos, et notre chemin de retraite sera coupé.

Aussi envoya-t-il encore en hâte Yun-tch'ang et son détachement porter secours aux défenseurs de Jou-nan. Or, une fois les deux divisions qui le flanquaient parties chacune de son côté, moins d'un jour plus tard, un nouveau courrier à cheval arrivait à franc étrier porter à Hsiuan-tö la nouvelle que Hsia-heou Touen était déjà parvenu à anéantir la défense de Jou-nan, obligeant Lieou P'i à abandonner la Cité et à s'enfuir. De sorte que c'était Yun-tch'ang, à présent, qui se trouvait enfermé et chaudement assailli par l'ennemi.

Hsiuan-tö fut atterré par la nouvelle, sans compter que Tchang Fei, surpris tandis qu'il portait secours, se trouvait désormais encerclé. Hsiuan-tö voulut alors battre en retraite aussi vite que possible, mais il avait à redouter que les troupes de Ts'ao ne l'attaquassent maintenant lui-même à l'improviste sur ses arrières. Soudain, on vint lui annoncer que Hsiu Tch'ou, cette fois, se présentait à son tour devant ses palissades pour lui porter un défi. Et ce fut Hsiuan-tö qui n'osa plus le relever et sortir. Sans attendre l'arrivée de l'aube, il ordonna à ses soldats de se rassasier largement en faisant tout de suite un copieux repas, puis, fantassins d'abord, cavalerie suivant par-derrière, il fit sortir tout le monde du camp, à l'exception de quelques veilleurs chargés de battre les veilles.

Or, Hsiuan-tö et les siens avaient à peine parcouru quelques *li* depuis leur départ du camp, et ils se trouvaient en train de contourner une colline, lorsque de multiples torches s'allumèrent de tous les côtés à la fois, et, du sommet de la colline, retentit une voix bien connue qui disait :

— Que l'on se garde bien de laisser fuir Lieou Pei ! Moi, le Premier Ministre, je suis ici tout exprès qui l'attends !

Hsiuan-tö, de panique, se sentit perdre ses esprits : en hâte, il cherchait précipitamment un chemin de fuite lorsque T'chao Yun s'approcha de lui :

— N'ayez aucune inquiétude, Monseigneur, lui dit-il. Occupez-vous seulement de bien marcher derrière moi et venez !

Sur ces derniers mots, T'chao Yun abaissa sa lance, fit bondir son cheval et s'ouvrit un sanglant passage en massacrant impitoyablement tout ce qui pouvait se trouver devant lui. Hsiuan-tö, à son tour, empoigna sa paire de yatagans et le suivit avec résolution. Or, tandis qu'ils combattaient et avançaient ainsi, Hsiu Tch'ou en personne bondit à leur poursuite et s'engagea de toutes ses forces dans un duel à mort avec T'chao Yun. Derrière leur dos, arrivaient successivement Yu Kin et Li Tien. Hsiuan-tö réalisa tout à coup à quel point la situation devenait pressante et s'enfuit à bride abattue. Peu à peu, il entendait décroître derrière lui le bruit des clameurs et des vociférations guerrières. Par un sentier perdu il s'enfonça de son mieux à travers la profondeur des montagnes, cavalier solitaire fuyant une fois encore pour sa vie. Il traîna ainsi jusqu'à l'arrivée de l'aube, et alors, il put apercevoir, au débouché d'un chemin de traverse, une compagnie de soldats faire une soudaine apparition non loin de lui. Tout effrayé au premier abord, il se rassura bientôt en reconnaissant Lieou P'i, qui menait encore avec lui près d'un millier de cavaliers, dernier reste de ses soldats vaincus. Heureusement, ils escortaient sa propre famille qu'ils avaient pu sauver et allaient ainsi de l'avant, un peu au hasard. Souen K'ien, Kien Yong, Mi Fang arrivèrent bientôt eux aussi, et lui racontèrent comment la puissance des troupes de Hsia-heou Touen s'était avérée d'un mordant par trop supérieur à leur propre capacité de résistance et les avait contraints d'abandonner la défense de la Cité pour chercher le salut dans la fuite. L'armée de Ts'ao, qui s'était lancée à leur poursuite, avait été stoppée au bon moment par Yun-tch'ang survenu juste à point pour leur permettre de s'en tirer avec ce groupes d'hommes.

— Je ne sais pas du tout où en est actuellement la situation de Yun-tch'ang, dit Hsiuan-tö.

— Général, répondit Lieou P'i, en tout cas nous devrions poursuivre notre marche sans tarder, nous aviserions en route.

Aussi avancèrent-ils durant quelques *li* encore, quand soudain des roulements de tambours de guerre retentirent, faisant apparaître en face d'eux un nouveau corps de fantassins et de cavaliers, en avant desquels chevauchait un Grand Officier, qui n'était autre que Tchang Ho. Celui-ci s'écria :

— Lieou Pei, descendez de cheval immédiatement et rendez-vous !

Hsiuan-tö essaya de tourner bride pour s'enfuir par-derrière, mais il aperçut une multitude de drapeaux rouges et de bannières de l'ennemi s'agiter sur le sommet de la montagne, tandis que des troupes nouvelles surgissaient de partout, sortant des creux de rochers. À leur tête, apparut un autre Grand Officier, et cette fois, c'était Kao Lan.

Hsiuan-tö, voyant qu'il ne lui restait plus d'issue, leva la tête vers les Cieux et poussa une exclamation désespérée :

— Oh ! Ciel ! dit-il, pourquoi me réduis-tu à une pareille extrémité ! Si réellement la situation en arrive à ce point, mieux vaut la mort pour moi !

Et déjà, il tirait son sabre et s'apprêtait à s'en couper la gorge, lorsque Lieou P'i arrêta son geste :

— Laissez-moi au moins, lui dit-il, me battre à mort pour nous frayer passage et tenter de vous sauver, Messire.

Ces paroles à peine achevées, déjà il s'élançait pour croiser le fer avec Kao Lan. Hélas ! avant même la troisième joute il s'écroula, transpercé d'un coup terrible de la hallebarde de Kao Lan qui l'envoya rouler aux pieds de son cheval. Hsiuan-tö s'élançait à son tour pour un ultime corps à corps désespéré, lorsqu'un puissant remous se produisit, provoquant un certain désordre à travers les rangs de l'arrière-garde de Lan, et un officier surgit à l'improviste, fendant les flots pressés des soldats pour se placer devant lui. Une lance fut levée, et Kao Lan, le corps traversé à son tour, tomba en arrière entre les pattes de son cheval. Du coup, Hsiuan-tö reconnut Tchao Yun et son désespoir se changea instantanément en un sursaut de joie et d'espérance nouvelle. Yun, rendant les rênes, fonçait tête baissée, sa lance faisant des miracles, dispersait en un instant les troupes de l'arrière-garde adverse. Mais, à peine cela terminé qu'il s'élançait sur l'avant-garde et tombait sur Tchang Ho. Ho et Yun, tous deux de fiers champions, échangèrent ainsi plus de trente passes d'armes. À la fin, ce fut Ho, qui, se reconnaissant vaincu, fit pivoter son cheval et abandonna la place. Yun profita de l'avantage pour disperser en un clin d'œil ou massacrer les troupes de celui-ci.

Néanmoins, rien n'était fini encore. À son tour, Yun fut pris à partie par un nouvel escadron de cuirassiers. Ceux-ci gardaient la bouche d'un défilé montagneux dont le chemin se trouva tellement resserré que Yun ne parvenait pas à se déployer pour sortir. Il commençait à peiner durement pour se frayer passage, lorsque arriva, par bonheur,

Yun-tch'ang lui-même, suivi de son fils adoptif Kouan P'ing et de son gigantesque écuyer Tcheou Ts'ang, à la tête d'une formation d'environ trois cents soldats de valeur, et tout ce monde se lança farouchement dans la bagarre. Maintenant, pris à partie par les deux bouts à la fois, les gens de Tchang Ho durent plier et s'enfuir. Finalement, tout le groupe de Hsiuan-tö parvint à sortir du défilé, et à se fortifier dans une solide position où ils se hâtèrent d'édifier un campement.

Mais Hsiuan-tö demeurait inquiet du sort de Tchang Fei, et il envoya Yun-tch'ang à sa recherche. Il faut dire ici qu'au début de l'affaire, lorsque Tchang Fei était allé porter secours à Kong Tou, celui-ci avait malheureusement déjà été attaqué et tué par Hsia-heou Yuan. Furieux, Fei avait déployé toute son énergie et fait un carnage des forces de son adversaire, en se jetant farouchement à leur poursuite, mais lui-même, finalement, s'était à son tour trouvé encerclé par les forces de Yo Tsin qui avait réussi jusqu'à présent à le contenir. C'est en rencontrant, le long de son chemin, des soldats vaincus fugitifs de son frère que Yun-tch'ang put retrouver sa trace, et son arrivée mit en fuite Yo Tsin et ses hommes, ce qui leur permit, avec Fei, de rallier le campement de Hsiuan-tö.

Ils ne devaient guère y goûter de repos. Bientôt, en effet, des hommes vinrent les avertir que Ts'ao Ts'ao approchait avec le gros de ses forces. Hsiuan-tö confia à Souen K'ien et consorts la protection de sa famille et leur fit prendre les devants, puis lui-même, entouré de Kouan, Tchang et Tchao Yun, se tint à l'arrière-garde, tantôt combattant et tantôt fuyant ; ils réussirent à tenir en respect les éléments avancés de l'armée de Ts'ao. Finalement, celui-ci voyant que Hsiuan-tö s'éloignait pour de bon, il prit le parti de rassembler son armée et d'abandonner la poursuite.

Seulement, hélas ! des troupes vaincues de Hsiuan-tö, il lui restait à peine un millier d'hommes, encore ceux-ci étaient-ils éclopés pour la plupart, et fuyaient dans un état pitoyable. Ainsi marchèrent-ils de l'avant jusqu'à ce qu'ils eussent atteint les bords d'un fleuve, dont ils demandèrent le nom aux indigènes du pays. Ils apprirent que c'était la Han.

Hsiuan-tö décida de faire halte et d'établir temporairement un camp sur l'une des berges. Les gens du pays, du reste, aussitôt qu'ils surent qu'il s'agissait de Hsiuan-tö, s'empressèrent de venir offrir quelques chèvres et du vin, et l'on parvint enfin à organiser un repas presque convenable sur l'un des bancs de sable qui s'allongeaient en bordure.

C'est là que Hsiuan-tö, soupirant profondément, leur fit à tous la déclaration que voici :

— Vous tous, amis, possédez un talent digne de faire de vous les soutiens d'un véritable prince régnant, et non pas d'avoir la malchance

de suivre un Lieou Pei. Or, je vois bien que ma destinée est d'être réduit à la plus extrême misère désormais. L'infortune qui ne cesse de m'accabler retombe sur vous tous, Messieurs. À l'heure actuelle, je ne possède même plus un territoire suffisant pour y planter une alêne. Sincèrement, je crains de vous entraîner davantage encore dans une mauvaise aventure. Pourquoi ne me quittez-vous pas, et n'allez-vous pas vous retirer auprès de quelque brillant seigneur ? Vous ne manquerez pas d'y acquérir bien vite mérites et renommée.

En entendant l'amertume de semblables propos, tous se voilèrent la figure pour cacher leurs larmes.

— Frère Aîné, dit finalement Yun-tch'ang, vos paroles sont injustes. Jadis, Kao-tsou lui aussi ne s'est-il pas longtemps disputé l'Empire avec son rival Hsiang Yu, lui aussi ne fut-il pas maintes fois vaincu par ce dernier, réduit à des situations tout aussi pressantes que celle-ci ? Pourtant, cela ne l'a pas empêché, au mont des Neuf Li, de réussir à l'emporter sur lui de façon décisive, et de fonder ainsi son patrimoine impérial pour quatre cents ans. En matière militaire, la victoire et la défaite ne sont-elles pas chose courante ? Pourquoi faudrait-il donc vouloir vous anéantir ainsi de votre propre volonté ?

Souen K'ien renchérit à son tour sur ces paroles :

— La réussite ou la défaite, dit-il, viennent chacune en leur temps, et vous n'avez pas lieu de vous chagriner ainsi. L'endroit où nous sommes n'est en effet pas très éloigné du King-tcheou. Or Lieou King-cheng (Lieou Piao) gouverne les Neuf Préfectures de cette province, son armée est forte et il est largement pourvu en vivres. En plus de cela, n'êtes-vous pas tous deux des parents directs, puisque sortis l'un et l'autre de la souche dynastique des Han ? Pourquoi ne pas aller lui demander asile ?

— C'est que je crains seulement, dit Hsuan-tö, qu'il n'ait pas la générosité d'accepter.

— Bon ! dit K'ien, alors écoutez ! Laissez-moi prendre les devants et lui parler ; je ferai en sorte, vous verrez, que King-cheng s'avance jusqu'à la limite de ses frontières pour vous y accueillir, Monseigneur.

Hsuan-tö, très réconforté par de telles paroles, confia donc à Souen K'ien le soin d'aller, en diligence, jusqu'au King-tcheou.

Celui-ci, dès qu'il fut entré dans la Commanderie, demanda l'autorisation de rendre visite à Lieou Piao ; sitôt les politesses d'accueil terminées, Lieou Piao l'interrogea en ces termes :

— Voyons, Messire, faites-moi connaître la raison qui vous a conduit ici, vous, un conseiller de Hsuan-tö ?

— Monseigneur Lieou, mon maître, répondit K'ien, est, vous le savez, un des Héros de l'Empire actuel. Quoique ses troupes soient en ce moment fort réduites, et ses officiers peu nombreux, sa volonté n'a jamais faibli de soutenir les Autels et les Foyers du pays. À Jou-nan

même, des gens tels que Kong Tou et Lieou P'i, bien qu'ils ne fussent guidés par aucune raison de parenté, n'en ont pas moins aussitôt répondu à son appel, et sacrifié leur vie sans hésiter pour le soutien de sa cause. Vous, Illustre Seigneur, n'êtes-vous pas l'un et l'autre, ainsi que Monseigneur, des rejetons directs de la souche dynastique des Han ? Or, mon Maître vient tout récemment d'être à nouveau vaincu, et il souhaitait de pouvoir aller au Kiang-tong chercher un refuge auprès de Souen Tchong-meou (Souen K'iuian), mais moi, K'ien, j'ai pris la liberté de lui remontrer qu'il n'était pas possible de tourner ainsi le dos à un parent direct pour se rendre auprès d'un homme qui ne lui est rien par le sang. J'ai même ajouté qu'au King-tcheou, vous, Général Lieou, vous honoriez les Sages et réserviez le meilleur accueil aux gens éminents, si bien que tous se tournent vers vous aussi naturellement que les fleuves se dirigent vers l'est. À plus forte raison, donc, cela me semblait-il indiqué pour un homme éminent de la même origine que son protecteur.

« Voilà la raison pour laquelle Monseigneur m'a tout spécialement chargé, moi, K'ien, de prendre les devants pour venir vous saluer de sa part, et vous mettre au courant de la situation. Tout dépend désormais uniquement de vos ordres, Illustre Seigneur.

Piao, flatté et grandement satisfait de ce discours, répondit :

— Hsüan-tö est mon frère cadet ! Voilà longtemps déjà que je désirais voir naître une occasion de rencontre entre nous. Malheureusement, cela n'avait pas été possible jusqu'ici. À présent qu'il consent à me faire l'honneur de tourner les yeux vers moi, réellement, comment ne pas considérer cela comme un bonheur extrême ?

Pourtant, Ts'ai Mao crut devoir se mettre à la traverse et calomnier Hsüan-tö :

— Vous ne devriez pas agir ainsi, dit-il ; Lieou Pei n'a-t-il pas d'abord suivi Liu Pou, avant de servir ensuite Ts'ao Ts'ao, pour, tout récemment, se réfugier auprès de Yuan Chao ? Or, avec tous ces gens, l'affaire s'est toujours fort mal terminée. Cela devrait suffire à vous faire voir quel homme il est en réalité. Actuellement, si vous le laissez s'introduire ici, soyez sûr que Ts'ao Ts'ao emploiera son armée contre nous. Il est bien inutile d'agiter nos lances et nos boucliers pour un tel motif. Croyez-moi donc, le mieux serait de trancher tout de suite la tête de ce Souen K'ien et d'aller l'offrir à Ts'ao Ts'ao. Au moins, Ts'ao vous en serait-il reconnaissant et ne manquerait pas de redoubler d'égards pour vous, Monseigneur.

Souen K'ien, durant toute cette diatribe, avait conservé un air digne et imperturbable. Quand ce fut fini, il déclara :

— Moi, K'ien, pour ma part, je n'ai jamais redouté la mort. Le cœur de Monseigneur Lieou, mon Maître, est celui d'un homme loyal envers l'État, qui ne saurait se comparer en rien à des gens tels que

Ts'ao Ts'ao, Yuan Chao, Liu Pou et consorts. Si, antérieurement, il a en effet été contraint de les suivre en de certaines occasions, c'est qu'il ne lui restait alors pas le choix d'agir autrement.

« Maintenant, en entendant dire que vous, Général Lieou, étiez comme lui un descendant direct de la cour des Han, il a vivement éprouvé le sentiment de cette commune origine, et c'est la raison pour laquelle il a entrepris un voyage de mille *li* dans l'espoir de se retirer auprès de vous, et d'y trouver abri comme chez un parent.

« Comment vous, Ts'ai Mao, pouvez-vous donc vous livrer de la sorte à d'aussi basses calomnies, et laisser paraître ainsi votre jalousie à l'égard d'un sage !

Lieou Piao, après avoir entendu cette réponse fière et digne, réprimanda vertement Ts'ai Mao et lui intima l'ordre de se taire.

— Du reste, ma décision est déjà prise, ajouta-t-il, vous n'avez donc plus rien à dire après cela.

Ts'ai Mao se retira plein de rancune et le rouge de la honte au front. Lieou Piao ordonna alors à Souen K'ien de s'en retourner et de prendre les devants pour informer Hsiuan-tö de sa réponse favorable. Lui-même se disposa ensuite à sortir jusqu'à trente *li* à l'extérieur des faubourgs de la ville afin d'accueillir son hôte.

Quand Hsiuan-tö vit Piao, il le salua avec une parfaite politesse, et tint à lui marquer le plus profond respect. Piao, de son côté, le reçut très libéralement. Hsiuan-tö lui présenta alors Kouan, Tchang et les autres officiers de son entourage. Ensuite, Piao, en compagnie de Hsiuan-tö et des siens, regagna la ville de King-tcheou où il leur assigna à chacun une résidence et des logements convenables.

Revenons maintenant à Ts'ao Ts'ao. Par ses espions, celui-ci ne tarda pas à savoir que Hsiuan-tö s'était rendu au King-tcheou, où il avait trouvé abri près de Lieou Piao. Sa première réaction fut de vouloir mobiliser l'armée pour l'attaquer. Mais Tch'eng Yu le calma en disant :

— Yuan Chao n'est toujours pas soumis. Si nous nous lançons de surcroît dans une attaque des Commanderies de King et de Siang, supposez que Yuan Chao nous arrive du Nord pendant ce temps-là avec une nouvelle armée mobilisée par lui, nous ne sommes pas du tout certains de savoir de quel côté se répartiraient victoire ou défaite. Croyez-moi, mieux vaut pour l'instant ramener nos troupes à Hsiutou, les y laisser passer un confortable hivernage, et se refaire des forces par le repos et une bonne nourriture. Au printemps prochain, nous profiterons des premiers beaux jours pour en finir avec l'anéantissement définitif de Yuan Chao. Ensuite, nous aurons tout loisir d'aller prendre le King et le Siang (-tcheou) et de réunir ainsi en une seule campagne militaire les avantages du Nord (c'est-à-dire du Ho-pei de Chao) et du Sud (le King et le Siang-tcheou de Piao).

Ts'ao se rendit à la sagesse de cet avis et ramena l'armée à Hsiu-tou.

Lorsque arriva le premier mois de printemps de la huitième année *kien-ngan* (204 apr. J.-C.), Ts'ao réunit à nouveau son Conseil au sujet de la remobilisation de l'armée. Il commença d'abord par envoyer Hsia-heou Touen et Man Tchong assurer la protection du Jou-nan, afin d'être en mesure de résister à toute attaque éventuelle de Lieou Piao. En second lieu, il désigna Ts'ao Jen et Hsiun Yu à la garde de la Capitale et au gouvernement de Hsiu-tou. Lui-même, enfin, prit le commandement de sa Grande Armée et la conduisit à marches rapides jusqu'à Kouan-tou, où il comptait réinstaller sa base d'opérations.

Nous voici donc ramenés à parler de Yuan Chao.

Celui-ci, depuis sa maladie de l'année précédente qui l'avait conduit à cracher du sang, comme conséquence des bouleversements malheureux supportés par lui à cette époque, s'était à présent à peu près rétabli. Lui aussi avait tenu Conseil pour mettre au point son projet d'attaque de Hsiu-tou. Mais Chen P'ei lui fit des remontrances :

— Par suite des deux défaites de l'an dernier, à Kouan-tou et Ts'ang-ting, dit-il, le moral des soldats est demeuré très bas, et ils sont loin d'avoir récupéré encore le courage nécessaire. J'estime préférable, pour ma part, de nous en tenir à bien creuser nos fossés et à relever solidement nos murailles pour redonner confiance à l'armée et au peuple, et les voir reprendre un minimum de forces.

Mais, juste au milieu de cette discussion, on vint les informer de l'avance des troupes de Ts'ao sur Kouan-tou, marquant son intention manifeste de préparer une nouvelle attaque du Ki-tcheou.

— Si nous attendons le moment, s'écria Chao, où leurs troupes seront venues camper au pied de nos murailles, et où leurs officiers viendront nous provoquer sur le bord même de nos fossés, il sera alors trop tard pour vouloir entreprendre de repousser l'ennemi. C'est moi-même qui m'en vais prendre le commandement de l'armée principale afin de marcher à leur rencontre !

— Père ! s'exclama Yuan Chang, à peine rétabli comme vous l'êtes de votre grave maladie, il ne vous est réellement pas possible d'entreprendre une aussi longue et fatigante expédition. Moi, votre fils, je désire mener l'armée et la faire marcher de l'avant, j'irai à votre place affronter l'adversaire.

Chao dut y consentir, et l'on envoya des messagers au Ts'ing-tcheou chercher Yuan T'an, au Yeou-tcheou prendre Yuan Hsi, au P'ing-tcheou ramener Kao Kan, chacun avec leurs contingents, afin que les quatre colonnes de troupes se rejoignissent pour donner l'assaut qui devait détruire Ts'ao Ts'ao.

C'est bien le cas de le dire :

Juste à l'instant où le tambour des batailles retentit au Jou-nan,  
Voilà que l'on ébranle à nouveau le grand tam-tam de cavalerie, là-haut,  
dans le Nord, au Ki-tcheou.

Nul ne peut savoir encore qui sera vainqueur ou vaincu. Comment  
tourneront les événements, c'est ce que la lecture du chapitre prochain  
nous apprendra.

## CHAPITRE XXXII

*Yuan Chang s'empare du Ki-tcheou grâce à une intrigue de palais ; il entre en rivalité avec son frère aîné.*

*Hsiu Yeou offre un plan qui consiste à faire déborder la rivière Tchang.*

Parlons maintenant de Yuan Chang ; depuis que, d'une flèche, il avait réussi à abattre l'officier adverse Che Houan, il faisait parade en toute occasion de sa propre vaillance dans les combats.

Aussi n'attendit-il pas que Yuan T'an et les autres fussent arrivés ; prenant lui-même la tête de ses quelques dizaines de milliers d'hommes, il sortit de Li-yang pour aller se mesurer avec l'avant-garde des troupes de Ts'ao. Mais, cette fois, ce fut Tchang Leao en personne qui sortit à cheval pour l'affronter. Yuan Chang, abaissant sa lance, essaya bien de le combattre, mais trois joutes suffirent à lui démontrer qu'en face d'un tel homme il serait décidément incapable de lui barrer le chemin : à présent, il avait affaire à un champion d'un tout autre calibre. Il dut s'enfuir, largement vaincu, et Tchang Leao, poussant son avantage, précipita ses troupes au massacre. Le malheureux Yuan Chang fut totalement incapable de faire face à la situation. Prenant en toute hâte la tête des fuyards, il les ramena aussi vite qu'il put jusqu'au Ki-tcheou.

Yuan Chao, voyant son fils Yuan Chang rentrer vaincu à son tour, en fut très démoralisé et bouleversé. Son ancienne maladie, mal guérie, se réveilla. Il vomit plusieurs pintes de sang et tomba contre le sol, évanoui. La dame Lieou, son épouse, s'empressa de lui porter secours et le fit porter dans sa chambre à coucher, mais, alors, la crise était trop grave, et l'on dut bientôt constater que Chao en était à ses derniers instants.

Aussi la dame Lieou fit-elle venir en hâte Chen P'ei et Fong Ki, et dès qu'ils furent arrivés elle les mena droit au pied du lit du moribond pour tenir un suprême Conseil au sujet de la succession. Chao n'avait

déjà plus l'usage de la parole et pouvait encore seulement faire un signe avec la main.

— Est-ce Chang qui doit vous succéder comme votre héritier légitime ? demanda la dame Lieou.

Chao esquissa de la tête un signe affirmatif. Aussitôt Chen P'ei, au pied même du lit du mourant, se mit fébrilement à rédiger ses dernières recommandations. Chao tourna son corps sur le côté et poussa un grand cri. Puis il vomit encore toute une pinte de sang et mourut.

La Postérité a composé à son sujet le poème suivant :

Le fait que sa famille, durant plusieurs générations, ait occupé les plus hautes charges de l'État a fondé sa grande réputation,

Lui-même, en son jeune âge, avait conçu l'ambitieux dessein de se comporter en maître à travers tout l'Empire.

Hélas ! C'est bien inutilement que plus de trois mille éminents Lettrés et gens de grande valeur se soient mis à sa solde.

Bien en vain qu'un million de soldats d'élite, arrivés de partout, se soient rangés sous ses bannières.

Une nature de mouton cachée sous une peau de tigre ne permet pas de réussir de vastes entreprises.

Quand des plumes de phénix n'habillent qu'un fiel de coq, comment parvenir à de grands desseins ?

Mais ce qui va, par-dessus tout, se révéler plus pitoyable encore,

C'est de voir éclater de tels différends, à présent, entre l'aîné et le cadet !

Une fois Yuan Chao mort, Chen P'ei et consorts s'occupèrent de régler la question des funérailles. La dame Lieou, elle, s'en prit aux cinq autres concubines auxquelles Yuan Chao avait, en dehors d'elle, accordé ces derniers temps ses faveurs, et les fit mettre à mort toutes les cinq. En outre, craignant que, dans l'Au-Delà, leurs ombres ne plussent encore à Yuan Chao en le rejoignant au pays des Neuf Sources, elle leur fit raser la chevelure, taillader le visage et, finalement, mettre les cadavres en morceaux. Ainsi s'exerça sa jalousie. Quant à Yuan Chang, comme il craignait que tous ceux qui pouvaient appartenir aux familles des anciennes favorites martyrisées ne cherchassent un jour ou l'autre à se venger, il les fit tous rechercher et mettre à mort à la fois.

Chen P'ei et Fong Ki établirent en grande pompe Yuan Chang dans la succession paternelle au titre de Grand Maréchal Gouverneur des Quatre Provinces du Ki, Ts'ing, Yeou et P'ing-tcheou, ensuite ils envoyèrent une lettre aux autres parents pour les informer officiellement du deuil de Chao.

Or, en ce temps-là, Yuan T'an se trouvait avoir déjà mobilisé ses troupes et quitté Ts'ing-tcheou. Aussitôt qu'il apprit la mort de son père, il se dépêcha de réunir en Conseil Kouo Tou et Hsin P'ing.

— Monseigneur, dit Tou, du fait que vous n'étiez pas à Ki-tcheou à l'heure du décès, vous pouvez être sûr que Chen P'ei et Fong Ki en auront profité pour installer Hsien-fou (*tseu* de Yuan Chang) en qualité de Successeur Officiel et Chef Souverain du patrimoine. Il faut donc nous hâter d'intervenir au plus vite pour contrecarrer leurs projets.

— Attention ! dit Hsin P'ing, vous pouvez bien penser que Chen et Fong sont tous les deux hommes à avoir prévu le coup, et soigneusement réglé leurs plans en fonction d'une intervention possible de notre part. Si vous vous hâtez d'y aller maintenant, vous risquez de ne rencontrer que le malheur.

— Mais alors, s'il en est ainsi, que dois-je donc faire ? demanda Yuan T'an.

— Emmener vos troupes camper à l'extérieur de la Cité, dit Kouo Tou, et, une fois sur place, examiner au juste l'état de la situation. Si vous êtes d'accord, je compte aller moi-même me livrer à une enquête à l'intérieur de la ville.

En définitive, T'an suivit ce conseil ; Kouo Tou pénétra dans Ki-tcheou et alla rendre visite à Yuan Chang. Sitôt les politesses terminées, Chang demanda pourquoi son frère aîné ne venait pas le voir lui-même.

— Il est tombé malade et a dû rester alité au milieu de son armée, riposta Tou, son état ne lui permet pas pour l'instant de vous rendre visite.

— En ce qui me concerne, dit Chang, j'ai reçu les suprêmes recommandations de notre père mourant, et il a exprimé sa volonté de m'établir comme Souverain successeur de son patrimoine. En cette qualité, je confère donc à mon frère la charge de Général de la Cavalerie et des Chars. Or, présentement, voici que l'armée de Ts'ao se presse de nouveau à nos frontières. Aussi prierai-je mon frère aîné de partir le premier, en avant-garde. Moi-même, je le suivrai dès que j'aurai achevé de prendre toutes mes dispositions au sujet de l'armée et de la répartition des postes.

— La difficulté, objecta Tou, est que, dans notre armée, nous manquons d'hommes capables de remplir le rôle de conseiller stratégique pour l'édification des plans de guerre. Aussi voudrions-nous demander Chen Tchong-nan (Chen P'ei) et Fong Yuan-tou (Fong Ki) pour seconder notre général.

— Moi aussi, j'ai le plus grand besoin de ces deux hommes, déclara Chang, c'est sur eux que je m'appuie du matin au soir pour édifier mes plans. Comment puis-je m'en séparer ?

— Et pourtant, dit Tou, il serait indispensable d'en envoyer un avec nous, qu'en dites-vous ?

Bref, Chang, bien malgré lui, dut ordonner à ses deux conseillers de tirer au sort, pour savoir lequel des deux partirait accompagner l'armée. Le sort tomba sur Fong Ki, et Chang lui confia aussitôt un sceau de charge et un cordon de Général de la Cavalerie et des Chars, avec mission de les remettre à son frère aîné.

Fong Ki accompagna Kouo Tou jusqu'au cantonnement de l'armée de Yuan T'an. Dès l'arrivée, il put constater que ce dernier n'était nullement alité ni malade, et commença de concevoir de grandes craintes au fond du cœur. Néanmoins, il lui présenta le sceau et le cordon, ce qui eut le don de plonger T'an dans la fureur la plus vive. Sur le moment, il parlait même de décapiter Fong Ki, mais Kouo Tou, confidentiellement, lui fit des remontrances :

— Les troupes de Ts'ao, lui dit celui-ci, se pressent actuellement aux frontières. Ne serait-ce que pour cette raison, vous devez accepter de garder ici Fong Ki parmi nous, afin de rassurer le cœur de Chang. Patientez jusqu'à ce que nous ayons fini de détruire Ts'ao, puis nous nous retournerons contre votre frère pour lui disputer la possession du Ki-tcheou. Il ne sera pas encore trop tard.

Finalement, T'an se rallia à l'avis de son conseiller, et, aussitôt, donna l'ordre de lever le camp et de se mettre en route en direction de Li-yang, où l'on prit des dispositions de combat face aux troupes de Ts'ao.

Quand les deux armées furent rangées en ordre de bataille, T'an envoya son Grand Officier Wang Tchao engager le premier tournoi. Ts'ao, de son côté, détacha Siu Houang de ses rangs. Or il n'y eut même pas plusieurs joutes entre les deux champions ; du premier coup de hallebarde, Siu Houang avait déjà tranché net le corps de Wang Tchao, qui s'écroula entre les pattes de son cheval.

L'armée de Ts'ao profita de son avantage pour se ruer au massacre, et les troupes de T'an essuyèrent une déroute complète. T'an rassembla comme il put ses hommes vaincus et s'enferma dans Li-yang, non sans envoyer un messenger demander d'urgence des renforts à Chang. Chang discuta de l'affaire avec Chen P'ei, et n'envoya que cinq mille hommes. Encore Ts'ao apprit-il par ses éclaireurs l'approche de cette mince colonne de secours, et il expédia Yo Tsin et Li Tien avec leurs compagnies, à mi-chemin, prendre en tenaille des deux côtés à la fois le contingent adverse, qui fut entièrement taillé en pièces.

Quand Yuan T'an apprit que son frère lui avait expédié cinq mille hommes, en tout et pour tout, et encore ceux-ci étaient-ils tombés dans un piège de l'ennemi, tendu à mi-chemin, et avaient-ils été complètement massacrés, une sombre fureur s'empara de lui. Il fit appeler Fong Ki et l'accabla d'invectives. Ki lui proposa alors :

— Laissez-moi adresser moi-même une lettre à mon Maître, pour lui demander de venir en personne à notre secours.

T'an lui donna l'ordre de rédiger la lettre sur-le-champ, et la fit porter à Ki-tcheou où son messager la remit à Yuan Chang.

Chang, de nouveau, discuta de l'affaire avec Chen P'ei.

— Kouo Tou, déclara P'ei, est un conseiller très rusé. Si, la dernière fois, il est parti sans tenter de vous disputer la souveraineté, c'est uniquement parce que les troupes de Ts'ao se trouvaient aux frontières. Or supposons qu'actuellement il parvienne à détruire Ts'ao, soyez assuré qu'ensuite il va se retourner contre nous pour nous contester le Ki-tcheou. Donc, mieux vaut ne pas lui expédier d'armée de secours, et emprunter ainsi le bras de Ts'ao pour l'abattre.

Chang suivit ce conseil et refusa l'envoi de troupes. Quand le messager rapporta à T'an cette réponse négative, celui-ci, dans un accès de rage concentrée, fit décapiter immédiatement l'infortuné Fong Ki, puis il commença à discuter ouvertement de l'éventualité de se soumettre à Ts'ao pour se retourner, avec lui, contre son frère.

Naturellement, il y eut bientôt des espions pour aller secrètement en rapporter la nouvelle à Yuan Chang, et Chang, désarmé, tint à nouveau Conseil avec Chen P'ei. Celui-ci lui dit :

— Dans l'hypothèse où T'an offrirait réellement sa soumission à Ts'ao, si ces deux-là unissaient leurs forces pour venir nous attaquer, le Ki-tcheou risquerait fort de se trouver en grand péril.

En définitive, Chang, laissant Chen P'ei assurer, de concert avec le Grand Officier Sou Yeou, la garde vigilante de Ki-tcheou, se décida à prendre lui-même le commandement de sa Grande Armée, et s'en vint à Li-yang porter tardivement secours à T'an. Chang demanda lequel de ses officiers se sentait assez d'audace pour commander l'avant-garde. Ce furent deux frères, les Grands Officiers Liu Kouang et Liu Siang qui se présentèrent ensemble comme volontaires.

Chang leur confia trente mille soldats pour former la pointe avancée, le fer de lance de la bataille, et marcher de l'avant sur Li-yang. Quand T'an apprit que, cette fois, Chang en personne approchait avec sa Grande Armée, il s'en montra pleinement satisfait et il ne fut plus question pour le moment de soumission à Ts'ao.

Comme les troupes de T'an occupaient déjà l'intérieur de la ville, Chang installa les siennes hors les murs, de façon à se prêter un mutuel appui grâce à la formation dite « en cornes de buffle ».

Moins d'un jour plus tard, il était rejoint par Yuan Hsi et par Kao Kan, qui firent à leur tour cantonner leurs armées sous les murs de Li-yang. Les troupes extérieures campaient ainsi en trois endroits différents, et, chaque jour, leurs chefs les faisaient sortir pour aller se mesurer avec celle de Ts'ao. Or Chang fut plusieurs fois vaincu au cours de ces rencontres, tandis que Ts'ao au contraire s'assurait plusieurs victoires.

Le temps passa ainsi jusqu'au troisième mois de printemps de la huitième année *kien-ngan* (203 apr. J.-C.). Ts'ao, désireux d'en finir, répartit ses forces en autant de colonnes différentes, chargées d'attaquer séparément les divers camps. À la suite de cet assaut victorieux, Yuan T'an, Yuan Hsi, Yuan Chang et Kao Kan furent défaits tous les quatre, et prirent la fuite en abandonnant la position de Li-yang.

Ts'ao emmena son armée leur donner la chasse jusqu'à Ki-tcheou. T'an et Chang pénétrèrent tous deux dans la ville, et se renfermèrent dans une défense farouche. Hsi et Kan, par contre, s'étaient retirés un peu à l'écart, et allèrent planter leurs palissades à quelque trente *li* de distance, d'où ils tentèrent de répandre des rumeurs selon lesquelles ils disposaient de forces imposantes pour impressionner l'adversaire.

De fait, durant plusieurs journées consécutives, l'armée de Ts'ao tenta diverses attaques, mais sans parvenir à les abattre.

Kouo Kia s'avança au Conseil, et dit à Ts'ao :

— La famille Yuan a déchu de ses droits le fils aîné pour établir à la place le plus jeune fils à la tête du patrimoine. Ainsi l'aîné et le cadet se disputent-ils la force et l'autorité. Chacun essaie contre l'autre d'imposer son propre parti. Si nous les mettons en danger, alors ils s'entr'aident, sous la pression des circonstances. Mais si nous relâchons notre pression, vous les verrez aussitôt se bagarrer entre eux. Mieux vaudrait donc lever le camp, et mener notre armée vers le sud, à l'attaque du King-tcheou. Là, nous pourrions régler l'affaire du châtiement et de la soumission de Lieou Piao, et laisser ainsi à la famille Yuan le temps de susciter des incidents et des querelles intestines entre les deux frères. Et quand leurs disputes auront pris un développement suffisant, nous n'aurons plus qu'à revenir les attaquer : qui sait, peut-être sera-t-il possible d'assurer nos positions partout à la fois, et de pacifier le Ho-peï en une seule campagne ?

Ts'ao trouva bon cet avis, et il ordonna à Kia Hsiu d'assurer, en qualité de Préfet-Gouverneur, la garde de Li-yang. Kouan-tou fut confié aux troupes commandées par Ts'ao Hong ; Ts'ao lui-même, enfin, mena le gros de l'armée en direction du King-tcheou, vers le sud.

Quand T'an et Chang entendirent rapporter que l'armée de Ts'ao se retirait d'elle-même, ils commencèrent d'abord par s'en féliciter, et se congratulèrent mutuellement. Yuan Hsi et Kao Kan prirent congé, et chacun d'eux s'en retourna de son côté.

Yuan T'an, ensuite, tint Conseil avec Kouo Tou et Hsin Ping et leur dit :

— Bien que je sois l'aîné, ce n'est pas moi qui ai reçu la succession de l'héritage paternel. Chang, au contraire, n'est que le fils de ma marâtre, d'une femme de mon père épousée en secondes noces, et il

n'en a pas moins hérité de toutes les grandes charges du patrimoine. Réellement, mon cœur en est rempli d'amertume.

— Écoutez, Monseigneur, dit Tou, si vous le voulez, voici ce que nous pourrions faire : quitter la ville, faire halte hors les murs, et là, inviter Hsien-fou (*tseu* de Yuan Chang) ainsi que Chen P'ei à un banquet d'adieu. Naturellement, nous y cacherions des hommes à nous armés de sabres et de haches, qui auraient vite fait de vous régler une bonne fois cette question.

T'an était d'accord pour suivre ce monstrueux conseil, quand survint tout à fait par hasard le conseiller personnel Wang Sieou.

Celui-ci revenait justement de Ts'ing-tcheou, et T'an n'eut aucun scrupule à lui faire part de ces desseins fraticides.

— L'aîné et le cadet, déclara Sieou, sont comme la main droite et la main gauche d'une seule et même personne. Alors que vous vous trouvez actuellement en pleine lutte contre des étrangers, si vous commencez vous-même par vous couper une main en pensant être, de cette façon, plus sûrement vainqueur, croyez-vous que ce soit là une manière sensée d'y parvenir ? Or donc, si vous abandonnez vos frères et refusez de les aimer, qui aimerez-vous, dans l'Empire ? Ceux de vos conseillers qui peuvent avoir ainsi la calomnie et le blasphème à la bouche et vous exhortent à vous défaire de gens qui sont votre propre chair, tout cela pour rechercher un profit d'un matin, sont des êtres néfastes aux conseils de qui vous devez fermer vos oreilles.

Cela ne faisait pas l'affaire de T'an, qui, furieux, chassa grossièrement Wan Sieou. Ensuite, il envoya un homme porter la perfide invitation à Yuan Chang. Mais Chang, méfiant, discuta de l'affaire avec Chen P'ei, et ce vieux renard de P'ei dit aussitôt :

— C'est sûrement encore une ruse de Kouo Tou. Craignez, Monseigneur, si vous vous rendez à ce banquet, de tomber victime d'une perfidie quelconque. Croyez-moi, mieux vaudrait profiter de votre force pour l'attaquer et vous en débarrasser.

Yuan Chang approuva ses paroles. Il revêtit sa cuirasse, monta à cheval, et emmena cinquante mille hommes de troupe hors de la ville. Yuan T'an, voyant son frère Yuan Chang arriver ainsi à la tête d'une armée, s'imagina que le secret de l'affaire s'était ébruité. D'emblée, lui aussi courut lacer sa cuirasse, et monta à cheval engager le combat contre Chang.

Dès que Chang l'aperçut, il se mit à l'injurier vigoureusement, mais T'an riposta :

— C'est vous qui avez fait mourir notre père en lui administrant un médicament empoisonné, lui cria-t-il, car ce que vous vouliez, c'était usurper à tout prix ses titres et ses charges. Maintenant, de surcroît, vous voudriez assassiner votre frère aîné.

Après de tels mots, il ne restait plus qu'à croiser le fer. Cependant, Yuan T'an eut le dessous. Chang s'exposa lui-même sans ménagement ; bravant les jets de flèches et de pierres, il se précipita au massacre à la tête de ses hommes. T'an dut remmener ses troupes vaincues et s'enfuir avec elles à P'ing-yuan. Pour sa part, Chang se contenta de rassembler son armée et de rentrer.

Yuan T'an, obstiné, décida de nouveau avec Kouo Tou de relancer ses troupes à l'attaque, mais cette fois il confia l'avant-garde à l'un de ses officiers, Tch'en Pi. Chang reprit la tête de ses troupes et sortit une nouvelle fois de Ki-tcheou. Les deux adversaires se rangèrent face à face en position de combat. Bannières déployées, parmi les roulements de tambours, Pi sortit des rangs et injuria Chang. Ce dernier voulait retourner combattre en personne, mais son Grand Officier Liu K'ouang prévint son geste, fouetta son cheval et, faisant danser sa hallebarde, approcha pour se mesurer avec Tch'en Pi.

Or il n'y eut pas besoin de plusieurs joutes : du premier coup, K'ouang réussit à transpercer Tch'en Pi qui s'écroura à bas de son cheval. Une fois encore, les soldats de T'an furent vaincus et reprirent la fuite vers P'ing-yuan. Chen P'ei, alors, conseilla à Chang de pousser son armée et de les poursuivre jusqu'à P'ing-yuan. Malgré une tentative de contre-attaque, T'an ne put leur résister et dut rentrer s'enfermer dans une solide défense à l'intérieur des murs de P'ing-yuan, dont il ne chercha même plus à sortir.

Ainsi Chang encerclait la ville de trois côtés, attendant l'occasion de lui donner l'assaut. T'an tint Conseil avec Kouo Tou. Celui-ci dit :

— Actuellement, les vivres se font rares dans la Cité, tandis que leur armée à eux, au contraire, est tout excitée par leurs récentes victoires. Nos forces sont insuffisantes pour leur résister avec succès. Mon avis serait d'envoyer un émissaire à Ts'ao Ts'ao pour lui porter notre soumission et obtenir en échange que Ts'ao aille attaquer Ki-tcheou. À ce moment, Chang sera bien obligé de retourner secourir sa Capitale. Vous, Général, vous n'aurez qu'à prendre la tête de vos troupes pour refermer la tenaille sur lui, et, sans nul doute, pourrions-nous capturer Chang. Si Ts'ao, en attaquant, détruit l'armée de Chang, nous-mêmes, nous saisirons les vivres de l'armée de Ts'ao, ce qui constituera la meilleure façon de le repousser, car l'armée de Ts'ao venant de loin manquera certainement d'arrivages de subsistances, et ainsi sera-t-il forcé de se retirer de lui-même. Après quoi, nous pourrions nous baser nous-mêmes sur le Ki-tcheou pour dresser de plus vastes plans d'avenir.

T'an suivit cet avis, mais demanda :

— Oui, mais quel homme sera capable de nous servir d'émissaire ?

— Hsin P'ing, déclara Tou, a un frère cadet du nom de Hsin P'i, dont le *tseu* est Tsouo-tche, et qui exerce les fonctions de Sous-Préfet

ici même à P'ing-yuan. C'est un Lettré de valeur, à la parole éloquente et persuasive ; on peut lui confier cette ambassade.

T'an convoqua aussitôt Hsin P'i. Celui-ci arriva, très content de la tournure que prenaient pour lui les événements. T'an rédigea la lettre et la donna à P'i, ainsi que trois mille hommes d'escorte chargés d'accompagner l'envoyé et de lui faire atteindre sain et sauf la frontière.

P'i, faisant toute diligence, s'en fut rendre visite à Ts'ao et lui remettre le message dont il était porteur. À cette époque, Ts'ao venait seulement de cantonner ses troupes à Si-p'ing, en vue d'attaquer Lieou Piao. De son côté, Piao avait envoyé Hsiuan-tö se porter en avant, à la tête d'un détachement de pointe, afin de rechercher le contact avec l'ennemi, mais le premier engagement n'avait pas encore eu lieu. Hsin P'i alla donc voir Ts'ao jusque dans son camp et, aussitôt achevées les premières politesses d'accueil, Ts'ao lui demanda dans quelle intention il était venu. P'i lui présenta de l'affaire un compte rendu détaillé, qu'il termina en mentionnant enfin le désir de Yuan T'an de faire appel à son concours, et il lui donna la lettre.

Quand Ts'ao en eut achevé la lecture, il garda Hsin P'i dans son camp et rassembla tous ses conseillers civils et militaires.

— Yuan T'an vient d'être attaqué par Yuan Chang et se trouve en pressant danger, dit Tch'eng Yu. C'est donc bien malgré lui qu'il vient nous offrir sa soumission. On ne peut pas, dans de telles conditions, accepter de lui faire confiance.

Liu K'ien et Man Tch'ong opinèrent dans le même sens :

— Alors que Monseigneur le Premier Ministre vient seulement d'amener ses armées jusqu'ici, dirent-ils, comment serait-il possible maintenant d'abandonner la lutte contre Piao pour aller apporter notre aide à T'an ?

— Vous autres trois, Messieurs, intervint Hsiun Yeou avec plus de finesse, ne venez peut-être pas de prononcer les paroles les plus opportunes. Pour ma part, voici ce que je pense. Il y a tant d'événements qui se déroulent depuis quelque temps dans l'Empire ! Pourtant, vous pouvez constater que Lieou Piao est toujours resté assis, quoi qu'on fasse, entre la Han et le Kiang, à garder strictement son territoire entre les deux fleuves sans oser seulement allonger un pied au-delà. Ce qui signifie que voilà un homme sans aucune ambition, qui n'a sûrement pas la moindre visée sur aucune des Quatre Directions de l'Empire. Prenons la famille Yuan, au contraire, qui prend appui sur quatre importantes préfectures, qui s'est entourée de centaines de milliers de soldats cuirassés. Si les deux fils vivaient en bonne intelligence, et savaient s'entendre pour défendre en commun leur patrimoine, il serait bien difficile, en définitive, de savoir au juste quelle direction prendraient les Affaires de l'Empire, car il faudrait compter avec eux. Par

bonheur, la discorde règne actuellement entre l'aîné et le cadet, et, à mon avis, il faut en profiter sans tarder, miser tout de suite sur l'aubaine qui s'offre à nous, du fait que, les forces de l'aîné se trouvant réduites à la dernière extrémité, ce soit à nous qu'il vienne offrir sa soumission. Nous devrions faire avancer l'armée et soumettre d'abord Yuan Chang, puis faire, après cela, le point de la situation, quitte à supprimer également Yuan T'an si le moment nous semble opportun. Nous avons là une chance de fixer à notre profit le destin de l'Empire. Je vous le dis, c'est une occasion à ne pas laisser perdre !

Ts'ao fut très satisfait de ce conseil, et il invita Hsin P'i à un banquet. Au cours du repas, il lui posa ex abrupto la question suivante :

— Dites-moi, Messire, en vérité la soumission de Yuan T'an est-elle feinte ou bien sincère ? Et l'armée de Yuan Chang, pouvons-nous, en toute certitude, espérer la battre ?

— Illustre Seigneur, lui répondit P'i, est-il bien la peine de m'interroger sur le degré de sincérité ou de fourberie de mon Maître ? Qu'il vous suffise d'examiner la situation des forces en présence. Voici déjà plusieurs années consécutives que la famille des Yuan subit des défaites. Vis-à-vis de l'extérieur, leurs troupes en sont au dernier degré de l'épuisement. À l'intérieur, ministres et conseillers les meilleurs ont été mis à mort. L'aîné et le cadet des frères se dénigrent sans cesse et ne cultivent que la haine et l'inimitié. À cette division de l'État en deux factions rivales, s'ajoute encore la disette qui les atteint ensemble. Vraiment, quand les calamités envoyées par le Ciel viennent ainsi renforcer l'épuisement des hommes, point n'est encore besoin d'interroger ; du plus ignorant et grossier jusqu'au plus intelligent des individus, chacun sait et comprend que la décadence est arrivée, que l'écroulement approche et que ceci est le moment prévu par le ciel pour l'extinction de la famille des Yuan.

« Actuellement, Illustre Seigneur, vous n'avez qu'à conduire votre armée à l'attaque de Ye. De deux choses l'une : si Yuan Chang ne retourne pas sur ses pas pour lui porter secours, il perdra le nid et le refuge même de sa propre puissance. Et, s'il va le secourir, alors c'est T'an qui marchera sur ses talons pour l'attaquer, et le harcèlera sur ses arrières. Ainsi, en utilisant votre puissance majestueuse pour combattre ses pauvres hordes épuisées et découragées, vous serez exactement pour lui, Illustre Seigneur, comme la rafale de l'ouragan qui balaie les feuilles mortes de l'automne. Mais si, par contre, vous refusez de tourner vos plans de ce côté, et que vous persistiez dans votre dessein d'attaquer le King-tcheou, n'oubliez pas que le King-tcheou est demeuré jusqu'ici un territoire fortuné et prospère, où la puissance de l'État a su s'exercer avec harmonie sur une population obéissante et soumise. Il ne vous est donc pas possible de le bouleverser avec autant d'aisance que vous le voudriez. Raison de plus, pour moi, de conclure

en vous disant que, de toutes les inquiétudes qui peuvent surgir des quatre points de l'horizon, aucune ne saurait vous importer davantage que celle qui concerne le Ho-pei. Au contraire, le Ho-pei une fois pacifié, vous pouvez déjà considérer comme pratiquement accomplie votre œuvre d'Hégémon.

« Je vous en conjure, Monseigneur, daignez examiner à fond mes paroles et les peser ainsi qu'elles le méritent.

Ts'ao fut extraordinairement content de ce discours.

— Combien je regrette, Hsiu Tsouo-tche, dit-il, de vous avoir rencontré si tard !

Là-dessus, reprenant sans attendre davantage la tête de la marche de l'armée, il donna l'ordre du retour vers le Ki-tcheou. Hsiuan-tö, de son côté, redoutait qu'il n'y eût là quelque stratagème de la part de Ts'ao, et il n'osa pas poursuivre son attaque. Il se contenta de ramener ses propres troupes à King-tcheou.

Il est temps de revenir à Yuan Chang. Depuis qu'il avait appris que l'armée de Ts'ao avait retraversé le Fleuve Jaune, de son côté il s'était hâté lui-même de conduire ses propres troupes à Ye. Là, il donna ses instructions à Liu K'ouang et à Liu Siang, les chargeant d'assurer ses arrières et de s'opposer aux poursuites. Or Yuan T'an, voyant que Chang retirait ses troupes, mobilisa ce qu'il put ramasser dans P'ing-yuan d'infanterie et de cavalerie, et, naturellement, se lança derrière les armées de son frère pour les harceler. Mais à peine avait-il parcouru quelques dizaines de *li* qu'un signal de bombarde retentit soudain : deux formations militaires adverses apparurent à la fois sur ses ailes, menées du côté gauche par Liu K'ouang, et du côté droit par Liu Siang. Les deux frères, s'interposant vigoureusement, parvinrent à stopper la marche de Yuan T'an. On vit alors T'an, retenant son cheval par la bride, tenter de raisonner les deux officiers auxquels il parla en ces termes :

— Aussi longtemps que mon père a été de ce monde, leur dit-il, je ne sache pas vous avoir jamais négligés ni méprisés, Messieurs les Généraux, ni que vous ayez eu jamais aucun manque d'égards à me reprocher. Pourquoi donc aujourd'hui avez-vous choisi de suivre mon frère cadet plutôt que moi, et pourquoi vous acharner sur mes hommes en les serrant d'aussi près ?

Après avoir ouï ces paroles, les deux officiers, embarrassés, descendirent de cheval et voulurent faire acte de soumission devant T'an, mais celui-ci leur dit :

— Non pas ! ne vous soumettez pas à moi-même. Mais attendez plutôt de présenter votre soumission au Premier Ministre Ts'ao en personne.

C'est de cette façon que les deux officiers accompagnèrent T'an à son camp et y attendirent l'arrivée de l'armée de Ts'ao. Dès que celui-ci fut là, T'an alla rendre visite à Ts'ao et lui présenta les deux hommes, ce dont le ministre parut extrêmement satisfait, au point même de promettre sa fille en mariage à T'an. Du reste, sitôt après, il tint à honorer Liu K'ouang et Liu Sang en leur confiant le rôle d'entremetteurs officiels entre les familles pour les négociations de ce mariage. T'an, ensuite, pria Ts'ao d'attaquer Ki-tcheou, mais le ministre objecta :

— Pas encore ! En ce moment, les grains et les fourrages nous arrivent mal, les transports ne sont pas assez réguliers, aussi les arrivages se font péniblement. Je me vois dans l'obligation, tout d'abord, d'organiser une voie d'eau, qui suivra le cours de la Tsi et du Ho (Fleuve Jaune), puis, en barrant le cours de la rivière Ki de façon à en déverser les eaux dans le canal Pai-keou, je pense parvenir ainsi à créer une voie de ravitaillement satisfaisante. Après seulement, nous pourrons songer à faire avancer nos troupes.

Et il ordonna à T'an de se maintenir pour l'instant à P'ing-yuan. Lui-même, Ts'ao, ramena le gros de son armée prendre ses quartiers à Li-yang, et il profita de l'occasion pour conférer à Liu K'ouang et à Liu Sang des titres dans la classe des marquis, et leur ordonner du même coup de l'accompagner comme officiers de sa suite.

Tout cela ne faisait guère l'affaire de Yuan T'an, auquel Kouo Tou déclara :

— Cette promesse de Ts'ao de vous donner sa fille comme épouse, je ne la crois pas du tout sincère. De plus, il vient de conférer des titres et des récompenses à Liu K'ouang et Liu Siang et de les emmener à sa suite dans sa propre armée. C'est un piège destiné à appâter le cœur des gens du Ho-pei pour mieux les enfermer dans sa propre cage. Sûrement que tout cela risque de nous réserver des catastrophes par la suite.

« Monseigneur, à mon avis, vous devriez graver des sceaux de généraux et les faire remettre en secret par un homme de confiance aux deux frères Liu, en leur ordonnant en même temps de vous servir d'alliés à l'intérieur dans l'État-Major de Ts'ao.

« Nous n'aurions qu'à attendre que Ts'ao ait détruit Yuan Chang, ensuite nous profiterions de la situation pour tramer un complot contre lui.

T'an adopta ce conseil, et fit graver deux sceaux de généraux qu'il envoya secrètement aux frères Liu par l'intermédiaire d'un homme à lui. Or, quand les deux frères Liu eurent reçu les sceaux, ils n'eurent rien de plus pressé que d'aller les montrer à Ts'ao et lui faire part de toute l'affaire. Ts'ao eut un large rire et leur dit :

— Ce T'an vous a offert en secret deux sceaux de généraux parce qu'il désire que vous lui serviez d'alliés à l'intérieur contre moi. Son idée est d'attendre que je me sois complètement débarrassé de Yuan Chang, et ensuite d'essayer de tirer quelque avantage personnel à mes dépens. Mais cela ne fait rien. Provisoirement, vous pouvez toujours accepter ces sceaux. Je résoudrai la question plus tard avec lui ; d'ailleurs, mes intentions sont déjà arrêtées en ce qui le concerne.

Depuis ce jour-là, le destin de T'an se trouva définitivement réglé au fond du cœur de Ts'ao, la résolution de le mettre à mort en temps et lieu opportun était prise.

Et maintenant, nous pouvons revenir à Yuan Chang. Celui-ci tint Conseil avec Chen P'ei :

— Actuellement, lui dit-il, l'armée de Ts'ao a entrepris de faire transporter son ravitaillement en créant une voie de pénétration fluviale jusqu'au canal de Pai-keou. Le but est clair, c'est l'attaque de Ki-tcheou. À votre avis, que devons-nous faire ?

— Tout d'abord, répondit P'ei, adresser un ordre militaire à Yin Kiai ; le chef de la région de Wou-ngan, pour lui enjoindre de cantonner ses troupes à Mao-tch'eng, ce qui lui permettra de contrôler l'itinéraire du transport des vivres de l'ennemi à Chang-t'ang. D'autre part, nous ordonnerons à Tsiu Hou, le fils de l'ancien conseiller Tsiu Cheou (voir chapitre précédent), de garder Han-tan, où il nous servira de soutien éloigné. Quant à vous-même, Monseigneur, vous allez pouvoir faire marcher votre armée sur P'ing-yuan, et vous empressez d'y attaquer Yuan T'an afin d'en finir avec lui. Une fois T'an éliminé, nous nous trouverons beaucoup plus à l'aise pour nous consacrer à la destruction de Ts'ao.

Yuan Chang parut grandement satisfait de ce plan. Il laissa Chen P'ei avec Tch'en Lin pour garder Ki-tcheou et désigna deux officiers, du nom de Ma Yen et de Tchang Yi, pour former son avant-garde.

La nuit même, il mobilisa son armée et partit avec elle attaquer P'ing-yuan. T'an, apprenant que les troupes de Chang approchaient à nouveau, en fit en toute hâte informer Ts'ao. À cette nouvelle, Ts'ao déclara :

— Ce coup-ci, me voilà sûr et certain d'obtenir Ki-tcheou.

Alors même qu'il parlait ainsi, le hasard voulut qu'arrivât Hsiu Yeou, lequel débarquait, retour de Hsiu-tch'ang, la Capitale, et qui, venant d'apprendre que Chang commettait la folie de partir attaquer T'an, entra immédiatement dire à Ts'ao :

— Monseigneur le Premier Ministre serait-il déterminé à demeurer tranquillement assis en attendant que la foudre céleste ait frappé elle-même les deux frères Yuan ?

Ts'ao eut un large rire :

— Soyez rassuré, Messire, toutes mes mesures sont déjà prises, répliqua-t-il.

Et il donna ordre à Ts'ao Hong de partir en avant avec ses troupes pour aller attaquer Ye. Lui-même, Ts'ao, emmenait l'armée à l'attaque de Yin Kiai. Or, tandis que l'armée approchait de la frontière, voici que Kiai parut en personne, à la tête de ses troupes, dans l'intention de provoquer une rencontre. Alors qu'il sortait de ses rangs à cheval, prêt à ouvrir lui-même le combat, Ts'ao s'écria :

— Hsiu Tchong-k'ang<sup>1</sup> est-il là ?

Pour toute réponse, Hsiu Tch'ou poussa son cri de guerre et sortit des rangs à son tour. Rendant les rênes, il galopa directement à la rencontre de Yin Kiai. Le malheureux Kiai n'eut même pas le temps d'étendre son bras pour se mettre en position de combat. D'un coup de sa hallebarde, Hsiu Tch'ou l'avait déjà transpercé et le corps inanimé glissa à bas de cheval. Le reste des bandes ennemies, se voyant privé de chef, se désorganisa aussitôt et s'enfuit de toutes parts en courant. Ts'ao lança ses hommes pour les ramener, et parvint à les soumettre à peu près complètement. Ensuite il poussa son armée pour s'assurer la prise de Han-tan. Or, Tsiu Hou, à son tour, voulut faire avancer ses troupes pour se porter à la rencontre des assaillants, et cette fois, ce fut à Tchang Leao que revint l'honneur d'aller le premier, sur son cheval, croiser les armes contre Hou. À peine trois joutes s'étaient-elles déroulées, que Hou, totalement désarmé, s'enfuyait, poursuivi par Leao. Quand les deux cavaliers ne furent plus très éloignés l'un de l'autre, Leao saisit son arc et tira à la volée. Aussitôt perçut la vibration de la corde qu'en réponse on put voir la silhouette de l'autre s'écrouler comme un pantin brisé, et glisser entre les pattes de sa monture. Ts'ao fit un signal de la main pour indiquer à son infanterie et à sa cavalerie que le moment de la ruée en avant était venu. En quelques instants, la multitude adverse, dispersée, disparut dans la fuite.

Après ce coup, Ts'ao, reprenant la tête de sa Grande Armée, se porta à l'attaque de Ki-tcheou elle-même. D'ailleurs Ts'ao Hong s'était déjà rapproché de la ville capitale et en avait investi les remparts. Ts'ao Ts'ao donna ses ordres, répartissant tout autour les trois corps de sa Grande Armée, qui commencèrent de battre l'argile pour construire des tertres. D'autre part, on entreprit également de creuser des souterrains d'accès de façon à attaquer à la fois par-dessus et par-dessous.

Mais Chen P'ei ne manquait pas non plus d'énergie, et il leur opposa un dispositif de défense extrêmement vigilant, comportant un règlement d'une sévérité sans défaut pour organiser la surveillance. Ainsi, un jour qu'à la Porte de l'Est l'officier de garde, un nommé Fong Li, s'était laissé aller à boire du vin avec excès, puis, étant ivre,

avait ensuite commis la faute de négliger sa ronde, P'ei le châtia avec une inflexible rigueur.

Le résultat, du reste, fut que Fong Li en conserva rancune dans le fond de son cœur, et qu'à la première occasion il franchit le no man's land qui séparait les deux armées. Là, aussitôt sorti de la Cité, il alla porter à Ts'ao sa soumission. Ce dernier lui demanda immédiatement un plan pour détruire la ville ennemie.

— Écoutez, dit Fong Li, je pense que la terre qui se trouve à l'intérieur de la porte du rempart dont j'avais la garde doit être suffisamment solide, et d'une épaisseur telle qu'il soit possible d'y creuser un souterrain d'entrée.

Sans balancer davantage, Ts'ao confia à Fong Li trois cents soldats triés parmi les hommes robustes, et ils partirent à une heure avancée de la nuit creuser le souterrain d'accès indiqué.

C'est le moment de parler un peu de Chen P'ei. Depuis l'évasion de Fong Li, P'ei savait bien que celui-ci avait dû certainement porter à Ts'ao sa soumission ; aussi, lui-même, chaque nuit, montait-il inspecter le rempart, et il passait en revue minutieusement tous ses fantassins et ses cavaliers.

Or, la nuit dont nous parlons, P'ei se trouvait au sommet de la tour d'observation qui couronnait la porte de rempart, et regardait au loin les alentours de la Cité sans y apercevoir la moindre lumière. Cela même lui parut suspect et il en conclut :

— Très certainement, Fong Li cherche à faire entrer l'ennemi par un souterrain.

Ainsi appela-t-il en hâte un certain nombre de soldats d'élite, auxquels il commanda de transporter de lourdes pierres, et les leur fit entasser pour boucher la porte afin d'effondrer le souterrain, qu'il supposait creusé sous la porte même. Sa manœuvre eut un plein succès, et Fong Li avec ses trois cents hommes moururent étouffés dans leur sape.

Quand Ts'ao vit qu'il avait perdu tout un groupe d'hommes de choix dans cette malheureuse affaire, il renonça désormais au plan du souterrain et retira ses troupes en amont sur la rive de la Yuen (*Yuen-chouei*), en décidant d'y attendre le retour de l'armée de Yuan Chang.

Yuan Chang, en effet, se trouvait en train d'attaquer son frère dans P'ing-yuan, quand il apprit que Ts'ao Ts'ao avait successivement détruit Yin Kiai et Tsiu Hou, que sa Grande Armée venait d'investir sa Capitale et allait avant peu réussir à réduire Ki-tcheou. Force lui fut donc de ramener son armée pour lui porter secours. Ma Yen, officier de son État-Major, lui dit :

— Si nous revenons en suivant la grand-route, nous pouvons être sûrs de tomber sur des embuscades que Ts'ao nous aura préparées.

Mieux vaudrait prendre un chemin détourné, et longer les Monts de l'Ouest pour aboutir à l'embouchure de la Rivière Fou, position d'où nous pourrions forcer le camp de Ts'ao et liquider très certainement son siège.

Chang se rangea à cet avis et, prenant lui-même le commandement de sa Grande Armée, il marcha de l'avant, laissant Ma Yen et Tchang Yi assurer la protection de ses arrières. Bientôt, des éclaireurs ne manqueraient pas d'aller en informer Ts'ao Ts'ao qui dit :

— Si les ennemis étaient venus par la grand-route, nous nous serions trouvés sans doute dans l'obligation de les éviter. Mais, puisqu'ils arrivent par le chemin détourné des Monts de l'Ouest, au contraire, nous avons une chance de les capturer tous en une seule bataille. Je pense que Yuan Chang compte se servir d'un feu allumé comme signal pour inviter ceux de la ville à attaquer de façon concomitante lors de son arrivée. Donc, nous n'avons, nous aussi, qu'à répartir en deux groupes nos forces pour être prêts à leur répondre sur deux fronts.

Et là-dessus, il divisa ses troupes et compléta ses préparatifs conformément à l'idée qu'il s'était fixée de la situation.

À présent, revenons à Yuan Chang, lequel, après avoir débouché par le défilé des gorges de la Rivière Fou, et atteint par l'Est Yang-p'ing, qui se trouvait à dix-sept *li* seulement de Ki-tcheou, décida de faire camper ses troupes à ce relais de Yang-p'ing. D'un autre côté, il se trouvait ainsi adossé directement à la Rivière Fou. Chang ordonna à ses soldats d'accumuler une bonne quantité de bois à brûler ainsi que d'herbes sèches combustibles et de se préparer à y mettre le feu pour lancer un signal nocturne.

Ensuite, il envoya le préposé aux registres Li Feou, déguisé en officier commissaire des troupes de Ts'ao, lequel réussit à tromper l'ennemi et parvint directement jusqu'au pied des remparts de la ville, où il réclama à grands cris l'ouverture de la porte. Chen P'ei, ayant reconnu le son de la voix de Li Feou, le laissa pénétrer à l'intérieur. Il apprit ainsi que Yuan Chang avait disposé ses troupes en ordre de combat au relais de Yang-p'ing, et qu'il demandait aux troupes de l'intérieur de la ville de faire une sortie en concordance avec sa propre attaque, dont il indiquerait le moment à l'aide d'un feu allumé pour servir de signal, dès que lui-même se mettrait en campagne.

P'ei donna donc l'ordre lui aussi d'entasser à l'intérieur de la Cité des matériaux combustibles afin de répondre au signal par un autre signal au moment opportun, qui serait l'annonce du combat de leur côté. Feou dit encore :

— Ici, dans la ville, vous n'avez presque plus de vivres. Pourquoi ne pas renvoyer les vieux et les faibles, soldats blessés, infirmes, et

toutes les femmes avec leur marmaille, bref, que toutes les bouches inutiles se rendent à l'ennemi. Puis, sans prévenir, nous enverrions l'armée faire irruption sitôt derrière la population civile, et tenter ainsi, par surprise, une sortie vigoureuse !

P'ei fut aussitôt de cet avis ; le lendemain, il fit hisser au sommet des remparts un drapeau blanc sur lequel était inscrit en grands caractères : « La population civile de Ki-tcheou se rend ! »

Ce que voyant, Ts'ao, tout de suite, déclara :

— Voilà qui signifie que la ville n'a plus de vivres. Ils auront obligé les vieux et les faibles, toutes les bouches inutiles de la population à faire leur soumission. Méfions-nous cependant : par-derrière, ils sont fort capables de nous envoyer aussi l'armée, pour tenter de faire une sortie !

Alors, par prudence, il ordonna à Tchang Leao et à Siu Houang de se poster chacun d'un côté de la porte, avec trois mille hommes de troupes mixtes placées en embuscade. Cependant, Ts'ao lui-même montait solennellement à cheval et, sous un déploiement de bannières, s'avancait jusqu'au pied des remparts pour y recevoir la soumission des civils. Effectivement, l'on put voir bientôt s'ouvrir les portes de la Cité, et les gens du peuple, qui soutenant un vieillard, qui tenant par la main de petits enfants, mais chacun brandissant un petit drapeau blanc, firent leur apparition en un long et lamentable cortège.

Or à peine les gens des cent familles venaient-ils ainsi de sortir que des compagnies de l'armée adverse surgirent de l'intérieur de la Cité et se précipitèrent pour livrer combat. Cela ne prit nullement Ts'ao au dépourvu ; à l'aide d'un fanion rouge il donna immédiatement le signal, convenu d'avance ; Tchang Leao et Siu Houang apparurent de chaque côté à la tête de leurs colonnes respectives. Tous deux, d'un égal mouvement, se jetèrent avec leurs hommes dans la mêlée, et l'on ne tarda pas à voir, au milieu du massacre et du désordre général, les soldats qui avaient tenté cette sortie refluer précipitamment vers la porte pour regagner l'abri de leurs murs.

Ts'ao lui-même galopait à cheval, animant la poursuite, et parvint jusqu'au pied du pont-levis où il fut stoppé par la grêle de flèches que lui lancèrent les arbalétriers massés sur les remparts. L'affaire fut si chaude qu'une des flèches atteignit en plein milieu le casque de Ts'ao, et ce fut miracle qu'il n'eût pas eu le sommet du crâne transpercé. Tout son groupe d'officiers se précipita comme un torrent, à son secours, et le ramena sans autre dommage au sein des rangs de son armée.

Ts'ao en fut quitte pour aller changer d'habits et de monture, puis, reprenant la tête du groupe de ses fidèles officiers, s'en fut, maintenant que ceux de la ville étaient repoussés, attaquer cette fois le camp de Chang. Justement, Chang lui-même arrivait en personne, comptant lui aussi enfoncer son adversaire, de sorte que des deux côtés les

colonnes de cavalerie et les rangs de fantassins se ruèrent les uns contre les autres dans une mêlée effroyable, où tout ne fut bientôt plus qu'une atroce et sanglante confusion.

En définitive, Yuan Chang, largement défait, dut conduire ses troupes vaincues jusque dans les Monts de l'Ouest pour y trouver un refuge suffisamment sûr et y planter son camp. De là, il envoya quelqu'un presser Ma Yen et Tchang Yi de venir lui apporter du renfort. Il ignorait que Ts'ao, de son côté, leur avait déjà dépêché les deux officiers Liu K'ouang et Liu Siang, leurs anciens compagnons, pour les convaincre de venir faire leur paix séparément de leur maître. La négociation avait pleinement réussi, les deux hommes suivirent les frères Liu et présentèrent à Ts'ao leur soumission. Ce dernier ne se fit pas faute, pour les contenter, de leur conférer à l'un et à l'autre des titres de Marquis.

Le jour suivant, Ts'ao rallia toutes ses troupes et les lança à l'attaque des Monts de l'Ouest. À l'avant, les deux frères Liu, Ma Yen et Tchang Yi s'occupèrent d'aller couper à Chang sa voie de ravitaillement. Chang dut, rapidement, juger lui-même que sa position dans les Monts de l'Ouest allait devenir intenable. Profitant de la nuit, il s'enfuit jusqu'au débouché des gorges, mais n'eut pas le temps de fixer son nouveau camp à la sortie du défilé : de toutes parts, feux et lumières se mirent à briller dans les Quatre Directions, tous les soldats que l'on avait postés en embuscade surgirent à la fois. Les hommes de Chang, sans seulement pouvoir renfiler leurs cuirasses ni réharnacher complètement leurs chevaux, durent reprendre la fuite en toute hâte dans la confusion la plus grande, et ne retrouvèrent un peu de tranquillité qu'après une galopade éperdue sur plus de cinquante *li* de distance.

Cette fois, c'était le coup de grâce ; la puissance militaire de Yuan Chang atteignait aux limites extrêmes de l'épuisement ; à bout de forces, rendu, il ne put qu'envoyer Yin K'ouei, gouverneur du Yu-tcheou, au camp de Ts'ao dans l'espoir d'y négocier sa soumission.

Ts'ao, rusé, feignit d'un côté d'accepter les pourparlers, tandis qu'en même temps il expédiait Tchang Leao et Siu Houang, profitant du reste de la nuit, pour s'emparer de vive force du camp de Chang. Celui-ci dut s'enfuir encore une fois, abandonnant sur place le peu qui lui restait, y compris cordons et sceaux de charge, haches dorées et tous ses insignes de commandement, jusqu'à ses propres vêtements, cuirasse, garde-robe et bagages, pour s'éloigner en direction du Tchong-chan.

Après ce coup triomphal, Ts'ao pouvait détourner contre Ki-tcheou ses troupes gonflées de leur victoire. Hsiu Yeou vint encore lui offrir un plan :

— Pourquoi, lui dit-il, ne pas faire déborder la Rivière Tchang et inonder la ville ?

Ts'ao approuva le projet ; il commença par envoyer des troupes encercler les remparts, de l'extérieur, en creusant un canal circulaire d'environ quarante *li* de circonférence. Chen P'ei, qui se tenait pendant ce temps en haut des murs, put voir que les troupes de Ts'ao creusaient un canal tout autour de la ville ; mais comme ils paraissaient se contenter de tracer un fossé de très faible profondeur, P'ei ne s'inquiéta guère et se borna à rire en secret :

— Peuh ! s'imaginent-ils faire déborder l'eau du Fleuve Tchang avec cela ? se dit-il. Le fleuve est très profond, et s'ils croient pouvoir le dériver avec ce petit canal d'arrosage, ils n'aboutiront à rien.

Après ce beau raisonnement, Chen P'ei ne prit aucune contre-mesure. Or, durant une nuit, Ts'ao Ts'ao fit d'un seul coup décupler le nombre des travailleurs employés au terrassement, conjuguant toute la force de son armée pour creuser et élargir le faible tracé apparent. Résultat : lorsque le jour pointa, largeur et profondeur du canal étaient passées à plus de vingt pieds, si bien que, lorsqu'on y détourna l'eau de la Tchang, la ville elle-même se trouva transformée en quelques instants en un immense lac de plusieurs pieds d'eau. Ce nouveau malheur s'ajouta au manque de vivres et acheva d'abattre le moral des soldats assiégés qui se sentaient affamés à mort.

À cet instant, parut Hsin P'i, qui, à l'extérieur des remparts, fit promener autour de la ville, portés par des soldats, au bout de lances et de piques, les sceaux et cordons de charge ainsi que les dépouilles vestimentaires abandonnés dans sa fuite par Yuan Chang. À grands cris, étaient invités à faire la paix et à se rendre tous les habitants de l'intérieur des murs.

Cette provocation mit Chen P'ei dans une telle colère qu'il fit arrêter tous les membres, à un degré quelconque, de la famille de Hsin P'i, environ quatre-vingts personnes qui furent décapitées séance tenante au sommet des remparts, et dont les têtes furent ensuite jetées à l'extérieur.

À cette vue, Hsin P'i poussa des hurlements de douleur et des lamentations sans fin, et le neveu de Chen P'ei, un jeune homme du nom de Chen Yong, lequel était un ami intime de Hsin P'i et des siens, fut à tel point révolté par la barbarie de son oncle qu'après cette écoeurante tuerie de tous les membres de la famille de Hsin P'i il résolut, dans son affliction, d'écrire secrètement une lettre pour offrir aux adversaires de leur livrer une porte. Ensuite, il attacha cette lettre à la hampe d'une flèche qu'il envoya en contrebas du rempart. Des soldats la ramassèrent et l'apportèrent à Hsin P'i ; celui-ci prit la lettre et, à son tour, alla la montrer à Ts'ao.

Ts'ao commença par édicter que, dès l'instant où l'on entrerait dans Ki-tcheou, il serait formellement interdit à quiconque de mettre à mort aucun des membres, vieux ou jeunes, de la famille Yuan. En outre, toute personne, de l'armée ou du peuple, qui offrirait sa soumission devait obtenir grâce de la vie.

Le lendemain, à l'aube, Chen Yong, ayant fait ouvrir toute grande la Porte de l'Ouest, laissa l'armée de Ts'ao pénétrer dans la ville. Hsin P'i avait bondi sur un cheval pour être le premier à y faire son entrée, suivi par les officiers et les soldats qui s'ouvrirent passage en combattant à travers les rues de Ki-tcheou.

Chen P'ei se trouvait à ce moment au sommet de la tour de la Porte du Sud-Est, lorsqu'il s'aperçut que les soldats de Ts'ao avaient déjà envahi le cœur de la ville. Il voulut se placer à la tête d'un peloton de cavaliers pour chercher désespérément la mort dans le combat. Mais le sort le plaça en face de Siu Houang, qui, dès que leurs chevaux se croisèrent, sut arracher avec habileté Chen P'ei de sa selle et le captura vivant. L'ayant solidement garrotté, il emmena sa proie hors de la ville.

Or, en chemin, ils rencontrèrent Hsin P'i. À la vue du bourreau de sa famille, celui-ci grinça des dents de fureur, et frappa P'ei à la tête à coups de fouet, en lui criant :

— Bandit ! massacreur ! Aujourd'hui, c'est ton tour de mourir !

P'ei, de son côté, ne se fit pas faute d'injurier Hsin P'i, le traitant de rebelle, responsable d'avoir guidé la main de Ts'ao dans sa besogne destructrice de notre Ki-tcheou. « La seule chose que je regrette, conclut-il, est de n'avoir pu te tuer toi aussi parmi toute ta parenté. »

Siu Houang dut littéralement arracher P'ei des mains de son adversaire, pour pouvoir le faire comparaître encore vivant devant Ts'ao Ts'ao.

— Est-ce que vous savez, lui dit Ts'ao lorsqu'il le vit arriver, quel est l'homme qui nous a livré la porte de votre ville, et qui est venu lui-même nous y accueillir ?

— Non, je ne le sais pas encore, dit P'ei.

— Eh bien ! lui répliqua Ts'ao, c'est Chen Yong, votre propre neveu. Atterré et exaspéré à la fois par cette nouvelle, P'ei s'écria :

— En vérité ! Ce sale gamin a toujours été sans éducation et sans principes ! Dire qu'il en est arrivé même à cela !

— L'autre jour, dit Ts'ao, lorsque je me suis avancé en personne jusqu'au pied de vos murs, pour quelle raison m'avez-vous fait tirer dessus avec tant de violence par vos archers et arbalétriers ?

— Pas encore assez fort, pas encore assez fort, et croyez que je le regrette ! dit P'ei.

— Vous vous êtes montré un dignitaire fidèle et loyal jusqu'au bout à la famille des Yuan, poursuivit Ts'ao, et cependant, tout votre

dévouement n'a pu les empêcher d'en arriver là. À présent, voulez-vous consentir à vous rendre et me faire votre soumission ?

— Au grand jamais, dit P'ei, vous m'avez pris, mais je ne me rends pas !

À ce moment intervint Hsin P'i. Pleurant et se prosternant le front contre terre, celui-ci s'écria :

— Messire, il a assassiné plus de quatre-vingts membres de ma famille ! Après un pareil massacre, il ne saurait y avoir de pardon, et je supplie le Premier Ministre de se montrer rigoureux ! Il est indispensable de le mettre à mort pour blanchir ma haine, Monseigneur, je le demande en grâce !

— Vivant, déclara P'ei avec noblesse, j'ai toujours été le serviteur de la famille des Yuan ; mort, je prendrai ma place parmi les fantômes de leur suite dans l'Au-Delà ; jamais je ne ressemblerai à un vil flatteur ni à un renégat de votre espèce. Je demande la mort : faites-moi décapiter rapidement et voilà tout.

Ts'ao donna un ordre et on l'entraîna au-dehors. Sur le point de subir son supplice, P'ei s'adressa à son bourreau et dit :

— Mon Maître se trouve dans la direction du nord. Ne me faites pas mourir face au sud.

Il s'agenouilla dans la direction du nord et tendit le cou pour recevoir le coup fatal.

La Postérité a consacré par un poème la commisération que lui a inspirée ce grand caractère, auquel elle rend hommage en ces termes :

Parmi les nombreux sages et gens éminents du Ho-peï,  
Lequel a jamais égalé Chen Tcheng-nan ?  
Si sa destinée fut ruinée à cause d'un maître aveugle et fol,  
Son courage était pourtant comparable à celui des Héros du passé.  
Loyales et droites, ses paroles n'étaient jamais nuancées d'aucune ombre.  
Totalement intègre, il a toujours dédaigné les basses convoitises.  
Sur le point de mourir, il a tourné simplement son visage vers le nord,  
Couvrant ainsi de honte tous les lâches qui avaient fait soumission.

Chen P'ei une fois mort, Ts'ao, par considération pour sa parfaite loyauté et son esprit de droiture, ordonna de le faire inhumer avec dignité au nord de la ville. Ensuite, son groupe d'officiers pria Ts'ao de faire son entrée solennelle dans la Cité. Or, à l'instant précis où son cortège allait se mettre en route, il aperçut les bourreaux qui traînaient, en le soulevant par les bras, un homme ligoté.

Ts'ao eut la curiosité d'examiner qui ce pouvait être, et il reconnut alors Tch'en Lin. S'adressant à l'ancien pamphlétaire, Ts'ao lui dit :

— Eh bien ! Messire, il me souvient que vous ayez, jadis, rédigé une proclamation en faveur de Pen-tch'ou. Si vous vous étiez contenté

de me reprocher mes propres fautes, passe encore, mais pourquoi avez-vous cherché à couvrir de honte jusqu'à mon grand-père ?

— Quand la flèche est sur la corde, répliqua Lin avec philosophie, elle ne peut pas ne pas partir.

L'entourage exhortait Ts'ao à ne montrer aucune indulgence, et à faire périr Tch'en Lin sans merci ; pourtant Ts'ao ne pouvait s'empêcher de regretter un tel talent, et, non seulement il lui accorda sa grâce, mais même il lui octroya une petite charge mandarinale parmi sa propre suite.

Disons quelques mots maintenant du fils aîné de Ts'ao, Ts'ao P'ei, de son *tseu* : Tseu-houan, lequel était, à l'époque où nous nous trouvons, tout juste âgé de dix-huit ans. Du reste, au moment de la naissance de P'ei, il s'était produit toute une série de présages : en particulier un nuage singulier de vapeur bleu-violet, étiré en une longue bande, avait, toute cette journée durant, entouré le toit de l'appartement où l'enfant était venu au monde, figurant comme le dais d'une voiture. Même à la fin du jour, la bizarre auréole ne s'était pas encore dissipée.

Quelqu'un, qui avait observé le phénomène, déclara à Ts'ao en grand secret :

— Vous savez que ce genre de vapeur est un signe surnaturel réservé à ceux qui sont appelés à devenir Fils du Ciel. Votre héritier devra très certainement connaître une destinée dont il n'est pas possible de parler pour l'instant.

De fait, à l'âge de huit ans déjà, l'enfant possédait un talent extraordinaire pour la littérature. Il réunissait précocement en lui toute la science du passé et du présent. Au demeurant bon cavalier, bon tireur, excellent escrimeur au maniement du sabre.

Lorsque Ts'ao partit pour sa campagne de destruction du Ki-tcheou, le jeune P'ei avait suivi son père à l'armée. Après la chute de la ville, il ordonna aux soldats qui formaient son escorte de se rendre tout droit jusqu'à la Résidence de Yuan Chao. Arrivé devant le seuil, il mit pied à terre, tira son sabre et entra. Un officier de Ts'ao Ts'ao tenta bien de s'interposer en criant :

— Monseigneur le Premier Ministre a passé une consigne formelle. Personne n'a l'autorisation d'entrer dans la Résidence de Chao.

P'ei, avec autorité, se contenta de lui crier de se retirer. Brandissant son sabre, il pénétra jusque dans les Appartements intimes, à l'arrière. Là, il aperçut deux femmes qui pleuraient et se tenaient enlacées dans l'attitude de la douleur.

P'ei se dirigea vers elles comme s'il avait l'intention de les tuer. C'est bien le cas de le dire :

Quatre générations de Hauts Dignitaires ! Et tout est déjà fini comme un rêve !

Les os et la chair de toute une famille vont à présent rencontrer le malheur.

Nous ignorons encore quelle va être la destinée de ces deux femmes, mais le chapitre prochain nous l'apprendra.

## CHAPITRE XXXIII

*T'sao P'ei profite du désordre  
pour s'attribuer la dame Tchen.  
Kouo Kia, sur le point de mourir,  
lègue (à T'sao) un plan  
pour s'assurer la possession du Leao-tong.*

Revenons maintenant à T'sao P'ei, que nous avons laissé seul en présence des deux femmes pleurant et gémissant, tandis qu'il levait sur elles un sabre tout prêt à les décapiter. Soudain, voilà qu'une lueur rouge lui éblouit les yeux<sup>1</sup>, l'obligeant à retenir son geste et à freiner l'élan de son sabre.

— Vous ! interrogea-t-il, qui êtes-vous donc ?

L'une des femmes s'empressa de le renseigner :

— Votre humble servante appartient à la famille Lieou, dit-elle, et elle était l'épouse du Général Yuan.

— Et cette fille, dit P'ei, qui est-elle ?

— Celle-ci, ajouta la dame Lieou, est la dame Tchen, l'épouse de Yuan Hsi, le second des fils. Mais, en raison du départ de Hsi qui a dû prendre le gouvernement de Yeou-tcheou, la dame Tchen n'a pas voulu consentir à s'expatrier, ce territoire étant trop éloigné de sa famille, et elle est restée ici.

P'ei attira d'un geste dominateur cette fille en face de lui. Le visage était tout souillé de poussière et de larmes, et ses cheveux retombaient en désordre tout autour. Ce que voyant, P'ei lui torchonna la figure avec le revers de sa manche et contempla ses traits. Il s'aperçut alors qu'en fait la dame Tchen avait une chair de jade, un visage de fleur, bref, qu'elle possédait une souveraine beauté capable de bouleverser l'État. Alors, s'adressant à la dame Lieou, il ajouta :

— C'est bon. Eh bien ! moi, je suis le fils du Premier Ministre T'sao, et je veux protéger votre maison. Désormais, n'ayez plus d'inquiétude ni de soucis.

Après quoi, reposant son sabre, il prit place sur un siège d'honneur à la partie supérieure de la Salle d'Audiences.

Il nous faut à présent parler de Ts'ao Ts'ao lui-même. Il avait pris la tête de tout son État-Major d'officiers, et se disposait à pénétrer dans la cité de Ki-tcheou, lorsque au moment de franchir la porte des remparts Hsiu Yeou rendit les rênes à son cheval et s'approcha pour franchir le seuil à ses côtés. Désignant de la pointe de son fouet la porte de la ville, il interpella familièrement Ts'ao :

— Alors ? lui dit-il, hein ? A-man, sans moi, comment seriez-vous parvenu à la passer, cette porte ?

Ts'ao lui répondit par un large rire, mais, par contre, tout le groupe des officiers, en entendant ces paroles de vantardise, en éprouva au fond du cœur un assez vif mécontentement.

Ainsi chevauchant, Ts'ao parvint jusque devant le seuil de la Résidence de Chao. Là, il interrogea le garde, en disant :

— Quelqu'un a-t-il déjà franchi cette porte ?

— Seul votre fils, Monseigneur, dit l'officier de garde, s'est permis de pénétrer à l'intérieur.

Ts'ao, mécontent, fit appeler son fils au-dehors pour l'accabler de vifs reproches, mais la dame Lieou sortit avec lui pour le saluer elle aussi, et déclara avec empressement :

— Sans votre fils, Monseigneur, nous n'aurions sans doute pu préserver notre vie ; permettez à votre humble servante de vous présenter la dame Tchen pour veiller aux travaux domestiques dans la maison de votre fils.

Ts'ao ordonna de faire comparaître devant lui cette dame Tchen, qui s'en vint à son tour le saluer. L'ayant attentivement examinée, Ts'ao dit :

— C'est exact ! En vérité, c'est bien là une épouse pour mon fils.

Il enjoignit sur-le-champ à Ts'ao P'ei de la prendre pour femme.

Après s'être définitivement assuré le Ki-tcheou de la façon que nous venons de raconter, Ts'ao tint à se rendre en personne devant le tombeau de la famille des Yuan et y fit préparer un sacrifice. À deux reprises, il se prosterna au pied du tertre, et répandit des larmes d'affliction. Puis, tourné vers le groupe de ses officiers, il leur dit :

— Aux jours d'autrefois, au temps où, avec Pen-tch'ou, nous mobilisons côte à côte nos armées, je me souviens qu'un jour Pen-tch'ou m'avait posé la question suivante : « Si l'état des choses, dans l'Empire, ne s'améliorait pas, sur quelles provinces estimeriez-vous préférable de vous appuyer ? » À mon tour, je lui répondis par une autre question : « Et vous-même, Monseigneur, lui dis-je, puis-je vous demander quelles sont vos idées là-dessus ? »

« Moi ? me déclara Pen-tch'ou, dans le Sud, je m'appuierais sur le Ho-peï pour barrer le passage à Yen et à Tai ainsi qu'aux hordes du Cha-mouo<sup>2</sup>. Ainsi appuyé, je me tournerais ensuite vers le Sud pour

disputer aux compétiteurs la possession de l'Empire. Pensez-vous que, de cette façon, je puisse espérer réussir ?" Alors, à mon tour, je lui répondis : "Moi, je m'appuierais par-dessus tout sur les forces et les intelligences de l'Empire, et je les utiliserais pour nous conduire selon le *tao*. Ainsi, plus rien ne me serait impossible." Oui, je me souviens de ces paroles comme si elles dataient d'hier, et pourtant voilà qu'aujourd'hui, déjà, ce pauvre Pen-tch'ou est mort. En vérité, je ne me sens pas capable de retenir mes larmes.

Tous ses officiers soupirèrent et prirent l'attitude de gens abîmés dans leurs réflexions. Après cette cérémonie, Ts'ao prit de l'or, de la soie et des vivres, pour en faire cadeau à la dame Lieou, la veuve de Chao. Enfin, il rendit un décret, disant :

« La population du Ho-peï, ayant été très éprouvée par le passage des armées et les dangers encourus, sera entièrement exonérée pour cette année du paiement des taxes et impôts habituels. »

En même temps, il adressa un rapport à la Cour, tendant à se faire officiellement confirmer à lui-même le titre de Gouverneur du Ki-tcheou.

Un jour que Hsiu Tch'ou pénétrait à cheval au galop par la Porte Est de la ville, il advint justement qu'il croisa sa route avec celle de Hsiu Yeou. Yeou, d'un ton de fanfaronnade, se mit à interpeller Tch'ou :

— Hé ! vous autres ! Hein ? sans moi, lui dit-il, comment auriez-vous été capables de pouvoir ainsi entrer et sortir maintenant sous cette porte ?

Cette vantardise réveilla la colère de Tch'ou, qui répliqua :

— N'avons-nous pas mille fois exposé nos vies, et dix mille fois encouru la mort, risqué nos corps et répandu notre sang dans les combats, pour enlever de force ces murailles et ces fossés ? Comment, vous, pouvez-vous manifester à notre égard une pareille arrogance ?

Mais Yeou continua, et commit l'imprudence d'injurier l'officier en disant :

— Peuh ! Tout ce que vous êtes d'officiers, je le vois, vous n'êtes qu'une bande d'imbéciles ! En quoi méritez-vous seulement que l'on parle de vous ?

Cette réplique mit au comble la fureur de Hsiu Tch'ou. Il tira violemment son sabre et tua net l'arrogant Hsiu Yeou. Puis il emporta la tête de celui-ci et alla voir Ts'ao, auquel il raconta toute la scène, s'excusant sur la manière dont Yeou lui avait manqué totalement de politesse, ce qui l'avait obligé à le tuer.

— Tseu-yeou, déclara simplement Ts'ao, était lié d'amitié avec moi de longue date, c'est pourquoi, entre nous, de telles plaisanteries étaient permises. Pourquoi l'avoir tué pour si peu ?

Mais il se contenta d'adresser à Hsiu Tch'ou quelques vifs reproches, et d'ordonner de grandioses funérailles en faveur de Hsiu Yeou.

Après cet incident, il donna mission à tous de rechercher et de lui indiquer les Sages et les hommes de valeur qu'il pouvait y avoir au Ki-tcheou. Or les gens du Ki-tcheou lui dirent :

— Le colonel de cavalerie Tsouei Yen, dont le *tseu* est Ki-kouei et qui est originaire de la ville de Tong-wou dans le Tsing-ho, a bien, à plusieurs reprises, offert des plans à Yuan Chao, mais Chao ne les ayant jamais suivis, Tsouei Yen prétexta une maladie pour se retirer chez lui.

Aussitôt, Ts'ao fit convoquer Yen, et le nomma Magistrat adjoint de cette préfecture-ci (le Ki-tcheou). Puis, après sa nomination, il lui demanda :

— Hier, j'ai examiné les registres de recensement et d'assiette de l'impôt de cette préfecture. Au total, on arrive, je vois, au chiffre de trois cent mille familles. On peut donc considérer ce district comme une grande préfecture.

— Actuellement, dit Yen, l'Empire est divisé par les factions, et traverse une période de ruines et de deuils. Les Neuf Provinces sont en piteux état, les deux frères Yuan, ici, luttent l'un contre l'autre et se disputent âprement le pouvoir, et le peuple du Ki-tcheou, en particulier, a répandu ses os à travers les champs incultes et déserts. Or vous, Monseigneur, au lieu de vous efforcer d'examiner au plus tôt l'état et la situation réels des êtres et des choses, de vous renseigner sur les mœurs publiques afin d'aider le peuple à sortir de la fange et des charbons ardents, voilà qu'au contraire vous supputez déjà le rendement des registres d'impôts.

« Croyez-vous que ce soit là une bonne façon d'attirer à vous l'espérance des hommes et des femmes qui peuplent ce territoire, Illustre Seigneur ?

Ts'ao, après avoir entendu ces paroles, changea d'attitude, et, lui ayant prodigué ses remerciements, il le traita sur-le-champ en hôte de qualité.

Du reste, une fois qu'il se fut assuré le Ki-tcheou ainsi que nous l'avons conté, Ts'ao envoya des hommes à lui espionner les agissements de Yuan T'an, et ramener des informations. À l'époque où nous sommes, T'an avait emmené son armée piller les cités de Kan-ling, Ngan-p'ing, Pou-hai, Ho-kien et diverses autres localités. Dès qu'il eut appris que Yuan Chang, vaincu, avait pris la fuite dans le Tchong-chan, il avait repris la tête de ses troupes pour se lancer à sa poursuite. Or Chang était trop abattu pour avoir le cœur de lui résister et il passa, en fugitif, au Yeou-tcheou, chercher un asile auprès de son autre frère Yuan Hsi. Ce qui permit à T'an de soumettre à son profit les

derniers débris des troupes de Chang, et, ainsi renforcé, T'an crut pouvoir de nouveau tirer des plans pour reprendre le Ki-tcheou.

Voyant ces agissements, Ts'ao lui expédia un messenger pour le convoquer, mais T'an refusa de venir. Alors, Ts'ao entra dans une violente colère contre lui, et lui expédia une seconde lettre, rompant la promesse de mariage avec sa propre fille. Puis il prit en personne le commandement de sa Grande Armée, et repartit en expédition pour soumettre cet allié indocile. Il commença par attaquer directement P'ing-yuan.

T'an, en apprenant que Ts'ao avait personnellement pris le commandement de son armée pour marcher contre lui, essaya d'envoyer un messenger solliciter l'assistance de Lieou Piao. Embarrassé, Piao invita Hsuan-tö à venir conférer avec lui. Hsuan-tö lui donna l'avis suivant :

— Actuellement, dit-il, Ts'ao a déjà détruit le Ki-tcheou, et la puissance de son armée est à son apogée. Mon sentiment est que les frères Yuan, avant qu'il soit longtemps, sont fatalement appelés à être capturés par Ts'ao. Les aider ne serait donc plus désormais d'aucun profit. N'oublions pas que Ts'ao a trop souvent guetté l'occasion d'un bon prétexte pour attaquer vos provinces du King et du Siang-tcheou. Donc, le mieux pour nous est de fourbir nos armes et de nous tenir sur la défensive, avec vigilance, certes, mais en évitant de nous mettre en branle de façon inutile et inconsidérée.

— Bien, dit Piao, mais alors, comment signifier à Yuan T'an notre refus ?

— Ne suffirait-il pas, dit Hsuan-tö, d'écrire une lettre à chacun des deux frères Yuan pour les morigéner, et prétexter le désir de les voir, avant toute chose, se réconcilier, de façon à envelopper le refus dans un ton poli d'accommodement ?

Piao se rendit à cet avis plein d'habileté, et il envoya un homme porter à T'an la lettre suivante, dont voici en gros la teneur :

« Le Sage qui veut fuir un danger se garde bien de se rendre d'abord en pays ennemi. Or, tous ces derniers temps, n'ai-je pas entendu dire que vous, Messire, étiez allé plier le genou et présenter votre soumission à Ts'ao ? Vous avez agi au mépris des griefs de votre défunt père, que c'eût été pourtant votre devoir de venger, et au prix de l'abandon de la fraternité qui doit naturellement exister entre la main et le pied, laissant ainsi rejaillir la honte sur ceux qui sont vos alliés.

« Si le maître du Ki-tcheou ne s'est pas conduit à votre égard en véritable frère cadet, vous auriez dû néanmoins dominer temporairement votre cœur, et lui obéir en attendant que des bases sûres soient établies contre l'adversaire, et, après seulement, faire l'Empire juge du juste et de l'injuste entre vous deux. Cela n'eût-il pas été une attitude plus élevée et plus noble ? »

D'autre part, il écrivit également à Yuan Chang la lettre suivante :  
« Le caractère qui a été dévolu par le Ciel au maître du Ts'ing-tcheou est celui d'un homme vif et emporté. Dans le trouble de son esprit, il est porté à confondre facilement justice et injustice. Vous auriez dû, Messire, mettre tout en œuvre, d'abord, pour abattre Ts'ao Ts'ao, et accorder ainsi une légitime satisfaction à la haine que lui portait votre défunt père ; ce n'est qu'après avoir réglé cette affaire de vengeance que vous eussiez pu alors considérer le problème du juste et de l'injuste entre vous deux. Cette façon de se conduire n'eût-elle pas mieux valu pour tout le monde ?

« Si vous persistez dans la confusion actuelle de votre esprit et ne modifiez pas radicalement votre façon d'agir, vous tomberez dans la situation de Han Liu et de Tong Kouo qui, ayant d'abord commencé par s'épuiser l'un l'autre, laissèrent finalement T'ien Fou (le paysan) en tirer seul le profit. »

T'an, après avoir reçu la lettre de Piao, comprit que celui-ci n'avait aucun désir de lui envoyer un renfort de troupes ; or, se jugeant lui-même parfaitement incapable de résister seul à Ts'ao, il abandonna P'ing-yuan, et s'enfuit chercher un refuge à Nan-p'i. Mais Ts'ao l'y poursuivit sans pitié.

À cette époque de l'année, on était au gros de la saison d'hiver, et la température était glaciale. La voie du fleuve, complètement prise par le gel, était bloquée et ne permettait pas aux jonques de ravitaillement de se déplacer. Ts'ao donna l'ordre à la population de la région d'organiser des corvées pour casser la glace et halier les bateaux.

Naturellement, c'était une tâche extrêmement pénible, et le peuple, en entendant cet ordre, préféra prendre la fuite. Cette désertion générale rendit Ts'ao furieux, il voulut faire poursuivre tous ces gens pour les décapiter. En apprenant cette menace, les fugitifs revinrent d'eux-mêmes implorer la pitié de Ts'ao, et se mettre à sa merci, en allant jusque dans son camp lui offrir leurs têtes. Ts'ao dit :

— Si je ne vous fais pas tuer, cela veut dire que mes ordres ne seront pas exécutés. Pourtant, je ne puis pas non plus supporter l'idée de vous mettre ainsi tous à mort. Allez, sauvez-vous vite, vous autres, allez-vous cacher dans les collines et arrangez-vous pour ne pas vous faire pincer par mes soldats.

Le peuple s'en retourna en répandant ses larmes.

Yuan T'an, lorsque Ts'ao l'eut rattrapé, conduisit ses troupes hors de la ville, pour affronter l'armée de Ts'ao. Les deux adversaires une fois rangés en ordre de bataille, Ts'ao sortit de ses rangs à cheval, puis, pointant son fouet dans la direction de T'an, il se mit à l'injurier :

— Alors que je vous avais bien accueilli et traité avec beaucoup de générosité, dit-il, pour quelle raison m'avez-vous trahi ?

— Vous ! m'avoir bien traité ? riposta T'an, vous avez attaqué mes frontières, envahi les remparts et les fossés de mes cités, fait main basse sur les femmes de ma famille et violé notre honneur, oui ! voilà ce que vous avez fait, et vous osez retourner les faits en disant que c'est moi qui vous ai trahi ?

Ts'ao, très irrité par cette réplique cinglante, envoya Siu Houang qui sortit des rangs à cheval. T'an, de son côté, lui opposa son officier P'eng Ngan et les deux champions entamèrent un combat singulier. Mais leur valeur n'était pas égale et, dès la première joute, Houang, d'un seul coup, décapita P'eng Ngan qui roula aux pieds de son cheval. Vaincues, les troupes de T'an s'enfuirent et rentrèrent au galop s'enfermer dans N'an-p'i. Ts'ao fit investir la ville par son armée sur les quatre côtés, et commença un blocus complet. T'an s'en montra extrêmement troublé et il envoya Hsin P'ing, son conseiller, en parlementaire, pour essayer de négocier avec Ts'ao sa capitulation.

Mais, à cette démarche désespérée, Ts'ao se contenta de répondre :

— Décidément, Yuan T'an ne cesse de se conduire comme un petit garçon. Il tourne et retourne, incapable de conserver la moindre fermeté d'attitude. Comment voulez-vous qu'avec cela je puisse lui accorder confiance ? Par contre, Messire, votre jeune frère à vous, Hsin P'i, a déjà été employé par moi avec bonheur, et à diverses reprises. Pourquoi ne resteriez-vous pas ici, vous aussi ?

— Monseigneur, répliqua P'ing, vous faites erreur, je le vois. Pour ma part, j'ai toujours ouï dire que, lorsqu'un maître est au pinacle de la gloire, cela certes fait honneur à son sujet, mais que, par contre, un maître misérable et dans l'affliction entraîne le déshonneur et la propre honte de son sujet. Voilà longtemps déjà que je sers la famille des Yuan, comment, à l'heure où nous sommes, pourrais-je songer à la trahir dans le malheur ?

Ts'ao comprit qu'il ne réussirait pas à s'attacher un homme de cette trempe, aussi le renvoya-t-il. P'ing retourna donc auprès de T'an lui dire que Ts'ao ne consentait pas à une nouvelle soumission. Là-dessus, T'an éclata en reproches :

— C'est cela ! s'écria-t-il, je comprends ! vous avez vu que votre frère cadet était au service de Ts'ao Ts'ao, et vous m'avez trahi à votre tour ! Un cœur double se cache dans votre poitrine !

L'injustice flagrante d'une pareille accusation emplit d'une telle colère la poitrine de P'ing qu'en entendant ce jugement inique dans la bouche de son maître il s'abattit suffoqué et sans connaissance contre le sol. T'an eut beau ordonner qu'on lui porte secours et qu'on le transporte au-dehors, P'ing mourut d'un coup de sang quelques instants plus tard. À ce moment-là seulement, T'an regretta la perte de son conseiller.

Kouo Tou, s'adressant à T'an, lui dit alors :

— Durant le jour qui vient, nous n'aurons qu'à chasser devant nous toute la population civile au grand complet. Nous l'obligerons ainsi à se battre en première ligne, et l'armée suivra par-derrrière, pour livrer de cette façon à Ts'ao un combat désespéré.

T'an, aux abois, écouta ce conseil. Cette même nuit, après avoir racolé de force toute la population de Nan-p'i, on obligea chaque individu à se munir de sabres et de lances et attendre les ordres. Au petit matin, dès que pointa l'aurore, les quatre portes de la ville furent ouvertes toutes grandes et, l'armée poussant par-derrrière ce misérable bétail humain, chassant de force devant elle la malheureuse population au milieu d'un concert de vociférations et de hurlements de désespoir, finalement tout le monde sortit à la fois et se rua en torrant sur le camp de Ts'ao.

La confusion des deux armées fut telle que depuis l'heure *tchen* (7 h du matin) jusqu'à l'heure *wou* (midi) il fut impossible de s'y reconnaître et de démêler un vainqueur ou un vaincu à travers ce magma qui se débattait frénétiquement. Les cadavres s'amoncelaient et tapisaient de toutes parts le champ de bataille.

Ts'ao vit qu'il ne parviendrait pas de cette façon à transformer la situation en complète victoire. Il monta à cheval et gravit une colline toute proche, du haut de laquelle on battit les tambours. Galvanisés par cette présence, et réalisant que le maître les observait, du coup, tous, officiers et soldats, s'employèrent avec le maximum de leurs forces.

Cette fois, les troupes de T'an furent largement défaites, mais le nombre des gens du peuple qui avaient trouvé la mort durant cette journée était incalculable. Ts'ao Hong, en particulier, s'était déployé avec une telle ardeur que ce fut lui qui parvint le premier à prendre à partie Yuan T'an au milieu de la lutte. T'an, assailli par une grêle de coups de hallebarde assenés en désordre, s'écroula et fut tué, finalement, par Ts'ao Hong dans les rangs de ses combattants.

Kouo Tou, lui, voyant ses dernières troupes totalement désorganisées, se hâta, d'un galop désespéré, de regagner l'abri des murailles de la Cité. Mais Yo Tsin, qui le surveillait, aperçut sa manœuvre. Il prit son arc, y encocha une flèche, tira. L'homme, tué, s'abattit dans le fossé même du rempart, son cheval se renversa avec lui et ils périrent tous deux à la fois.

Ts'ao, vainqueur, prit la tête de son armée pour faire une entrée triomphale dans Nan-p'i. Son premier soin fut d'apaiser ce qui pouvait rester de la population et de rétablir l'ordre. Or voilà soudain qu'on lui signala une nouvelle arrivée de troupes. C'étaient deux des lieutenants de l'armée de Yuan Hsi, deux officiers nommés Tsiao Tch'ou et Tchang Nan. Ts'ao reprit personnellement le commandement de son armée pour aller les affronter, mais à son arrivée les deux officiers

renversèrent leurs lances et commencèrent à délayer leurs cuirasses, pour témoigner que leur unique intention était de se soumettre.

Ts'ao les récompensa donc, conférant à chacun le rang de Marquis *lie-heou*. Ensuite arriva un chef de pirates de la Montagne Noire, du nom de Tchang Yen, avec une forte armée d'une centaine de milliers d'hommes. Lui aussi présenta sa soumission, et Ts'ao lui accorda un grade de Général Pacificateur du Nord.

Après quoi, Ts'ao donna ordre d'exposer la tête décapitée de Yuan T'an, avec interdiction à quiconque de le pleurer sous peine de mort pour l'audacieux. La tête fut accrochée à l'extérieur de la Porte du Nord.

Et pourtant, il y eut un homme, un seul, qui vint, la tête couverte d'un bonnet de deuil en toile, se jeter en pleurant devant la tête exsangue du décapité. L'entourage, s'étant immédiatement saisi de lui, l'amena comparaître devant Ts'ao. Ce dernier l'interrogea, et il se révéla qu'il s'agissait de Wang Sieou, ancien Mandarin adjoint au préfet de Ts'ing-tcheou. Mais, à cause des remontrances qu'il avait adressées à Yuan T'an (voir chapitre précédent), celui-ci l'avait chassé. Or actuellement, sachant Yuan T'an mort, il était venu pleurer la dépouille de son ancien maître.

— Connaissez-vous mes ordres ? lui demanda Ts'ao.

— Je les connaissais, admit Sieou.

— Et vous n'avez pas craint de mourir ?

— Lorsque mon maître vivait, dit Sieou, j'ai reçu de lui des avantages et un traitement. Si, aujourd'hui qu'il est mort, j'oubliais tout cela et me dispensais, par lâcheté, de venir le pleurer, serait-ce une façon d'accomplir mes devoirs ? Or, après avoir négligé mes devoirs par crainte de la mort, pourrais-je ensuite continuer à demeurer vivant dans ce monde et regarder les gens en face ? Si seulement il m'était permis de recueillir les restes mortels de T'an et de pouvoir donner à son cadavre une sépulture décente, je subirais ensuite, sans regret, le châtement suprême.

— Et dire que le Ho-peï comptait de pareils justes ! car il y en a de nombreux comme celui-ci, et que la famille Yuan ne s'est pas montrée capable d'utiliser de telles gens ! soupira Ts'ao. Si elle avait su s'en servir, aurais-je jamais osé tourner les yeux vers ce territoire pour le convoiter ?

Après cet interrogatoire, il ordonna de faire enterrer convenablement la dépouille de T'an ; Sieou fut traité avec une grande politesse, en hôte de choix, et Ts'ao lui conféra un grade de Colonel dans l'administration du Trésor et des Finances militaires.

Ensuite, l'interrogeant en cette qualité, il lui demanda :

— Puisque, actuellement, Yuan Chang vient de trouver asile chez son frère Yuan Hsi, quel plan, à votre avis, devrai-je utiliser pour le prendre ?

À cette question, Sieou refusa de donner aucune réponse. Ts'ao, convaincu de son intégrité, s'exclama :

— En vérité ! quel sujet loyal à ses anciens maîtres !

Ensuite, il interrogea Kouo Kia. Kia dit :

— Il faudrait employer pour aller les attaquer les propres officiers de la famille Yuan qui viennent de nous présenter leur soumission. Je veux dire, par exemple, Tsiao Tch'ou, Tchang Nan et autres.

Se fondant sur ce conseil, Ts'ao envoya donc Tsiao Tch'ou, Tchang Nan, Liu K'ouang, Liu Siang, Ma Yen et Tchang Yi, chacun à la tête de son propre contingent de troupes, et répartit le tout en trois colonnes de marche pour attaquer Yeou-tcheou. D'un autre côté, il envoya Li Tien et Yo Tsin faire leur jonction avec l'ancien pirate Tchang Yen, marcher contre P'ing-tcheou et y combattre Kao Kan.

Ce qui nous ramène à parler de Yuan Chang et de Yuan Hsi. Sachant que l'armée de Ts'ao était sur le point d'arriver, et mesurant le danger d'avoir à rencontrer un tel adversaire, ils jugèrent prudent d'abandonner la Cité, et conduisirent leurs troupes, à marches forcées, chercher refuge au Leao-si en se retirant auprès de la tribu des Wou-houan. Le gouverneur du Yeou-tcheou, du nom de Wou-houan Tch'ou, rassembla en un grand Conseil tous les Mandarins du Yeou-tcheou pour leur faire prêter un serment solennel par le sang. Ensemble, ils discutèrent ensuite la question de savoir s'il convenait de trahir le parti des Yuan pour se tourner vers Ts'ao.

Prenant la parole dès l'abord, Wou-houan Tch'ou déclara :

— Je sais que nous devons tenir le Ministre Ts'ao pour le plus grand héros de l'époque actuelle. C'est pourquoi je compte présentement aller lui offrir ma soumission. Si certains d'entre vous refusent de suivre mes ordres et de se ranger à mes côtés, ils seront décapités.

À la suite d'une injonction aussi péremptoire, tous les assistants furent invités, selon leur rang hiérarchique, à prêter serment par le sang.

Cependant, lorsqu'on en arriva au *pie-kia* (magistrat adjoint de la préfecture) Han Heng, on vit avec stupeur celui-ci jeter violemment son sabre sur le sol en s'écriant :

— Non ! J'ai reçu, pour ma part, les plus généreux bienfaits de Messieurs Yuan père et fils, et si mes Maîtres sont vaincus aujourd'hui, ou s'ils ont péri, c'est que mon peu de savoir s'est révélé incapable de les sauver, c'est que mon courage n'a pas été assez grand pour mourir avec eux, c'est donc que j'ai failli au Grand Devoir ! Or, s'il me faut encore, maintenant, me tourner vers le nord<sup>3</sup> et faire acte

de soumission envers Ts'ao, non, c'en est trop, c'est là un acte que je n'accomplirai pas.

Du coup, tous les Mandarins en perdirent leurs couleurs ; mais Wou-houan Tch'ou se contenta de répondre :

— Comme il est bien vrai que, lorsqu'on prétend entreprendre de grandes choses, il est en effet indispensable de maintenir dressé devant soi le Grand Devoir ! Qu'une telle affaire soit, ou non, menée à bonne fin ne dépend pas d'un seul homme, et puisque les idées de Han Heng sont celles qu'il vient de nous exposer, laissons-le écouter sa propre conscience.

En conséquence, Heng fut chassé de la salle du Conseil sans être inquiété davantage. Wou-houan Tch'ou lui-même se rendit hors de la Cité pour y accueillir les trois colonnes, composées de fantassins et de cavaliers, qui arrivaient, et présenta directement à Ts'ao sa soumission.

Ts'ao en parut très satisfait, et il lui conféra aussitôt le titre honorifique de Général Protecteur du Nord.

Il arriva bientôt des éclaireurs à cheval, qui s'en vinrent annoncer que Yo Tsin, Li Tien et Tch'ang Yen, partis à l'attaque de P'ing-tcheou, se trouvaient stoppés par Kao Kan à l'entrée de la Passe de Hou sans pouvoir réussir à abattre sa résistance. Ts'ao dut ainsi partir lui-même là-bas pour y accélérer l'avance de ses troupes.

Les trois officiers allèrent à sa rencontre, et lui déclarèrent qu'il leur était trop difficile de briser cet obstacle, Kan étant fermement installé dans la Passe. Ts'ao rassembla tout son groupe d'officiers, afin d'essayer d'arrêter un plan qui puisse permettre d'emporter la position si bien tenue par Kan.

— Pour détruire Kan, intervint à ce moment Hsiun Yeou, le mieux serait sans doute d'employer le stratagème dit « des fausses soumissions », et je pense qu'ainsi nous pourrions y parvenir.

Ts'ao y consentit, et il fit appeler deux des officiers récemment ralliés, Liu K'ouang et Liu Siang, auxquels il glissa quelques mots à l'oreille, en leur enjoignant d'agir comme ceci et comme cela.

Liu K'ouang et son frère emmenèrent donc quelques dizaines de leurs soldats et se rendirent avec eux directement jusqu'au pied de la Passe ; là, ils hélèrent les gardes en leur disant :

— Nous autres sommes d'anciens officiers de la famille des Yuan. Les circonstances nous ont contraints de nous soumettre à Ts'ao. Mais ce Ts'ao Ts'ao est un fourbe qui n'a fait que nous traiter avec mépris. Aussi, maintenant, désirons-nous retourner vers nos anciens maîtres. De grâce, nous vous prions d'ouvrir la barrière et de nous laisser entrer.

Pourtant Kao Kan se méfiait encore, et il ne voulut accorder qu'aux deux officiers seuls l'autorisation de pénétrer dans la Passe pour venir lui parler. Tout de suite, les deux hommes délacèrent leurs cuirasses

avec empressement, et abandonnèrent leurs chevaux pour bien montrer qu'ils entraient désarmés. Puis ils allèrent dire à Kan :

— Écoutez ! les troupes de Ts'ao viennent tout juste d'arriver. Profitez du fait qu'elles ne sont pas encore bien affermées, et qu'un certain flottement règne parmi elles pour vous emparer de leur camp cette nuit même. Si vous voulez tenter un coup de main, nous nous proposons, nous deux, pour combattre à l'avant-garde !

Kan, rassuré par cette attitude, se montra satisfait de leur proposition et accepta de suivre leur avis. Il donna effectivement ordre aux deux Liu de prendre le commandement d'une avant-garde, et d'aller attaquer Ts'ao cette nuit-là à la tête d'environ dix mille hommes. Mais voilà qu'au moment d'atteindre le camp de Ts'ao des vociférations de combattants s'élevèrent tout à coup derrière leur dos, retentissant comme un roulement de tonnerre, tandis que se dressaient, des quatre côtés à la fois, les hommes que l'on avait embusqués. Kao Kan se rendit compte, trop tard, qu'il était tombé dans un piège et voulut en toute hâte revenir sur ses pas pour s'enfermer solidement derrière les murs de la Passe de Hou. Hélas pour lui ! déjà Yo Tsin et Li Tien avaient mis à profit l'occasion et s'en étaient rendus maîtres, de sorte qu'il ne restait plus à Kao Kan qu'à essayer de se tailler un chemin de vive force pour se tirer de ce mauvais pas. Il parvint néanmoins à aller chercher asile auprès du chef des Hiong-nou, alors que Ts'ao, à la tête de ses troupes, occupait militairement l'entrée du défilé de la Passe, et envoyait sans désenparer des gens poursuivre Kao Kan coûte que coûte.

Or Kao Kan, une fois parvenu à la frontière du territoire des Huns, y croisa précisément le prince Tsouo Hsien, qui était pour lors le chef des tribus barbares du Nord.

Kan descendit de cheval avec empressement et le salua en se prosternant jusqu'à terre. Il lui déclara que Ts'ao venait d'engloutir son territoire jusqu'aux frontières et qu'il se préparait certainement à s'attaquer à son tour au territoire du Prince. En terminant, il le suppliait instamment de bien vouloir lui prêter son appui.

— Nos forces conjuguées, ajouta Kao Kan, nous permettront de le vaincre de nouveau, et de protéger ainsi les régions du Nord de sa domination.

Mais le prince Tsouo Hsien lui objecta avec bon sens :

— Je n'ai jamais eu la moindre querelle avec Ts'ao Ts'ao. Comment pourrait-il donc chercher à envahir mon territoire ? En réalité, c'est vous qui cherchez, tout simplement, à m'attirer des ennuis avec la famille Ts'ao.

Et, d'un ton de violente réprimande, il se borna à chasser Kao Kan. Ce dernier eut beau réfléchir, il ne trouvait d'issue d'aucun côté, sinon qu'il lui fallait essayer d'aller se retirer jusque chez Lieou Piao. Il se

mit en route pour accomplir cette longue randonnée, mais ne put voyager que jusqu'à Chang-lou<sup>4</sup>, car, une fois arrivé là, il trouva la mort, assassiné par le *tou-wei*<sup>5</sup> Wang Yen, qui le décapita et apporta sa tête à Ts'ao Ts'ao. En remerciement, Ts'ao conféra à Yen un titre de Marquis.

Le sort du Ping-tcheou ainsi fixé, Ts'ao tint un nouveau Conseil au sujet d'un projet de campagne à l'ouest, pour s'emparer du pays de Wou-houan. Mais alors, Ts'ao Hong, ainsi que tout un groupe d'officiers, déclarèrent :

— Yuan Hsi et Yuan Chang, maintenant que leurs officiers sont morts et leurs troupes défaites, sont à bout de résistance, leurs forces complètement épuisées. Ils ont fui au loin et sont allés se réfugier jusque dans le désert<sup>6</sup>. Si, actuellement, nous emmenons nos troupes aussi loin dans l'Ouest afin de les y pourchasser, et que, durant ce temps, Lieou Pei et Lieou Piao essaient de profiter de la désertion de la Capitale pour surprendre Hsiu-tou à l'improviste, nous nous trouverons dans l'impossibilité d'aller lui porter secours, ce qui risque d'amener d'incommensurables malheurs. Aussi nous vous prions de ramener plutôt l'armée en arrière, car il nous paraît imprudent de s'aventurer davantage dans ces régions.

— Messieurs, déclara alors Kouo Kia, permettez-moi de vous déclarer à tous que vous me paraissez être dans l'erreur. En effet, et quoique la majestueuse autorité de notre Maître ait retenti comme un coup de tonnerre à travers tout l'Empire, sachez que les hommes du Gobi, comptant justement sur leur éloignement, n'ont, j'en suis certain, fait aucune espèce de préparatifs pour se prémunir contre nous, et que, si nous avons le courage d'aller les surprendre à l'improviste, nous sommes sûrs, précisément, de pouvoir les défaire.

« J'ajouterai qu'il existe des liens de reconnaissance qui lient les Wou-houan à Yuan Chao, et qu'enfin les deux frères Chang et Hsi se trouvent toujours debout ; par conséquent, il n'est pas possible de renoncer à la campagne indispensable pour les juguler une bonne fois. Quant à votre Lieou Piao, par contre, ce n'est qu'un bavard de salon, un causeur de bonne compagnie, mais nullement un homme d'action. Lui-même, il sait fort bien que son propre talent ne saurait tenir en bride un Lieou Pei. De sorte que, de deux choses l'une : ou il lui confie une charge importante, mais il sait qu'ensuite il ne sera pas capable de le contenir, ou, au contraire, il lui confie une charge secondaire, trop mince, et alors c'est Pei qui refusera d'agir dans de telles conditions.

« Ainsi donc, quoique effectivement nous devons laisser l'État vide et démuné provisoirement, tandis que nous entreprenons une campagne lointaine, je pense, Monseigneur, que vous n'avez nul besoin de vous faire du souci.

— Les paroles de Fong-hsiao (*tseu* de Kouo Kia) sont parfaitement justes et ses déductions pertinentes, déclara Ts'ao pour conclure la discussion.

Et, là-dessus, il donna l'ordre à tous, petits et grands, de marcher de l'avant ; toute l'armée au grand complet s'ébranla, accompagnée de plusieurs milliers de chariots. Bientôt, on se trouva perdu au sein d'un océan de sable jaune, cependant qu'un vent furieux se levait, tourbillonnant de tous côtés. Les chemins devinrent de plus en plus escarpés et difficiles, hommes et chevaux n'avançaient qu'au milieu des dangers. Ts'ao commençait à concevoir au fond du cœur l'envie de rebrousser chemin mais, avant de donner à l'armée l'ordre du repli, il alla de nouveau consulter Kouo Kia et prendre son avis.

Or, Kia, à ce moment, ne pouvant plus supporter les rigueurs d'un pareil climat, gisait, couché, malade, au fond d'un chariot. Ts'ao lui dit en pleurant :

— Je le vois, Messire, c'est à cause de mon ambition de vouloir soumettre même le désert que je vous ai entraîné si loin, et fait ainsi endurer de pénibles souffrances. Et maintenant, de vous trouver étendu, gravement malade, comment mon cœur pourrait-il connaître la paix ?

— Je suis ému, lui répondit Kouo Kia, de voir que le Premier Ministre témoigne à mon endroit d'une telle bienveillance. Sachez, Monseigneur, que ma mort elle-même ne paiera jamais la dix millième partie d'aussi grands bienfaits.

— En réalisant combien ces territoires du Nord sont d'un accès dangereux et difficile, poursuivit Ts'ao, j'ai conçu l'intention de faire faire à l'armée demi-tour. Qu'en pensez-vous, Messire ?

— Pour une armée dans cette situation, dit Kouo Kia, l'essentiel réside dans la rapidité de ses interventions. Lorsqu'on veut aller surprendre les gens à mille *li* de distance, si l'on s'encombre de trop lourds *impedimenta*, il devient alors bien difficile de réussir. Mieux vaudrait une troupe équipée à la légère, capable ainsi de doubler les étapes, et de frapper par surprise des gens impréparés. Donc, ce qu'il faut, c'est chercher un guide connaissant bien le pays et l'état des chemins pour vous conduire.

À la suite de cela, il fut décidé de laisser Kouo Kia à Yi-tcheou pour y soigner sa maladie, et l'on fit demander dans les environs des guides capables d'indiquer les meilleurs chemins. Il se trouva justement un ancien officier de Yuan Chao, du nom de T'ien Tcheou, lequel connaissait bien ces régions pour les avoir explorées autrefois. Ts'ao le fit appeler et l'interrogea. Tcheou lui dit :

— Ce chemin que vous avez pris est envahi par l'eau durant l'été et l'automne, si bien que, là où l'eau est peu profonde, elle l'est encore trop pour l'utilisation des chariots et des chevaux ; là où elle l'est

davantage, par contre, elle ne l'est pas assez pour permettre l'emploi de jonques et de rames. De sorte qu'il est très difficile d'avancer en suivant cette voie. Mieux vaudrait ramener l'armée en arrière, jusqu'à l'orée du défilé de Lou-long, puis traverser l'escarpement de l'Acacia Blanc. Ensuite, une fois sortis du territoire désertique, il ne reste plus qu'à marcher de l'avant jusqu'à Lieou-tch'eng (la Cité des Saules), et vous tomberez ainsi à l'improviste sur des gens qui ne vous attendront certainement pas venant de cette direction. Peut-être même parviendrez-vous à capturer Mao Touen (le chef des Wou-houan ennemis) en une seule bataille.

Ts'ao suivit cet avis plein de sagesse. Il conféra à T'ien Tcheou le grade de Général Épurateur du Nord, et le chargea en cette qualité de servir de guide et de mener l'avant-garde de cavalerie légère. Tchang Leao suivait en seconde position, puis Ts'ao lui-même fermait l'arrière-garde. Cette cavalerie équipée ainsi à la légère permettait de doubler les étapes et T'ien Tcheou, guidant Tchang Leao, la conduisit jusqu'aux Monts dits « du Loup Blanc ». C'est à cet endroit qu'ils se heurtèrent, précisément, à Yuan Hsi et à Yuan Chang, qui venaient de faire leur jonction en ce lieu avec Mao Touen et plusieurs dizaines de milliers de ses cavaliers. Ceux-ci se mirent en marche à leur rencontre, et Tchang Leao, au galop, vint l'annoncer à Ts'ao Ts'ao.

Ts'ao fouetta son cheval, lui fit gravir le sommet d'une hauteur proche afin de pouvoir juger de la situation. De là, il aperçut l'armée de Mao Touen et réalisa qu'elle n'était qu'une immense cohue disparate, incapable de manœuvrer militairement. Aussi Ts'ao dit-il à Tchang Leao :

— Voyez comme cette armée adverse n'est qu'un ramassis désordonné ! Attaquez-moi cela carrément tout de suite !

Et il remit à Tchang Leao son propre guidon de commandement. Leao, emmenant avec lui Hsiu Tch'ou, Yu Kin et Siu Houang, divisa immédiatement ses forces en quatre colonnes qui se précipitèrent des hauteurs. Déployant leur essor, tous fondirent sur Mao Touen et plongèrent en quelques instants ses partisans dans un effroyable désordre. Leao cravachait à tour de bras sa monture, et se rua lui-même sur Mao Touen. Le chef, transpercé, s'effondra du premier coup aux pieds de son cheval, tandis que le reste des officiers ennemis ne tardait pas à se rendre sans plus de résistance.

Cependant, Yuan Hsi et Yuan Chang parvinrent à rallier quelques milliers de cavaliers à eux et à filer jusqu'au Leao-tong. Ts'ao rassembla son armée et fit une entrée triomphale dans Lieou-tch'eng. Une fois là, il voulut conférer à T'ien Tcheou, pour récompenser ses services, la qualité de Marquis de Lieou et le prendre comme Gouverneur militaire de Lieou-tch'eng. Mais Tcheou, en pleurant, déclina cet honneur :

— Moi, lui dit-il, qui ai renié le Grand Devoir, moi qui ai jadis fui comme un rat, c'est pour moi une générosité suffisante, déjà, Monseigneur, que d'avoir daigné m'accorder la vie. Rien que cette grâce est une chance inouïe ; comment pourrais-je en outre accepter d'avoir vendu le camp de Lou-long et fonder là-dessus une récompense semblable ? Non, même sous la menace de la mort, je n'oserais accepter ce titre-là de Marquis.

Ts'ao comprit, il rendit hommage à l'esprit d'équité et au sens du devoir de Tcheou et lui conféra à la place un titre de *yi-lang*, sorte de Conseiller privé adjoint. Après quoi, Ts'ao se préoccupa de donner des apaisements aux gens des tribus de Hioung-nou, et put en échange se procurer un immense troupeau, d'au moins dix mille têtes, d'excellents chevaux.

Au reste, du jour où toutes ces négociations furent terminées, il voulut sans plus attendre faire reprendre à ses troupes le chemin du retour.

On était alors dans la période du froid sec de l'hiver ; sur plus de deux cents *li* (120 km), l'armée ne put découvrir le moindre point d'eau. En plus de cela, l'on manqua de vivres, et il fallut abattre une partie des chevaux pour en nourrir les soldats, percer et creuser le sol durci jusqu'à une profondeur de trente à quarante *tch'ang*<sup>7</sup> avant de trouver un peu d'eau.

Quand Ts'ao eut enfin regagné Yi-tcheou, il tint à récompenser très largement tous ceux de ses conseillers qui s'étaient montré les adversaires de cette expédition. En effet, s'adressant à cette occasion à ses officiers, il leur dit :

— Bien que, au cours des semaines qui viennent de s'écouler, j'aie réussi à braver tous les dangers pour aller pacifier ces confins éloignés, et que la chance m'ait permis de mener à bonne fin cette entreprise, je sais que je n'ai obtenu la victoire que par la faveur exceptionnelle de l'assistance céleste. En réalité, il n'est pas possible de prendre une pareille conduite pour règle. Et voilà pourquoi je me plais à reconnaître que vos remontrances, Messieurs, se trouvaient a priori dix mille fois justifiées. C'est la raison qui me fait un devoir de vous récompenser, de façon qu'à l'avenir vous continuiez sans crainte aucune de me donner vos avis en toute franchise.

Ts'ao, une fois arrivé à Yi-tcheou, n'y avait hélas ! plus retrouvé que la dépouille mortelle de Kouo Kia, décédé depuis déjà plusieurs jours, et qu'on avait placé dans un double cercueil, déposé dans la Salle des Audiences de la Résidence. Ts'ao lui consacra une libation solennelle et poussa durant la cérémonie de grands gémissements de douleur, se lamentant en disant :

— La mort de Fong-hsiao représente pour moi le châtement du Ciel !

Puis, se retournant vers le groupe de ses officiers, il ajouta :

— Vous tous, Messieurs, vous avez à peu près le même âge que moi<sup>8</sup>, tandis que lui, Fong-hsiao, était encore très jeune, et j'avais fondé de grandes espérances sur lui pour mes plans d'avenir. Certes, je ne me serais pas attendu à ce qu'il me fût ainsi ravi à la fleur de l'âge ni qu'une mort injustement prématurée fût venue interrompre sa carrière, si bien qu'en ce moment je sens mon cœur et mes entrailles tout près de se déchirer de chagrin.

À cet instant, quelqu'un de l'entourage de Kia vint présenter à Ts'ao une lettre que celui-ci, sur le point de mourir, avait rédigée et cachetée lui-même, et cet homme l'informa comme suit :

— Messire Kouo, lui dit-il, sentant venir la mort, a rédigé ceci pour vous de son propre pinceau. Puis il nous a fait ses suprêmes recommandations : « Dites à Monsieur le Premier Ministre, nous a-t-il déclaré, que s'il suit les conseils contenus dans la présente lettre, il peut être assuré de la réussite dans l'affaire du Leao-tong. »

Ts'ao fendit l'enveloppe, lut la lettre avec une grande attention, hocha la tête en signe d'assentiment et se contenta de soupirer : « Hélas ! Hélas ! » à quelques reprises. Cependant, aucun des assistants ne put deviner sa pensée.

Le lendemain, Hsia-heou Touen, à la tête d'une délégation d'officiers, s'en vint lui présenter une requête :

— Le préfet du Leao-tong, Kong-souen K'ang, se comporte depuis longtemps comme un rebelle à l'autorité. Actuellement, Yuan Hsi et Yuan Chang viennent de chercher refuge chez lui. Il paraît donc certain que, dans l'avenir, cet homme ne peut être pour nous qu'un sujet d'inquiétude. Pourquoi ne pas profiter du fait qu'il n'ait pas encore bougé pour aller le soumettre au cours d'une rapide campagne ? Ainsi pourrions-nous sans doute joindre le Leao-tong au reste de nos conquêtes.

Or, à cette proposition, Ts'ao se contenta de rire :

— Messieurs, leur dit-il, vous verrez qu'il est inutile de déranger votre majestueux courage de tigres. Patientez seulement quelques jours, et sans doute verrez-vous K'ong-souen K'ang lui-même nous offrir les têtes des deux Yuan.

Étonnés, aucun des officiers présents ne consentit à croire en ces paroles.

Justement, il nous faut à présent reparler de Yuan Hsi et de Yuan Chang, qui, menant sur le chemin de la fuite leurs quelques derniers milliers de cavaliers, se dirigeaient en effet vers le Leao-tong.

Le préfet du Leao-tong, Kong-souen K'ang, était un homme originaire de Siang-p'ing, il était fils du fameux général Kong-souen Tou, celui qu'on avait surnommé Wou-wei, le Majestueux Guerrier.

Le jour où il apprit que Yuan Hsi et Yuan Chang allaient arriver pour lui demander asile, il avait à la hâte réuni en Conseil ses Mandarins des diverses catégories, aux fins d'arrêter l'attitude qu'il convenait d'adopter en cette occurrence.

— Lorsque Yuan Chao était encore en vie, déclara tout d'abord Kong-souen K'ong, souvent il a couvé au fond de son cœur le désir d'engloutir notre Leao-tong. À présent que Yuan Hsi et Yuan Chang se voient défaits, que leurs officiers ont péri, que leurs troupes ont été anéanties, qu'ils cherchent en vain pour eux-mêmes un seul endroit où s'abriter, ils viennent ici nous demander refuge. Or c'est là, à mon humble avis, la réédition de l'histoire du pigeon qui s'en vient occuper le nid de la pie. Si nous les laissons s'introduire ici, soyez assurés que, par la suite, ils chercheront à comploter contre nous. Mieux vaudrait feindre de les accueillir dans notre Cité, mais les tuer ensuite pour aller offrir leurs têtes à Messire Ts'ao. Celui-ci, très certainement, nous le revaudrait en nous traitant nous-mêmes avec générosité.

— Bien, répondit K'ang, mais je crains seulement que Ts'ao Ts'ao ne commence par nous amener ses armées pour effectuer une descente sur le Leao-tong. En pareil cas, ne vaudrait-il pas encore mieux accepter l'alliance des deux Yuan, et nous entraider tous contre lui ?

— En ce cas, dit K'ong, ne serait-il pas possible d'envoyer quelques hommes à nous espionner ce qui se passe et recueillir les rumeurs ? Si les troupes de Ts'ao ont l'air de se préparer à venir nous attaquer, alors nous garderons les deux Yuan comme alliés. Mais si les autres ne bougent pas, il n'y a qu'à tuer les deux Yuan sans hésitation pour les offrir à Messire Ts'ao.

En définitive, K'ang écouta cet avis et il envoya ses espions recueillir des nouvelles.

Et maintenant, retournons à Yuan Hsi et Yuan Chang. À leur arrivée au Leao-tong, les deux hommes tinrent un Conseil secret pour arrêter leurs dispositions :

— Les troupes du Leao-tong, se dirent-ils l'un à l'autre, comptent plusieurs dizaines de milliers d'hommes. Il y a là une force capable d'affronter Ts'ao Ts'ao, suffisante en tout cas pour le tenir en respect. Provisoirement, nous allons nous contenter de nous réfugier près d'eux, mais, par la suite, il nous faudra chercher une occasion pour tuer Kong-souen K'ang et nous approprier ensuite son territoire par la force. Une fois nos propres troupes reconstituées par l'annexion des leurs, nous n'aurons qu'à reprendre la résistance armée contre le Centre de l'Empire, car, à partir de là, nous trouverons bien le moyen de reconquérir notre Ho-peï.

Leurs plans ainsi arrêtés, ils entrèrent dans la ville et demandèrent à voir Kong-souen K'ang. Mais celui-ci, tout en les laissant s'installer à l'Hostellerie des Relais Officiels, se fit excuser sur un état d'indisposition passagère de ne pouvoir les recevoir personnellement tout de suite.

Or, moins d'un jour plus tard, les éclaireurs qu'il avait envoyés revinrent lui annoncer que les troupes de Ts'ao, cantonnées à Yi-tcheou, ne semblaient nullement songer à faire des préparatifs en vue d'une descente prochaine sur le Leao-tong. Kong-souen K'ang en fut rassuré et se réjouit ; aussi fit-il disposer des hommes de main, munis de sabres et de haches, en embuscade derrière les tentures qui pendaient le long des murs de la Salle d'Audience. Après quoi il donna ordre d'aller chercher les deux Yuan et de les introduire.

Les premières politesses d'accueil terminées, il les pria de s'asseoir. La température était encore très froide à cette époque de l'année, et Chang, constatant que l'on n'avait placé ni coussin ni tapis sur le lit de repos où il devait prendre place, se tourna vers K'ang pour lui faire observer :

— Je désirerais que l'on étende une natte sur ce siège avant de m'y asseoir.

Cette exigence amena une lueur d'irritation dans l'œil de K'ang qui répliqua avec brutalité :

— Et quand vos deux têtes entreprendront le long voyage de dix mille *li*, croyez-vous aussi qu'il y aura des nattes ?

Cette réplique laissa Chang blême de frayeur. Cependant, sans lui laisser le temps de placer le moindre mot, K'ang éleva immédiatement la voix, criant à l'entourage :

— Alors ? vous autres, qu'attendez-vous pour vous mettre à la besogne ?

À cet appel, la foule des sbires se précipita, haches et sabres levés ; sur le siège même où venaient de prendre place les deux hommes, ils furent abattus en un éclair et leurs deux têtes coupées sans autre forme de procès. Après quoi, les têtes décapitées furent placées dans un coffret de bois et l'on envoya quelqu'un les apporter sur-le-champ à Yi-tcheou et les présenter à Ts'ao.

Durant tout ce temps, en effet, Ts'ao était demeuré à Yi-tcheou, affectant l'inaction la plus complète, laissant ses troupes au repos. Hsia-heou Touen et Tchang Leao étaient pourtant entrés chez leur maître pour lui adresser la requête suivante :

— Si vous ne voulez pas faire de descente sur le Leao-tong, lui avaient-ils dit, alors ne vaudrait-il pas mieux ramener tout le monde à Hsiu-tou ? Nous persistons à craindre la renaissance de mauvaises intentions chez Lieou Piao !

— Je n'attends que l'arrivée des deux têtes décapitées des frères Yuan pour ordonner aussitôt le retour de l'armée, avait répliqué Ts'ao.

Mais tout le monde rit sous cape, sans y croire. Aussi, lorsque soudain on annonça l'arrivée d'un envoyé de Kong-souen K'ang, du Leao-tong, porteur des deux têtes décapitées de Yuan Hsi et Yuan Chang, chacun en ressentit une étrange commotion, ce fut un véritable moment de stupeur.

Avec respect, l'envoyé présenta également une lettre, et Ts'ao, après l'avoir lue, s'écria avec un joyeux éclat de rire :

— Tout est exactement conforme aux prévisions de Fong-hsiao ! et il récompensa très libéralement le messenger, puis conféra à Kong-souen K'ang le titre de Marquis de Siang-p'ing et de Général de la Gauche.

Du coup, tous les Mandarins présents, ne pouvant plus retenir leur curiosité, l'interrogèrent :

— Pourquoi dire que tout est exactement conforme aux prévisions de Fong-hsiao ? demandèrent-ils.

Alors, Ts'ao sortit la lettre posthume laissée par Kouo Kia et leur en fit prendre connaissance. En voici à peu près les termes :

« Actuellement, j'apprends que Yuan Hsi et Yuan Chang sont allés se retirer au Leao-tong. Or vous, Illustre Seigneur, ne devez absolument pas mettre en marche l'armée pour vous rendre là-bas. Depuis longtemps, Kong-souen K'ang redoute que la famille des Yuan n'essaie de lui engloutir son territoire. Quand les deux Yuan s'en viendront lui demander asile, vous pouvez tenir pour certain qu'il hésitera sur le parti à prendre. Si vous l'attaquez avec votre armée, il ne manquera pas d'unir ses forces aux leurs pour résister ensemble au nouvel adversaire, si bien qu'en ayant voulu agir avec trop de précipitation vous ne réussirez pas à les soumettre. Que vous donniez au contraire du relâche à la corde, et Kong-souen K'ang et la famille Yuan ne manqueront pas, très vite, d'intriguer les uns contre les autres. Cela est la force même des choses. »

En entendant la lecture d'un calcul aussi pénétrant, tout le monde en sursauta d'étonnement, tant la surprise était grande d'en reconnaître l'absolue justesse.

Ts'ao conduisit tout son groupe d'officiers devant la tablette de Kouo Kia et consacra à ses mânes un nouveau sacrifice en manière d'actions de grâces. Kia était malheureusement décédé à l'âge de trente-huit ans, après onze années de loyaux services dont beaucoup avaient été éclatants et d'un mérite extraordinaire.

Aussi la Postérité a-t-elle composé un poème pour consacrer sa gloire et faire son éloge. Le voici :

Quand le Ciel eut fait naître Maître Kouo Fong-hsiao,  
Il en fit le plus éminent de toute la race des Héros.  
En sa poitrine, il recelait en totalité les Classiques et les Annales,  
Dans la profondeur de ses entrailles se cachait la Stratégie en personne.  
Ses calculs et ses plans étaient aussi pénétrants que ceux de Fan Li,  
Ses stratagèmes et ses décisions semblables à ceux de Tch'en P'ing,  
Quel dommage que son corps soit allé si vite au tombeau !  
Ainsi se trouva renversée la maîtresse poutre de l'Empire.

Tout cela accompli, Ts'ao reprit alors la tête de son armée et rentra d'abord à Ki-tcheou. Il avait ordonné à ses hommes de ramener avec eux le cercueil et la tablette de Kouo Kia, son défunt conseiller, afin de pouvoir l'enterrer à Hsiu-tou dans sa Capitale.

Or à ce moment, Tch'eng Yu et consorts vinrent en groupe lui adresser la prière suivante :

— Maintenant que le sort des régions du Nord se trouve désormais fixé, et puisque nous allons bientôt être de retour à Hsiu-tou, il ne faudra pas tarder à établir un nouveau plan en vue d'entreprendre la pacification de la région du Kiang-nan (sud du Fleuve).

Ts'ao éclata de rire et leur répondit :

— J'avais moi-même, figurez-vous, et depuis longtemps déjà, cette intention. Messieurs, tout ce que vous venez de me dire s'accorde donc très exactement avec mes propres désirs.

Cette nuit-là, il la passa à Ki-tcheou, grimpé au sommet de la tour d'angle à l'est des remparts de la ville. Appuyé contre le parapet, Ts'ao gardait la tête levée pour déchiffrer le Livre du Ciel. En cet instant, Hsiun Yeou se trouvait à ses côtés, et Ts'ao, désignant du bout du doigt un point de la voûte des Cieux, se prit à lui dire :

— Je vois la lueur de la prospérité briller dans la direction du sud de façon tellement resplendissante que je crains bien de ne pas encore pouvoir mener à bien mes projets dans cette direction.

— Pourtant, si l'on considère la majesté céleste du Premier Ministre, rétorqua Yeou, en quoi pourrait-on redouter qu'un seul coin de l'Empire ne refusât de se soumettre ?

Or, tandis qu'ils demeuraient ainsi plongés dans leur contemplation, un rayon de lumière dorée sembla s'élever soudain comme s'il jaillissait d'un certain point du sol.

— Hé là ! dit Yeou, cela, c'est sûrement l'indice qu'un trésor précieux se trouve caché en cet endroit dans la terre !

Ts'ao redescendit immédiatement de la Tour, et ordonna à ses gens de suivre la direction marquée par la lueur, pour creuser le sol au point même d'où elle paraissait sortir.

C'est bien le cas de le dire :

Tandis que, plongé dans la lecture des étoiles, il montre quelque chose  
en direction du sud,

Voilà que naît, du territoire du nord, le signal indiquant un trésor  
précieux.

Mais nous ignorons encore de quel trésor il va s'agir, et cela, la  
lecture du prochain chapitre nous le révélera.

## CHAPITRE XXXIV

*La dame Ts'ai, cachée derrière la cloison,  
surprend une conversation confidentielle.  
L'Oncle Impérial Lieou franchit,  
grâce au bond prodigieux de son cheval,  
le Torrent T'an-k'i.*

Nous en étions restés à Ts'ao Ts'ao en train de faire creuser le sol à l'endroit où s'élevait le lumineux rayon d'or surnaturel. Tout à coup, effectivement, on mit au jour un oiseau de bronze. Ts'ao interrogea Hsiun Yeou sur la valeur du présage :

— Voyons, lui demanda-t-il, qu'est-ce que cela peut bien augurer ?

— Jadis, répondit Yeou, la mère de l'Empereur Chouen avait rêvé qu'un oiseau de jade avait pénétré dans son sein, et c'est alors qu'elle donna naissance à Chouen. Donc, le fait qu'aujourd'hui vous ayez découvert un oiseau de bronze ne peut qu'être également un présage favorable.

Ts'ao se montra très satisfait d'un rapprochement qui flattait ses ambitions, et, du coup, il ordonna de construire sur l'emplacement même de la découverte une haute tour destinée à commémorer l'heureux événement. On se mit, dès ce jour, à creuser la terre des fondations, à couper du bois, cuire l'argile nécessaire pour les tuiles, polir les briques à la meule, battre la glaise pour édifier la maçonnerie d'une tour qui porterait le nom de *Tong-tsiue-t'ai*, ou « Tour de l'Oiseau de Bronze », et s'élèverait sur le bord du Fleuve Tchang, et l'on évalua à la durée d'une année environ le délai nécessaire à l'achèvement des travaux.

Or soudain, le plus jeune des fils de Ts'ao, nommé Ts'ao Tche, s'avança et dit :

— Si nous construisons une tour à étage, ne vaudrait-il pas mieux édifier trois bâtiments, au milieu s'élèverait le plus haut des trois, la Tour de l'Oiseau de Bronze, mais flanqué sur la gauche d'une seconde

tour, que l'on appellerait « Dragon de Jade », et sur sa droite, d'une troisième, à laquelle on donnerait le nom de « Phénix d'Or »<sup>1</sup>. En outre, il faudrait construire deux passerelles volantes, afin de les relier l'une à l'autre à travers les airs. La vue en serait admirable.

— La proposition de mon fils est excellente ! s'écria Ts'ao, transporté. Plus tard, lorsque cette tour sera achevée, je viendrai m'y installer pour y chercher la consolation de mes vieux jours !

Il faut dire ici, à la base de tout cela, que Ts'ao avait eu cinq fils, parmi lesquels ce Tche se révélait doué d'une intelligence exceptionnelle. C'était un esprit pénétrant, particulièrement adroit pour la composition littéraire et, d'une façon générale, il était l'enfant préféré de Ts'ao Ts'ao.

Aussi ce dernier accepta-t-il de laisser Ts'ao Tche avec son fils aîné Ts'ao P'ei à la Commanderie de Ye pour surveiller les travaux de construction de la tour. On envoya encore Tchang Yen établir un camp pour assurer la protection de la région du Nord.

Quant à Ts'ao lui-même, en ajoutant à sa propre armée le total des débris ralliés de celles qu'il avait vaincues lorsqu'elles se trouvaient sous les ordres de Yuan Chao, c'était maintenant un ensemble de cinq cent mille ou six cent mille soldats qu'il commandait. Il s'occupa de réorganiser cette armée et la ramena à Hsiu-tou. Après son retour, tous ceux qui s'étaient acquis des mérites furent récompensés. En outre, il adressa un mémoire spécial à l'Empereur tendant à faire accorder à Kouo Kia une promotion posthume, et obtint ainsi qu'on lui conférât un titre de Marquis Tcheng (c'est-à-dire Marquis de la Droiture, ou de la Fermeté d'Âme). De plus, il fit élever le propre fils du défunt, dont le nom personnel était Yi, dans sa Résidence à lui.

Tout cela terminé, il rassembla ses officiers en un nouveau grand Conseil, afin d'examiner le problème de la pacification du Sud et de la soumission de Lieou Piao.

— Écoutez, dit alors Hsiun Yu, la Grande Armée est tout juste de retour de la campagne de pacification du Nord. Mon avis est qu'il ne faudrait pas la remettre en mouvement si tôt, mais, au contraire, attendre une demi-année que les hommes aient retrouvé leur forme parfaite et récupéré toute l'ardeur désirable. À ce moment, vous verrez que Lieou Piao, aussi bien que Souen K'iuian, s'effondreront au premier roulement de tambours.

Ts'ao accepta de se ranger à cet avis raisonnable et se borna simplement à répartir ses troupes entre divers cantonnements dans la campagne pour que les hommes s'y livrent aux travaux des champs, et puissent ainsi patienter sans ennui jusqu'à l'heure convenable à la reprise des activités militaires.

Aussi en profiterons-nous pour revenir à Hsiuan-tö. Depuis l'arrivée de celui-ci au King-tcheou, il avait toujours été traité par Lieou Piao avec une grande libéralité. Un jour que tous deux se trouvaient justement réunis en train de boire du vin, voilà soudain qu'on leur annonça que deux officiers soumis, Tchang Wou et Tch'en Souen, dans la région du Kiang-hsia, étaient en train de piller la population et de la soumettre à toutes sortes de violence ; qui plus est, ils avaient projeté de fomenter une rébellion générale.

Piao s'en montra fort effrayé :

— Si ces deux rebelles recommencent à soulever le pays, dit-il, j'ai bien peur qu'ils n'amènent des catastrophes qui ne seront pas minces !

— Bah ! répliqua Hsiuan-tö, je ne crois pas qu'il soit très nécessaire que mon frère aîné se fasse tant de soucis. Moi-même, Pei, je m'offre à aller les châtier.

Naturellement, Piao se montra grandement soulagé et satisfait par cette réponse, et il fit aussitôt procéder à la mobilisation d'une force de trente mille hommes, troupes dont il confia le commandement à Hsiuan-tö, avec mission de partir en campagne immédiatement.

Hsiuan-tö, ayant officiellement pris le commandement, fixa l'ordre du départ, et en moins d'une journée de marche arriva au Kiang-hsia. Tchang Wou et Tch'en Souen, de leur côté, s'avancèrent à sa rencontre à la tête de leurs propres troupes. Hsiuan-tö parut à cheval sous le portique de ses bannières de commandement, assisté de ses deux frères Kouan et Tchang ainsi que de Tchao Yun. Or, en regardant en direction de Tchang Wou, ils remarquèrent que celui-ci montait un cheval superbe, un excellent crack, à n'en pas douter, et Hsiuan-tö en fit tout haut la réflexion :

— Certes, s'exclama-t-il, c'est là un véritable cheval de mille *li* !

Il n'en fallut pas plus. Avant même qu'il eût terminé sa phrase, Tchao Yun abaissait sa lance, sortait des rangs et fondait en droite ligne sur le premier rang du front adverse. En le voyant, Tchang Wou rendit les rênes à son tour et s'en vint à sa rencontre. Trois joutes furent amplement suffisantes pour que Tchao Yun, d'un coup de lance irrésistible, transperçât son ennemi et le fit rouler aux pieds de son cheval. Après quoi, saisissant d'une main les rênes flottantes de l'animal, il le maintint à la tête et le ramena côte à côte avec le sien jusque dans ses propres lignes.

Voyant cela, Tch'en Souen voulut s'élancer à son tour pour contre-attaquer. Mais Tchang Fei, poussant un cri de guerre puissant, abaissa sa lance lui aussi et courut faire face à Tch'en Souen qui fut mortellement transpercé dès le premier coup. La multitude adverse, soudain privée de chefs, se débanda dans la plus grande confusion, cherchant de tous côtés son salut dans la fuite. Hsiuan-tö ne tarda pas à rétablir

l'ordre et parvint à ramener le calme parmi les débris de ces bandes dispersées.

Ainsi la paix et la discipline purent-elles régner à nouveau dans les diverses sous-préfectures du Kiang-hsia. Sa tâche accomplie, Hsuan-tö rassembla son armée et rentra. Piao était venu accueillir les vainqueurs jusqu'à la limite des faubourgs extérieurs de la ville, et ils firent une rentrée solennelle dans la capitale du King-tcheou. Un banquet fut préparé pour saluer leur mérite et les récompenser comme il convenait.

Après avoir bu jusqu'aux approches d'une demi-ivresse, Piao se laissa aller à quelques confidences :

— En vous, mon sage Cadet, dit Piao, qui avez le talent d'un héros, le King-tcheou trouve un solide appui, cependant je crains que les Yue du Sud ne viennent, d'un instant à l'autre, pour nous piller. Tchang Lou et Souen K'iuian sont deux chefs capables, et ils me causeront bien du souci.

— Moi, Petit Frère, rétorqua Hsuan-tö, ne possédé-je point trois officiers parfaitement dignes que vous leur confiez une charge ? Il vous suffirait d'envoyer Tchang Fei surveiller pour vous la frontière des Yue du Sud. Yun-tch'ang vous défendra la cité de Kou-tseu, citadelle clé de la résistance contre Tchang Lou, et Tchao Yun enfin peut assumer la garde de la région des San-kiang (Trois Fleuves), afin de vous protéger contre toute attaque de Souen K'iuian. Cela étant, en quoi auriez-vous encore besoin de vous faire tant de souci ?

Piao, très satisfait d'une pareille solution, voulait d'abord tout bonnement appliquer cet avis, mais Ts'ai Mao, aussitôt alerté, s'empressa d'en informer sa sœur, la dame Ts'ai.

— Lieou Pei, lui dit-il, veut faire envoyer ses trois officiers s'installer à l'extérieur dans des situations clés, alors que lui-même continuerait à demeurer à l'intérieur, ici à King-tcheou. Cela signifie qu'avant longtemps nous pouvons être assurés, nous autres, d'avoir à supporter de nombreux ennuis.

Dès la nuit suivante, la dame Ts'ai s'arrangea pour glisser à son mari, Lieou Piao :

— N'ai-je pas entendu raconter que, parmi les gens de King-tcheou, nombreux étaient ceux qui entretenaient de très, très amicales relations avec Lieou Pei ? Il n'est pas possible que vous laissiez cette situation se développer sans prendre un minimum de précautions contre l'influence de cet homme. Le laisser s'installer ainsi dans la Cité n'apporte réellement aucune espèce de profit pour vous. Il me semble que mieux vaudrait l'expédier dans un autre endroit.

— Bah ! dit Piao, je suis sûr que Hsuan-tö est un homme droit et vertueux.

— Je crains seulement que les gens n'aient pas toujours un cœur semblable au vôtre, répliqua la dame Ts'ai.

Piao se contenta de soupirer, mais ne répondit pas davantage.

Le lendemain, comme il sortait hors des remparts de la Cité, il remarqua que le cheval que montait Hsiuan-tö paraissait être un excellent crack, et il lui posa quelques questions à ce sujet. Il apprit ainsi qu'à l'origine ce cheval avait appartenu à Tchang Wou. Or Piao en fit un tel éloge, disant de la bête un bien infini, que Hsiuan-tö s'empressa d'offrir l'animal à Lieou Piao. Celui-ci se montra enchanté du cadeau, il enfourcha le cheval tout aussitôt et rentra sur son dos à l'intérieur de la ville.

K'ouai Yue, justement, l'aperçut et lui demanda d'où il tenait cette nouvelle monture.

— C'est un cadeau que vient de me faire Hsiuan-tö, lui dit Piao.

— Hum ! répondit Yue, vous vous souvenez que jadis, défunt mon frère aîné, K'ouai Leang, était un grand connaisseur en chevaux, et moi-même, Yue, j'ai la prétention de ne pas mal m'y connaître non plus. Or je constate que ce cheval porte sous les yeux deux tranchées lacrymales très accusées et, de plus, il est marqué d'un point blanc sur un côté du front. C'est précisément ce que l'on appelle un *ti-lou*. Monter un cheval de ce genre présente toujours un danger pour son possesseur, c'est une constatation universellement reconnue.

« Si Tchang Wou est mort, la chose est très certainement due au fait qu'il montait cet animal. Vous, Monseigneur, vous ne devriez pas monter un cheval pareil.

Très impressionné, Piao écouta finalement cet avis. Le lendemain, il pria Hsiuan-tö à un banquet, au cours duquel il lui dit :

— Hier, vous m'avez fait présent d'un magnifique animal. Croyez que j'ai été profondément touché de cette généreuse intention. Cependant, depuis, j'ai réfléchi que vous, sage Cadet, pouviez être appelé d'un instant à l'autre à partir en campagne, et que vous risquiez alors d'en avoir besoin bien davantage que moi. Permettez-moi donc de vous le restituer, avec toute la déférente amitié que je vous porte.

Hsiuan-tö se leva pour l'en remercier, mais Piao avait encore quelque chose à ajouter :

— Mon sage Frère Cadet, poursuivit-il, voilà déjà longtemps que vous habitez ces lieux, près de moi, et j'ai peur que cette vie d'oisiveté ne vous conduise à délaisser votre entraînement militaire. Aussi ai-je songé que la sous-préfecture de Sin-ye, qui fait partie du district de Siang-yang, était une région, du reste bien pourvue en argent et en vivres, qui serait tout à fait à votre convenance. Pourquoi ne pas y emmener vos propres contingents d'infanterie et de cavalerie, et les y établir temporairement, en agréant cette sous-préfecture comme votre district personnel ? Que dites-vous de ma proposition ?

Hsiuan-tö considéra aussitôt ces paroles comme un ordre qui lui était donné et acquiesça immédiatement. Dès le lendemain, il s'en fut

remercier Lieou Piao et prendre congé de lui en lui annonçant son départ. Ainsi qu'on le lui avait prescrit, il emmenait dans sa nouvelle Résidence son infanterie et sa cavalerie personnelles, et se mit à leur tête pour se rendre directement à Sin-ye. Or, au moment même où il franchissait la porte de la Cité et allait s'éloigner, il vit un homme, debout devant son cheval, qui lui adressa un salut profond et respectueux.

— Monseigneur, lui dit cet homme, vous ne devriez sans doute pas vous servir du cheval que vous montez.

Hsiuan-tö examina l'interlocuteur et reconnut tout de suite en lui un membre du Conseil privé du King-tcheou, qui portait le nom de Yi Tsie et dont le *tseu* était Ki-pe ; c'était un homme originaire de Chan-yang.

Hsiuan-tö s'empressa de descendre de sa monture pour l'interroger sur la signification de ses paroles. Tsie lui dit :

— C'est qu'en effet j'ai entendu l'autre jour K'ouai Yi-tou (*tseu* de K'ouai Yue) adresser à Monseigneur Lieou (Piao) du King-tcheou les paroles suivantes : ce genre de cheval, lui disait-il, s'appelle un *ti-lou*, et si on le monte, c'est un animal qui porte malheur à son possesseur. Voilà même la raison pour laquelle il vous a été rendu, Monseigneur. Comment donc pouvez-vous encore assumer le risque de le monter ?

— Croyez que je suis profondément ému, Monsieur, lui répondit Hsiuan-tö, de vous voir ainsi me porter de telles marques d'intérêt et d'affection. Cependant, je suis convaincu que la vie ou la mort de tout homme dépendent uniquement de la destinée fixée par le Ciel. Comment un simple cheval pourrait-il constituer par lui-même un danger de cette nature ?

Tsie ne put que s'incliner devant la sagesse et l'élévation des vues de son interlocuteur. Depuis lors, il entretint fréquemment des relations d'amitié avec Hsiuan-tö.

À partir du jour où celui-ci fut installé à Sin-ye, les troupes aussi bien que la population témoignèrent bientôt d'une satisfaction unanime. Hsiuan-tö renouvela entièrement l'administration et le gouvernement de ce territoire.

Au cours du printemps de la douzième année de règne *kien-ngan* (208 apr. J.-C.), la dame Kan donna naissance au premier fils de Lieou Pei, lequel reçut le nom de Lieou Chan. Dans la nuit de la naissance, on vit une grue blanche arriver en volant et se poser sur le toit du *ya-men* où résidait le maître de la sous-préfecture. Cette grue poussa plus d'une quarantaine de cris aigus avant de s'envoler à nouveau, puis elle disparut en direction de l'ouest <sup>2</sup>.

À l'heure où la mère fut sur le point d'enfanter, un mystérieux parfum d'encens emplît la chambre. Une nuit, la dame Kan avait été

visitée d'un rêve, au cours duquel elle avait eu l'impression d'avalier l'étoile du Nord<sup>3</sup>, et c'est à dater de cet événement, d'ailleurs, qu'elle s'était réellement trouvée enceinte. Aussi donna-t-on à l'enfant, pour cette raison, le nom de lait de A-t'cou.

À cette même époque, Ts'ao était justement en train de commander sa fameuse Expédition du Nord (laquelle a été relatée au chapitre précédent). Hsuan-tö fit le voyage jusqu'à King-tcheou pour s'entretenir avec Lieou Piao.

— Actuellement, lui dit-il, l'armée tout entière de Ts'ao Ts'ao se trouve engagée dans cette Expédition du Nord. Ts'ao a été obligé de laisser Hsiu-tch'ang entièrement vide. Si nous mobilisons les masses de soldats que peuvent nous fournir le King et le Siang-tcheou, et que nous profitons de ces circonstances exceptionnellement favorables pour passer à l'attaque, je suis sûr que de grandes choses pourraient être accomplies.

— Bah ! Il me suffit, répondit Piao, de pouvoir m'appuyer avec confiance sur le King-tcheou. À quoi bon nourrir de plus vastes ambitions ?

Hsuan-tö demeura silencieux. Piao l'invita alors à pénétrer par derrière, du côté des Appartements intimes, pour y boire du vin tous deux de compagnie. Or, à force de libations, ils s'entraînèrent peu à peu l'un l'autre jusque dans une demi-ivresse. Tout à coup, Piao se prit à soupirer longuement :

— Qu'y a-t-il, Frère Aîné, lui demanda Hsuan-tö, et quelle peut être la raison de ces longs soupirs ?

— C'est que, lui dit Piao, j'ai une affaire sur le cœur dont il ne m'est pas facile de parler en termes clairs.

Mais, au moment où Hsuan-tö se disposait à le presser davantage de questions, la dame Ts'ai s'approcha, et se tint debout dissimulée derrière une cloison légère<sup>4</sup>. Dès qu'il l'eut remarquée, Lieou Piao laissa retomber sa tête avec découragement et ne souffla plus mot. Du reste, peu d'instants plus tard, le banquet prit fin, et Hsuan-tö lui-même s'en retourna à Sin-ye.

Vint la saison d'hiver de cette même année, on apprit que Ts'ao Ts'ao était de retour de Lieou-tch'eng, et Hsuan-tö soupira beaucoup de ce que Piao n'avait pas su saisir l'occasion d'utiliser ses conseils et d'accepter son plan.

Soudain, un beau jour, Lieou Piao se décida à envoyer un messenger chargé de prier Hsuan-tö de venir au plus vite à King-tcheou auprès de lui. Hsuan-tö accourut sur les pas mêmes de l'envoyé, et Lieou Piao l'accueillit avec les plus grandes démonstrations de politesse. Celles-ci achevées, il le convia dans ses Appartements intérieurs à partager un repas intime, et dit alors à Hsuan-tö :

— Je viens tout récemment d'apprendre le retour de Ts'ao Ts'ao et de son armée à Hsiu-tou. Sa puissance devient de jour en jour plus florissante et redoutable. Je suis certain qu'il couve à présent le désir d'engloutir le King et Siang-tcheou tout à la fois. Combien je regrette de n'avoir pas suivi en leur temps les conseils que m'avait donnés mon sage cadet. Certes, j'ai perdu là la meilleure occasion.

— Hélas oui ! dit Hsiuan-tö, mais il ajouta pour le consoler : Bah ! l'Empire est tellement divisé et déchiré par les temps actuels qu'on voit se dresser chaque jour, là les lances, ici les boucliers. Comment pourrait-on affirmer que toute chance de retrouver une occasion soit épuisée ? Si vous vous sentez capable de saisir celles qui peuvent se présenter dans l'avenir, il n'y a pas encore lieu de rien regretter.

— Je vois combien vos paroles, mon sage Frère Cadet, sont parfaitement convenables et justes.

Ainsi tous deux, assis en face l'un de l'autre, continuèrent-ils à boire jusqu'à demi-ivresse. Soudain, Piao, à la dérobée, laissa tomber quelques larmes. Hsiuan-tö lui en demanda la raison.

— C'est toujours cette affaire que j'ai sur le cœur, lui dit Piao, et dont je voulais déjà vous entretenir l'autre fois, sage Frère Cadet, mais depuis lors je n'en ai pas encore retrouvé l'opportunité.

— Voyons donc, répliqua Hsiuan-tö, Frère Aîné, quelle est cette affaire au sujet de laquelle il vous paraît si difficile de prendre une résolution ? Peut-être se trouvera-t-il quelque point où je puisse, moi, Cadet, vous être utile. Sachez bien que, même si je devais risquer la mort pour cela, je ne vous abandonnerais point.

— Eh bien ! voilà ! dit Piao. Vous savez que la dame Tch'en, ma première épouse, a donné naissance à K'i, mon fils aîné. Bien que mon garçon soit devenu un jeune homme sage et vertueux, je dois reconnaître qu'il est néanmoins de caractère faible et sans énergie, et je ne puis guère songer à l'élever à la connaissance des grandes affaires politiques. D'autre part, ma seconde épouse, la dame Ts'ai, a donné le jour à mon fils cadet Ts'ong, lequel est infiniment plus intelligent et plus vif d'esprit et de caractère que son aîné. Aussi, j'ai songé à destituer l'aîné de ses droits d'héritier, pour donner la succession de mes pouvoirs au plus jeune. Mais, ce faisant, je crains de contrevenir aux règles imposées par la tradition.

« De surcroît, si je laisse malgré tout à l'aîné mon héritage, comment empêcher les rivalités et les luttes que ne manqueront pas de susciter les membres du clan de la dame Ts'ai ? Déjà, ils tiennent entre leurs mains tout l'essentiel du commandement de l'armée et de la direction des affaires politiques. Je suis sûr que tout cela aboutira plus tard à des désordres. Et voilà pourquoi je me sens si accablé de soucis, sans parvenir néanmoins à prendre une décision.

— Depuis l'Antiquité, proclama Hsiuan-tö, on a toujours vu la destitution de l'aîné et l'élévation illégale du plus jeune conduire les États dans la voie du désordre et de l'anarchie. Si vous redoutez que la famille Ts'ai n'abuse de son trop grand pouvoir, pourquoi ne pas réduire petit à petit les prérogatives que vous leur avez concédées ? Il ne faut pas qu'un amour excessif vous entraîne à élever votre jeune fils à la succession au détriment de l'aîné.

Piao se contenta d'un geste d'acquiescement.

Or il faut savoir que, déjà, intuitivement, la dame Ts'ai avait nourri des soupçons contre l'attitude de Hsiuan-tö. Dès qu'elle voyait apparaître une occasion pour celui-ci de se réunir avec Piao son époux, pour échanger en tête à tête des propos intimes, elle ne se faisait pas faute d'accourir et de les épier à la dérobée afin de surprendre leur conversation. C'est ainsi qu'au moment dont nous parlons elle se trouvait précisément dissimulée derrière un paravent et ne perdit pas un mot des dernières paroles qu'avait prononcées Hsiuan-tö. Cela fit instantanément jaillir de son cœur une flambée de haine contre lui.

Hsiuan-tö, de son côté, prit aussitôt conscience de son imprudence, et sentit qu'il venait de tenir un langage dangereusement inconsidéré. Feignant un besoin soudain, il se rendit aux latrines. En outre, tandis qu'il était aux toilettes, il s'aperçut qu'il était en train d'épaissir considérablement ; ses hanches, notamment, avaient beaucoup grossi, il se rendait compte que cette vie d'oisiveté et d'inaction l'alourdisait et, malgré lui, des larmes de commisération sur lui-même mouillèrent ses yeux.

Lorsque, un court instant plus tard, il regagna la salle du banquet, Piao remarqua bien vite que son hôte venait de pleurer. Tout étonné, il essaya de le questionner là-dessus, mais Hsiuan-tö soupira longuement avant de répondre :

— Je viens de faire réflexion que jadis, moi, Pei, j'étais souvent en voyage, cheminant par monts et par vaux, et mon corps ne quittait guère la selle de mon cheval. Alors, j'avais les muscles des hanches bien moulés, mes cuisses étaient nerveuses. Tandis qu'à présent voilà longtemps que je ne monte plus guère à cheval, je grossis et ma chair s'est épaissie. C'est effrayant de constater avec quelle rapidité les jours et les mois défilent, bientôt la vieillesse sera là, qui va poindre sans que j'aie pu seulement fonder la moindre œuvre. Telles sont les pensées qui m'affligent.

— Bah ! dit Piao, n'ai-je pas ouï dire que vous, sage Petit Frère, un jour où vous vous trouviez à Hsiu-tch'ang, vous fûtes convié par Ts'ao Ts'ao à déguster des prunes vertes et à boire du vin chaud ? Et qu'à cette occasion vous en vîntes ensemble à discuter des héros de ce temps. Or, après que vous, Cher Cadet, lui eûtes énuméré au grand complet tous les noms des gens de mérite de notre époque actuelle,

Ts'ao, dédaigneusement, les rejeta tous, puis, alors seulement, vous déclara : « Dans tout l'Empire, en fait de héros, il n'y a uniquement que vous, Messire, et moi-même. » Que, malgré toute la puissance et l'autorité dont il jouit, ce Ts'ao Ts'ao n'ait tout de même pas eu l'audace de se désigner avant vous, cela seul ne suffit-il pas, mon sage Petit Frère, à rendre vains votre souci et ces craintes dont vous me parliez de vieillir sans avoir accompli aucune œuvre méritoire ?

Mais Hsüan-tö, du fait, sans doute, qu'ils se trouvaient tous deux plus ou moins à ce moment sous l'empire de l'ivresse, commit encore l'imprudencence de lâcher malgré lui cette réflexion :

— Ah ! si seulement moi, Pei, je pouvais posséder une bonne base de départ, je crois que je n'aurais guère en effet à me soucier de toute la bande de gens de peu de talent qui détiennent en ce moment les diverses parties de l'Empire.

Aussitôt après avoir ouï ces paroles, Piao, de nouveau, demeura silencieux, et Hsüan-tö, pour la seconde fois, réalisa qu'il en avait trop dit. Prenant l'excuse de son état d'ivresse, il se leva et demanda la permission de rentrer à son hostellerie, afin de se reposer un moment.

Il existe à ce sujet un poème, composé par la Postérité, qui rend à Hsüan-tö l'hommage que voici :

En vain Messire Ts'ao avait-il compté sur le bout de ses doigts,  
Et conclu que Lieou Pei, avec lui Ts'ao, étaient les deux seuls Héros  
de l'Empire.

Maintenant le héros a grossi, ses hanches alourdies provoquent ses soupirs  
douloureux,

Tant de rivalités déchirent encore l'Empire, qu'il est bien éloigné  
de la division en Trois Royaumes.

Mais retournons auprès de Lieou Piao. Après qu'il eut entendu les propos imprudents de Hsüan-tö, et bien que sa bouche n'eût pas proféré le moindre son, il n'en ressentait pas moins, au fond du cœur, un assez vif mécontentement, d'autant plus qu'une fois Hsüan-tö parti, et que lui-même se fût retiré dans ses Appartements privés, la dame Ts'ai sut bien lui déclarer :

— Il s'est trouvé par hasard que j'étais justement derrière le paravent, et que j'ai ainsi pu entendre certaines paroles de Lieou Pei. Avec quelle arrogance et quelle légèreté cet homme juge-t-il les gens ! Rien que cela dévoile clairement son intention de vous disputer le King-tcheou dont il ne compte ne faire qu'une bouchée ! Si vous ne vous en débarrassez pas dès maintenant, il est certain que, par la suite, un individu pareil vous causera bien des chagrins.

Piao demeura sans répondre. Il se contenta de hocher la tête, et ce fut tout. La dame Ts'ai fit alors appeler en secret son frère Ts'ai Mao

et donna ordre de l'introduire auprès d'elle. Tous deux tinrent Conseil sur cette affaire :

— Laissez-moi seulement, dit Mao, m'en aller de ce pas jusqu'à l'Hostellerie le mettre à mort. Nous nous arrangerons bien, ensuite, à présenter la chose de façon à la faire accepter à Monseigneur.

La dame Ts'ai acquiesça, et Mao sortit aussitôt pour mobiliser des troupes, et leur donner ordre de se tenir prêtes pour cette nuit même à perpétrer son mauvais coup.

Ce qui nous ramène ainsi à Hsuan-tö. Celui-ci se trouvait à l'Hostellerie, un flambeau allumé posé près de lui, il se tenait assis dans sa chambre jusque passé la troisième veille, heure à laquelle il se prépara à se coucher. Soudain, un homme frappa à sa porte et entra. Tout de suite, Hsuan-tö reconnut le Mandarin Yi Tsie.

Il faut dire ici que Tsie avait épié les mouvements de Ts'ai Mao, et surpris ses ténébreux desseins à l'égard de Hsuan-tö. S'il venait le trouver à présent, à une heure aussi indue, c'était uniquement pour le mettre en garde. Sans perdre une minute, il lui dévoila tout le complot de Ts'ai Mao, et pressa Hsuan-tö de lever le siège de toute urgence, car le temps était précieux, il restait peu de délai.

— Pourtant, essaya d'objecter Hsuan-tö, je ne puis tout de même pas partir sans avoir pris congé de King-cheng (Lieou Piao) ?

— Messire, lui rétorqua Tsie, si vous attendez d'avoir pris congé, vous êtes sûr de vous heurter auparavant à la malveillance de ce Ts'ai Mao. Et que ferez-vous ?

Hsuan-tö comprit. Il remercia Yi Tsie puis, appelant en toute hâte les quelques membres de sa suite, il les fit tous monter à cheval et partir avec lui dans l'instant, sans même attendre le point du jour. La petite troupe, à bride abattue, prit le chemin de retour vers Sin-ye.

De sorte que, lorsque les sbires de Ts'ai Mao arrivèrent à l'Hostellerie sous le commandement de celui-ci, force leur fut de constater que Hsuan-tö avait déjà pris le large, et les regrets de Ts'ai Mao furent vains. Alors, pour se venger, il griffonna sur le mur un poème, puis alla directement trouver Lieou Piao et lui raconter à sa façon les événements :

— Lieou Pei, dit-il, couve certainement des intentions de révolte, car il est parti en laissant griffonnés sur le mur de sa chambre des vers subversifs ; d'ailleurs, il a quitté la ville en hâte, sans même prendre congé de vous.

Piao ne parvenait pas à le croire, il voulut aller se rendre compte par lui-même à l'Hostellerie, et lire le fameux poème. De fait, voici quels étaient ces vers :

Depuis des années, je ne fais qu'endurer inutilement ma misère.  
Je demeure dans le Néant, en face de l'éternité des Monts et des Fleuves.  
Le Dragon est-il un être condamné à demeurer enfoui dans la mare ?  
Profitant des orages, pourquoi ne chercherait-il pas à s'élever  
dans les Cieux ?

Après avoir lu cet insolent quatrain, la première réaction de Lieou Piao fut un grand mouvement de colère. Tirant son épée, il prononça ces mots :

— J'en fais le serment, je tuerai cette espèce d'individu grossier et sans vertu !

Et puis, après quelques pas, il sentit brusquement sa colère se calmer.

— Voici longtemps déjà, se dit-il tout à coup, que Hsuan-tö et moi nous vivons côte à côte, or je ne lui ai jamais vu composer un seul vers. Tout cela m'a bien l'air d'une histoire inventée de l'extérieur, d'un calcul établi par de tierces personnes en vue de nous diviser.

Revenant sur ses pas, il rentra dans l'Hostellerie, monta dans la chambre et, de la pointe de son sabre, il gratta le poème sur le mur. Après quoi, rejetant son sabre, il remonta à cheval et partit. Ts'ai Mao arriva pour lui demander ses ordres en disant :

— Les soldats sont déjà prêts, Monseigneur, dois-je aller à Sin-ye capturer ce Lieou Pei ?

— Rien ne presse, répondit Piao simplement. Dans une pareille affaire, il faut d'abord se garder de s'aventurer à la légère. Tout cela demande réflexion. J'y veux penser à loisir.

Ts'ai Mao vit que l'esprit de Piao flottait dans le doute et l'incertitude. Il retourna aussitôt se concerter à la dérobée avec sa sœur, la dame Ts'ai.

— D'ici quelques jours, lui dit celle-ci, il y aura un grand rassemblement de Mandarins à Siang-yang. Il faudrait préparer un plan pour cette occasion.

Le lendemain, Ts'ai Mao présenta à Piao un rapport :

— L'année qui vient, lui dit-il, s'annonce d'une exceptionnelle abondance pour les récoltes. À l'occasion du rassemblement de tous les fonctionnaires à Siang-yang, il conviendrait de les encourager par un discours et des récompenses. Ne deviez-vous pas songer à entreprendre le voyage, Monseigneur ?

— C'est que, dit Piao avec réticence, je me sens passablement souffrant tous ces derniers jours. Réellement, je crains de n'être pas capable de m'y rendre. Il faudra que j'envoie mes deux fils accueillir nos hôtes à ma place.

— Mais, dit Mao, vos deux fils, Monseigneur, ne sont-ils pas un peu trop jeunes encore ? Ne craignez-vous pas de les voir commettre quelque impair, quelques manquements aux usages ?

— Dans ce cas, dit Piao, il faudrait aller à Sin-ye, envoyer quelqu'un prier Hsiuan-tö de venir accueillir les invités de ma part.

Au fond de lui-même, Ts'ai Mao se sentit inondé de joie par cette proposition qu'il espérait et qui allait favoriser tout à fait ses calculs. Il expédia aussitôt un messenger prier Hsiuan-tö de se rendre à Siang-yang à la place de Piao.

Cela nous ramène à présent à Hsiuan-tö. Depuis que celui-ci s'était enfui pour rentrer hâtivement à Sin-ye, et qu'il s'était rendu compte de l'imprudence commise en lâchant quelques paroles regrettables qui risquaient à l'avenir de lui attirer le malheur, il ne s'était ouvert de ses inquiétudes à personne. Sur ces entrefaites, arriva soudain le messenger porteur de l'invitation à se rendre à Siang-yang. Souen K'ien, prenant la parole, crut devoir observer :

— Tout dernièrement, j'ai remarqué, Monseigneur, que vous étiez rentré très précipitamment et que, depuis votre retour, vous ne paraissiez pas du tout content ni satisfait. Or moi, ignorant, réfléchissant à cela depuis, j'en ai conclu qu'il avait dû se passer quelque histoire à King-tcheou. Maintenant, voilà qu'on vient vous inviter à vous rendre à cette assemblée. Il ne faudrait peut-être pas accepter d'y aller trop à la légère ?

Hsiuan-tö prit le parti de raconter en détail à ses compagnons toute la suite d'incidents qui s'étaient déroulés durant son dernier voyage. Yun-tch'ang dit :

— Frère Aîné, depuis qu'au fond de votre cœur vous redoutez d'avoir commis un impair, reconnaissez pourtant que Lieou de King-tcheou ne vous a en aucune façon témoigné de mécontentement. Quant aux ragots des gens du dehors, il n'est guère utile d'y ajouter foi, du moins sans examen. La distance, d'ici à Siang-yang, n'est pas considérable, et si vous n'y alliez pas, ce serait peut-être alors que le maître du King-tcheou pourrait concevoir contre vous des soupçons.

— Je reconnais que les paroles de Yun-tch'ang sont tout à fait pertinentes, dit Hsiuan-tö.

Mais Tchang Fei, lui, ajouta :

— Écoutez, je sens que ce banquet ne sera pas un bon banquet, cette réunion pas une franche réunion. Je ne sais pourquoi, mais il vaudrait mieux ne pas y aller.

— Arrangeons cela, dit Tchao Yun. Je prendrai trois cents hommes, cavaliers et fantassins, pour vous escorter. Cela me suffit pour assurer une protection efficace de Monseigneur, et je vous garantis qu'il n'y aura pas d'histoires.

— Bon, dit Hsiuan-tö, en ce cas, c'est très bien.

Et, le jour même, il partit avec T'chao Yun pour Siang-yang. Ts'ai Mao était allé l'accueillir à la limite extrême des faubourgs, et montra des dispositions pleines d'empressement et de respect. À sa suite, venaient les deux fils, Lieou K'i et Lieou Ts'ong, conduisant toute une théorie de Mandarins civils et militaires, accourus au-devant de l'hôte de marque.

Quand Hsiuan-tö vit ensemble les deux fils du maître, il sentit se dissiper ses doutes, et ses craintes antérieures disparurent. Pour ce jour-là, on invita Hsiuan-tö à se reposer à l'Hostellerie des Relais Impériaux de la ville, en attendant la cérémonie. T'chao Yun fit assurer la garde de l'Hostellerie par ses trois cents hommes. Lui-même, Yun, ne voulut point ôter sa cuirasse, et garda son sabre pendu en permanence à sa ceinture. Qu'il marchât, ou demeurât assis, de toute façon il ne quittait pas un instant l'entourage immédiat de Hsiuan-tö.

Lieou K'i informa Hsiuan-tö de ce que l'on attendait de lui :

— La maladie de mon père, lui dit-il, ne lui ayant laissé aucun répit, il n'a pas été en état d'entreprendre ce voyage. C'est pourquoi il vous prie tout spécialement, Oncle, de vouloir bien accueillir en son nom ses invités. Veuillez prodiguer à sa place conseils et encouragements à tous les préfets et magistrats des différents districts réunis ici.

— S'il ne tenait qu'à moi, répondit Hsiuan-tö, je ne me sentirais pas l'audace d'assumer un rôle semblable, mais, puisque ce sont les ordres exprès de mon frère aîné, je n'ose pas refuser de lui obéir.

Le lendemain, on vint lui annoncer l'arrivée de tous les fonctionnaires et préfets des quarante et un *tcheou* et des neuf *kiun* (préfectures et Commanderies) qui dépendaient de l'autorité de Lieou Piao. Tout le monde étant désormais réuni, Ts'ai Mao fit prier K'ouai Yue de le rejoindre pour établir son plan.

— Lieou Pei, lui dit-il, est un des maîtres-héros aventuriers de notre époque. Voilà trop longtemps déjà que nous l'avons ici à demeure, et nous sommes certains que, dans l'avenir, il ne peut que nous nuire. Aussi devons-nous profiter de ce jour pour l'abattre.

— Je crains pourtant qu'en agissant ainsi, dit Yue, nous ne perdions l'espérance et l'estime du peuple et des gens de bien.

— Je tiens à vous dire que j'ai déjà reçu à ce sujet les ordres confidentiels de Lieou de King-tcheou, et que les paroles que je prononce sont en réalité les siennes.

— Ah ! dit Yue, s'il en est ainsi, il ne nous reste plus qu'à exécuter les ordres !

— Écoutez-moi bien ! dit Mao. À la Porte de l'Est, sur la grand-route qui mène aux Monts Hsien, j'ai déjà envoyé mon frère cadet Ts'ai Houo, à la tête de ses troupes, monter la garde. À la Porte du Sud, j'ai placé Ts'ai T'chong, qui surveille les abords extérieurs, prêt à